[Signatures de lecteurs !]

Roman type du feuilleton. Relevés <u>tous</u> les procédés du suspense ! (Coupure de phrases, [illegible], interruption du récit par l'intervention de l'auteur, etc...)

Roman Noir.

Poème p. 37

LE CHATEAU DES ATRIDES.

Romans du même auteur.

Une Grossesse.	1	vol. in-8°.
Corps sans Ame.	2	—
Une Fleur à vendre.	2	—
Le Tentateur.	1	—
Le flagrant Délit.	2	—
Les Parasites.	2	—
Les premières Rides.	2	—
Le Bâtard.	2	—
Le neveu d'un Lord.	2	—
La rente Viagère.	2	—
Le banquier de Bristol.	2	—
Quatre ans sous Terre.	3	—
L'honneur d'une Femme.	2	—

Poésie.

Perveneches.	1	vol. in-12.
Macbeth (*Traduct. littérale en vers*).	1	vol. in-18.

Romans sous presse.

Amélie.	2	vol. in-8°.
Les Alcôves.	2	—
Le masque de Velours	2	—

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE CHATEAU

DES ATRIDES

PAR

JULES LACROIX.

O domus infelix!
A deed without name.
Les Sorcières de Macbeth.

I

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE

1843.



Il y a quelques années, je fis un voyage en Provence, délicieux voyage que je n'oublierai de ma vie. Deux camarades de collège, deux excellents amis m'accompagnaient, brûlant comme moi de voir et de connaître. Nous

avions alors toutes nos fraîches illusions de jeunesse, qui prêtaient de la poésie aux choses les plus ordinaires, les moins fantastiques. Aussi quel devait être notre enchantement, notre extase, dans cette belle Provence, éblouissante de lumière et de soleil! Comme ces tableaux grandioses que déroule aux regards la nature méridionale, nous transportaient d'enthousiasme et d'admiration! Comme nos cœurs bondissaient joyeusement, quand la Méditerranée, toute rayonnante, développa devant nos yeux sa large nappe d'azur! Quel panorama splendide et magnifique! Marseille, avec ses vastes quais de pierre où se mêlent et se croisent incessamment ces mille costumes bariolés, qui viennent de tous les pays, et qui ressemblent, dans leur variété mobile et pittoresque, aux bizarres fantaisies du kaléidoscope; puis au fond, sur le bleu foncé du ciel, ce morne

et sombre château d'If, toujours battu des vagues : masse énorme de granit, qui rappelle de si lamentables, de si lugubres souvenirs!... on croirait voir parfois, à travers les barreaux de ses lucarnes, apparaître ce visage au masque de fer, dont personne encore n'a pu dire le nom. Oh! combien je la trouvai puissante et guerrière cette ville de Toulon, que presse une double ceinture de forteresses et de vagues, avec sa rade immense encadrée de montagnes et toute couvertes de voiles et de mâts. Mais, ô chers amis, vous ne l'avez pas oublié, ce qui nous émerveilla surtout, c'est la Sainte-Baume et sa grotte profonde, toute festonnée, de stalactites qui brillent aux voûtes du roc, semblables à des lustres de cristal. La montagne était rude et pénible sans doute ; mais, comme nous fûmes bien payés de nos peines, lorsqu'apres avoir gravi cette crête gigantesque où pend une

espèce d'ermitage qu'on prendrait d'en bas pour un nid d'aigle, nous découvrîmes sous nos pieds autour de nous la mer limpide et bleue; la camargue verdoyante, et ces larges embouchures par lesquelles se précipite le Nil de cette autre Egypte! Quel tableau! quels souvenirs!... Nîmes, et ses arènes, sa maison carrée, sa tour Magne, nobles et majestueux débris de l'empire romain; et le pont du Gard, ce prodigieux aqueduc de cent soixante pieds de hauteur, qui s'étalait jadis à travers la plaine, comme un serpent de pierre long de sept lieues, colosse indestructible, fait de blocs superposés, sans mortier, sans ciment, et qui semble construit par des mains cyclopéennes dans ce ravin sauvage et sinistre où s'engouffre un torrent!...

Mais bon Dieu! je m'arrète... je m'aperçois que, sans y songer le moins du monde,

je m'avise de faire du style descriptif, chose que je déteste par dessus toutes les autres, et que je laisse à MM. Tels et Tels, qui voyagent régulièrement cinq ou six jours par année, pour avoir le précieux avantage d'arrondir des périodes ronflantes et pompeuses sur leurs pérégrinations artistiques. Je pourrais tout aussi bien, c'est-à-dire tout aussi mal que beaucoup d'autres, déployer dans cette occasion une foule de connaissances très sérieuses et très solides, à propos de l'architecture et de la géographie : ces connaissances-là, on les trouve en général toutes prêtes, toutes rédigées dans les traités *ad hoc;* on n'a que la peine de transcrire. Il n'en faut pas davantage pour acquérir une certaine réputation d'érudit, et faire pâmer d'aise ces braves lecteurs qui veulent apprendre l'histoire et la géographie dans les romans. Pour moi, je ne tiens pas du tout à

passer pour un auteur sérieux, comme on dit maintenant ; je m'embarrasse fort peu dans mes livres de la couleur locale ; et, comme il n'y a rien qui m'ennuie plus à lire que les descriptions longues ou inutiles, je tâche de les éviter sous ma plume. J'en fais le moins possible.

On trouvera peut-être que ma profession de foi vient un peu tard et que j'aurais mieux fait d'entrer tout de suite en matière, sans parler de Marseille, de Toulon et de Nîmes. Je me hâte donc, sans autre préambule, d'arriver au seul endroit de mon voyage, qui peut intéresser aujourd'hui le lecteur. On m'avait parlé à Marseille d'un château gothique en ruines, situé dans les environs des gorges d'Ollioulles. Ce manoir, abandonné depuis plusieurs années par ses propriétaires, avait probablement vu s'accomplir entre ses noires

murailles quelque tragédie sanglante et mystérieuse. Une ancienne famille originaire d'Espagne, les comtes de Rosmandas avaient habité pendant deux siècles cette demeure féodale, qui réunissait par un mélange bizarre les styles de toutes les époques : étrange et vaste entassement de pierres, où l'architecture sarrasine venait se joindre assez grotesquement à l'architecture Louis XV, aux niaiseries du style Pompadour. Ce château avait soutenu un grand nombre de sièges contre les Maures et les pirates, qui l'avaient maintes fois saccagé ; plus tard il s'était mis en défense contre le cardinal de Richelieu qui avait fait raser les deux tours principales.

Durant les guerres civiles, le sang avait rougi dans plusieurs circonstances les dalles de ces antiques galeries, et l'on assurait que bien des proscrits avaient alors échappé au

supplice, en se cachant dans les souterrains du château, espèces de catacombes profondes et inconnues, lesquelles peut-être aboutissaient jadis, par des communications secrètes, aux sombres gorges d'Ollioulles. Tous les évènements politiques qui s'étaient passés dans ce château ne m'intéressaient que fort médiocrement, je l'avoue; mais ce qui excitait au plus haut point mon imagination de romancier, c'était le drame mystérieux et terrible dont ce vieux manoir avait été plus récemment le théâtre.

Au reste, on racontait là-dessus tant de choses incroyables et contradictoires, qu'il semblait presque impossible de démêler la vérité dans ce chaos de mensonges et de superstitions. Mais ce qu'on ne pouvait mettre en doute, c'est qu'un grand crime, plus d'un peut-être, avait été commis dans le château des Rosmandas, une dizaine d'années avant

mon voyage en Provence. Je n'oublierai jamais qu'un soir, dans le salon d'un fort riche négociant de Marseille, ayant questionné là-dessus un vieux bibliophile classique, qui faisait une collection de toutes les tragédies, j'obtins pour toute réponse cet alexandrin, prononcé avec une emphase théâtrale :

« C'est le château maudit, le château des Atrides! »

Puis le vieux classique baissa la tête, croisa les deux bras sur sa poitrine et me tourna le dos. Je voulais absolument avoir quelques explications moins vagues et plus satisfaisantes : j'interrogeai un gros monsieur, qui, d'après sa mine rouge et fleurie, devait avoir une imagination moins poétique ; j'espérais obtenir de lui quelques renseignements plus positifs. Ce personnage me répondit, sans

avoir l'air d'attacher beaucoup d'importance à ses paroles : « Oui, c'est une masure assez curieuse, je vous conseille de l'aller visiter. Les connaisseurs prétendent qu'on y trouve quelques morceaux d'architecture fort bizarres. C'est possible ; mais ce que je puis vous assurer, moi, c'est qu'on a presque peur entre ces diables de murailles. On a comme un frisson, je vous jure, et l'on sent qu'il a dû se passer dans ce château quelque chose d'épouvantable. » Voilà tout ce que je pus tirer de mon gros bonhomme ; j'eus beau lui adresser une foule d'autres questions plus pressantes et presque insidieuses, il n'y répondit que par des monosyllabes d'un vague désespérant ; et je crus voir, à travers ces paroles pleines de réticences, que le prudent personnage avait peur de se compromettre, en me donnant les détails que je lui demandais sur la famille des Rosmandas.

Il me dit seulement que le dernier comte de ce nom avait disparu le jour même de l'incendie du château. On croyait généralement que la fille du comte, et peut-être le comte lui-même, avaient péri sous les décombres pendant ce nocturne incendie, qui n'avait dévoré qu'une aile du vieux manoir. Le dernier des Rosmandas, ne voulant plus sans doute habiter une demeure si funeste à sa famille, s'était expatrié, en laissant dans le château un vieux concierge qui ne devait y recevoir personne, qu'à cette seule condition : Il fallait qu'avant d'entrer, les curieux consentissent à revêtir une espèce de robe de moine, un véritable sac couvert de cendre, et à s'agenouiller cinq minutes sur le seuil d'une grande salle voûtée, en récitant les psaumes de la pénitence. On peut facilement croire que fort peu de voyageurs voulaient souscrire à de pareilles conditions

pour obtenir l'entrée d'un château en ruine, qui, du reste, n'offrait rien de très curieux pour la foule : un antiquaire seul aurait pu, dans son ardeur scientifique, se soumettre aux bizarres fantaisies, à la pénitence étrange qu'imposait au visiteur le propriétaire de ce gothique manoir.

Néanmoins, bien que je n'aie pas l'honneur d'être antiquaire, et que j'entende fort peu de chose à la théorie de l'architecture, je me promis de franchir le seuil de la grande salle voûtée, dussé-je m'envelopper dans cette affreuse guenille monacale dont on me menaçait. Le lendemain de fort bonne heure, j'étais en route avec un guide qui devait me conduire par le plus court chemin, par le moins pénible surtout, à travers ces entassements de rochers qui ressemblent au chaos. Enfin, après quelques heures, nous descen-

dîmes de voiture et nous montâmes par un étroit sentier assez raide, au haut duquel on apercevait le château situé à deux portées de fusil environ. Le soleil était magnifique, mais cette lumière resplendissante ne pouvait cependant diminuer la tristesse du spectacle qui se déroulait sous mes yeux. La vue de ce château bizarre, tout noirci par les siècles et l'incendie, sans toiture et sans fenêtres dans quelques endroits, me remplit d'une vague et indéfinissable émotion qui était presque de la frayeur. Il est vrai que le passage des gorges d'Ollioulles m'avait déjà prédisposé merveilleusement à ces mélancoliques impressions : on ne peut rien imaginer de plus triste, de plus désolé, que ce vallon sauvage encaissé profondément entre deux montagnes énormes de roches qui ont l'air de vieux remparts en ruines, de vieilles tours à demi-écroulées, toujours prêtes à

vous écraser sous leur chute. Ces gorges d'Ollioulles, avec leur aspect sinistre, sont bien dignes, en vérité, de conduire au châtean des Rosmandas. Ce vieux manoir féodal est entouré de larges fossés remplis d'une eau croupissante, et tout obstrués de plantes marécageuses, où résonne incessamment le cri monotone du crapaud et le coassement de la grenouille. Partout d'épaisses broussailles, de gigantesques chardons, des figuiers sauvages, des noisetiers, d'énormes touffes de lierre poussées dans les crevasses des murs lézardés ou croulants. La plupart des fenêtres sont maintenant dépourvues de châssis; on voit le ciel à travers quelques-unes, le ciel tout bleu qui découpe et remplit leur ogive. Plusieurs croisées pourtant sont encore garnies de persiennes vermoulues qui battent la muraille au moindre vent, criardes et rouillées comme de vieilles girouettes. Mon guide

et moi nous traversâmes une longue avenue de cyprès séculaires qui mène au château; puis quand nous fûmes parvenus devant une grille de fer prodigieusement lourde et revêtue de larges planches de chêne qui empêchaient de voir dans l'intérieur de la cour, mon guide sonna fortement. Aussitôt les aboiements d'un chien se firent entendre, et nous entendîmes l'animal furieux bondir en secouant sa chaîne, mais personne ne venait: mon guide sonna une seconde fois avec plus de force. Aucune réponse.

— Est-ce qu'il n'y a que des morts dans ce château? dis-je à mon guide avec un peu d'impatience; car je commençais à craindre d'avoir fait une course inutile, ou plutôt je tremblais de ne pas réussir à pénétrer dans ce mystérieux dédale.

— Le vieux concierge dort sans doute, ré-

pondit mon guide, ou bien il est en prières, ce qui lui arrive je ne sais combien de fois par jour. On prétend qu'il prie même en dormant, le brave homme. Mais n'importe, je le forcerai bien d'interrompre son chapelet.

En parlant ainsi, le guide sonnait vigoureusement et sans discontinuer. Enfin un pas boiteux se fit entendre ; une clef grinça dans la serrure avec un bruit plaintif, et la grille tourna sur ses gonds rouillés.

Un vieillard, au teint jaune et maladif, se plaça devant nous, en redressant un peu sa taille voûtée, comme pour nous barrer le passage. Sa tête et ses deux mains tremblaient d'un mouvement nerveux et continuel ; il était complètement habillé de noir, et portait une livrée de deuil, avec des boutons armoriés qui annonçaient un homme au service du

comte de Rosmandas. C'était le concierge du château. Il nous demanda d'un ton très bourru ce que nous voulions.

— Visiter l'intérieur du château, répondit le guide.

— C'est impossible.

— Et pourquoi, monsieur le concierge?

— Parce que c'est aujourd'hui l'anniversaire, répliqua le vieillard prêt à refermer sur nous la grille qu'il tenait entrebâillée.

— Quel anniversaire? demandai-je avec surprise.

— L'anniversaire de l'incendie du château, Monsieur, dit le concierge d'un ton lugubre.

Cependant, je crus devoir insister vivement pour entrer au moins dans la cour

malgré les refus opiniâtres du vieux Cerbère; et, pour désarmer un peu sa mauvaise humeur, pour vaincre ses scrupules, je lui glissai furtivement dans la main un gâteau métallique, sous la forme d'un Napoléon d'or. Le brave homme ne me fit aucun remercîment ; mais je vis, à l'épanouissement de son visage, que ma logique sonnante ne lui déplaisait pas : il parut tout à coup s'humaniser, et, après avoir entr'ouvert un peu la grille, il me pria très poliment d'entrer, en me rappelant toutefois les conditions passablement excentriques qu'il fallait subir, avant de pénétrer au delà du vestibule. J'eus la faiblesse de me soumettre, je l'avoue, et j'endossai la robe de moine. Quant à mon guide, il ne fut pas admis, et resta en dehors de la grille à fumer son cigare, tandis que je récitais les psaumes de la pénitence, en répétant chaque mot après le vieux portier. Cette religieuse

opération terminée, nous traversâmes une longue galerie en arcades, aux murs de laquelle on voyait suspendues des armes de toutes les époques, pistolets, fusils, haches, poignards, couteaux de chasse ; puis des cornes de cerfs, noircies par le temps, de blanches défenses de sangliers, des cors et divers instruments de cuivre, propres à la vénerie. Tous ces objets étaient disposés dans le meilleur ordre, avec une symétrie parfaite ; mais rongés de vieillesse et de rouille, gris de poussière. Dans une grande salle contiguë, les boiseries sculptées disparaissaient presque tout entières sous de gigantesques portraits de famille, aux vastes cadres en bois d'ébène chargé de ciselures : tous ces personnages à la figure castillanne, étaient graves, mornes et solennels ; leur costume noir faisait mieux ressortir la pâleur étrange de leur visage. Malheureusement ces curieuses peintu-

res, dont quelques-unes pouvaient être de Murillo et de Vélasquez, avaient beaucoup souffert de l'humidité ; plusieurs même tombaient par écailles, et des lambeaux de ces toiles précieuses pendaient tout déchiquetés par la dent des rats. On voyait encore à quelques fenêtres de larges morceaux d'étoffe qui n'étaient plus que des haillons, après avoir été jadis de magnifiques draperies. Quel affligeant spectacle ! Les boiseries sculptées tombaient en pourriture, et l'on entendait par moments courir derrière ces boiseries vermoulues des bataillons de souris et de rats, seuls habitants du vieux manoir. Plein d'étonnement et de tristesse, je ne pouvais m'empêcher de faire mille questions à mon cicérone taciturne. « S'il existait encore un comte de Rosmandas, quel homme étrange ce devait être ! Pourquoi donc avait-il abandonné son château ? Pourquoi le laissait-il ainsi tomber

en ruines ? Pourquoi du moins n'en retirait-il pas les objets les plus précieux, tous ces portraits de famille, toutes ces armes, et les livres et les meubles ? » Mais l'antique concierge était muet comme un fantôme ; ou bien il ne m'accordait, après tant de questions, que des réponses ambiguës et mystérieuses qui auraient fait honneur à la sibylle de Cumes. Ce maudit vieillard, que je vouais de tout mon cœur à Satan, ne faisait qu'irriter mon humeur curieuse. Ce fut bien autre chose encore lorsque nous montâmes aux étages supérieurs ; ils étaient plus délabrés mille fois : les fenêtres, les portes, disloquées et pourries, ne fermaient plus ; les planchers tremblaient sous nos pas et ployaient à la moindre pression comme s'ils allaient s'écrouler. L'eau des pluies avait pénétré dans l'intérieur des appartements, à travers les crevasses des murailles et la toiture défoncée. Comme il

fallait de temps à autre s'engager dans des couloirs obscurs et tortueux, le concierge venait d'allumer sa lanterne. Aussitôt des chauves-souris, qui dormaient immobiles et collées aux murs, se réveillèrent à cette lueur incertaine, et se mirent à voler obliquement autour de la lanterne qu'elles battaient de leurs ailes membraneuses.

— Regardez, Monsieur, dit sourdement le concierge en entrebâillant une porte : voici la chambre à coucher de monsieur le comte !

En même temps il étendait le bras qui portait la lanterne, comme pour éclairer l'intérieur de cette chambre ; mais une si faible lumière ne laissait filtrer qu'un rayon dans ces profondes ténèbres. La chambre était vaste ; les volets hermétiquement fermés, et garnis

d'épaisses ferrures, n'avaient pas été ouverts une seule fois depuis la catastrophe, qui avait fait sans doute abandonner le château. Néanmoins je pus reconnaître, à cette pâle et tremblante clarté, que l'ameublement était simple et d'un goût sévère, triste même : il me sembla voir tout au fond de cette pièce un grand tableau, représentant quelque scène horrible de martyre.

— Voyez, reprit le vieillard d'une voix émue, la pendule marque encore trois heures... C'était l'heure fatale !

Je voulus faire un pas en avant pour distinguer cette pendule ; mais je ne la vis point, car elle se trouvait dans l'angle le plus obscur de la chambre. Au même instant je tressaillis : une main m'avait saisi le bras et me tirait en arrière.

— Personne n'entre ici, murmura le concierge avec un mélange de frayeur et de colère.

Il referma la porte à double tour, puis il en ouvrit une autre, qui se trouvait à quelque distance.

— C'est ici la chambre de mademoiselle de Rosmandas, dit-il en me retenant d'une main par le pan de ma redingote, pour m'empêcher sans doute de faire un pas de plus dans l'intérieur de la chambre.

Cette pièce était moins obscure que l'autre, et la pauvre clarté de la lanterne me fit voir tant bien que mal un superbe ameublement beaucoup plus fastueux que celui de la chambre voisine : des fauteuils de velours à bras dorés, des armoires incrustées de cuivre, à la manière de Boule, des tapis ma-

gnifiques ; partout des glaces richement encadrées.

— Cette chambre, Monsieur, est telle qu'au jour de l'évènement, dit le concierge d'une voix triste. Rien n'est changé ; la harpe occupe encore la même place ; le livre de musique est ouvert à la même page... Voyez plutôt.

Mais, comme s'il eût craint que je ne voulusse profiter de la permission, il referma brusquement la porte.

— Je n'ai plus rien à vous faire voir, Monsieur, me dit-il en se dirigeant vers l'escalier.

— Un instant, mon ami, répondis-je sans bouger de ma place. On m'a parlé de couloirs secrets, d'escaliers mystérieux, prati-

qués dans l'épaisseur des murailles?... Vous me permettrez, j'espère, d'y jeter un coup d'œil.

— Je n'ai plus rien à vous montrer.

Ce fut la seule réponse du concierge.

— Mais, brave homme, repris-je avec insistance, je voudrais maintenant visiter les souterrains, les prisons du château?

— Impossible! absolument impossible! D'ailleurs, Monsieur, votre curiosité pourrait vous coûter cher : il y a dans ces caveaux une multitude de puits, des espèces de gouffres qui servaient d'oubliettes dans l'ancien temps, et moi-même je ne connais pas très bien les chemins. En outre, il n'est pas rare que de grosses pierres se détachent des voû-

tes en ruines, et nous pourrions être écrasés.

Je tentai vainement encore de vaincre la résistance du vieillard ; je fis reluire à ses yeux une autre pièce d'or : il fut incorruptible.

— Je ne puis, Monsieur, me dit-il avec fermeté. C'est une chose qui m'est expressément défendue, et si j'enfreignais une seule fois les ordres de mon maître, je serais chassé à l'instant même.

Tout ce que je pus obtenir de mon opiniâtre concierge, ce fut la permission de faire un tour de promenade dans le jardin et dans le parc. Quel triste coup d'œil ! Partout de grandes herbes comme dans les cimetières ; plus d'allées ! Partout d'énormes broussailles d'où s'enfuyaient, au bruit de nos pas, des

renards, des fouines et des chats sauvages ! Les arbres, qu'on n'avait pas émondés depuis dix ans, étaient enchevêtrés les uns dans les autres comme par des lianes inextricables, qui donnaient à ce parc sombre et touffu l'apparence d'une forêt vierge ; le pied heurtait de temps à autre contre des fragments de statues renversées par la tempête et cachées sous un amas d'herbe, de mousse et de plantes grimpantes. Partout enfin le deuil et la dévastation !

Je me perdais en conjectures. Quel pouvait être le mystère enfoui dans cette morne habitation ? De quel drame lugubre et fatal avait-elle donc été le théâtre ?

Je voulus de nouveau battre en brèche le silence inflexible du vieil Harpocrate, mais

je compris bientôt que c'était peine perdue. Il crut sans doute avoir été fort indiscret en me disant avec un gros soupir :

—Ah! Monsieur, si vous saviez, la famille Rosmandas a été bien malheureuse!

— Vraiment?

Mais la confidence du vénérable octogénaire n'alla pas plus loin.

— Monsieur, dit-il gravement, excusez-moi, mais il est temps de vous retirer. Mon maître ne veut pas qu'on reste ici plus d'une demi-heure, et j'ai même enfreint sa défense, car il y a bien trois quarts d'heure que vous êtes entré.

Je suivis à contre-cœur les pas du con-

cierge, qui me reconduisit jusqu'à la grille.

— Je reviendrai, lui dis-je, et peut-être bientôt.

— C'est inutile, Monsieur. J'ai l'ordre de ne pas recevoir deux fois les mêmes personnes. Quoique je sois bien vieux, j'y vois clair encore et je vous reconnaîtrais parfaitement, je vous assure. Au surplus, vous auriez beau revenir trente fois ici, je n'aurais pas autre chose à vous montrer, ni plus ni moins. Le roi lui-même ne descendrait pas dans les caveaux.

En parlant ainsi, le vieillard avait ouvert la grille; il me fit un salut cérémonieux et la referma sur moi brusquement.

Le guide commençait à trouver mon ab-

sence longue : son cigare était achevé, il venait d'en allumer un autre.

Nous nous éloignâmes. Quelques minutes après, notre voiture était sur la route de Marseille, et traversait les gorges d'Ollioulles.

Plusieurs années se passèrent, sans qu'il qu'il me fût possible d'obtenir la moindre clarté sur le château de Rosmandas. Malgré toutes mes recherches, je désespérais de trouver le mot de l'énigme, quand une circonstance fortuite vint m'expliquer un mystère, que mon imagination de romancier et de dramaturge était bien loin d'avoir soupçonné.

Le récit qui va suivre est parfaitement vrai, sauf quelques détails romanesques, dans lesquels il m'a paru nécessaire d'envelopper la

réalité qui serait trop affreuse. D'ailleurs j'aurais craint de fournir quelques allusions malveillantes à ces gens qui veulent toujours attacher des noms réels aux personnages fantastiques du romancier.

Oh ! n'as-tu pas, aux jours de ta chaude saison,
Dans tes veines senti bouillonner une lave,
Et ton cœur à l'étroit bondir comme un esclave
Qui heurte furieux aux murs de sa prison ?

N'as-tu pas, dévoré d'un étrange poison,
Interrompant soudain une lecture grave,
Foulé ton livre aux pieds comme on foule une entrave,
Et pâle, tout hagard, déserté ta maison ?

Et, courant te plonger dans les grands bois funèbres,
Au fond des antres pleins d'horreur et de ténèbres,
Tandis que l'ouragan soufflait dans tes cheveux,

N'as-tu pas, seul parmi les forêts et les grèves,
Pleuré, tendu les bras avec des cris nerveux
Vers la femme idéale, incendiant tes rêves ?

O Spectre du malheur,
A la main décharnée,
Qui sur ma destinée
Épanches la douleur!

Vautour sombre et voleur,
Dont la serre acharnée
De mon front chaque année
emporte quelque fleur !

O vipère de glace,
Dont le corps froid m'enlace!
Vautour, spectre inhumain!

Votre puissance tombe :
Vous n'aurez plus demain
A troubler qu'une tombe!

I.

— Ah ! mademoiselle Marianne, il est impossible de rester plus longtemps dans cette maison ! M. le comte devient pire chaque jour ! Il est ce soir d'une humeur atroce !

— C'est vrai ! et je ne sais pourquoi, mon

pauvre Joseph!... En vérité, ce soir il m'a fait peur!... Oui, nous étions tous deux dans l'obscurité, au milieu de la grande chambre à tapisseries!... Il n'a jamais voulu faire allumer les flambeaux... et, sur ma part de paradis dans l'autre monde! j'ai vu très distinctement des éclairs sortir de ses yeux!... On aurait dit par moments les prunelles du diable!

— Et c'est le diable peut-être que cet homme! murmura Joseph en faisant un signe de croix.

Ces deux personnages s'entendaient fort bien ensemble, quoiqu'ils ne fussent pas égaux en pouvoir dans la maison du comte de Rosmandas. Joseph n'était au service du comte que depuissix mois; quant à Marianne, il y avait une quinzaine d'années qu'elle était dans le château. C'était une bonne vieille fille, ignorante et fort ingénue, qui ne soup-

çonnait jamais le mal dans les autres, et qui ne voyait rien au monde de plus important que d'avoir soin du linge dans une maison, et de veiller sur le sucre, les confitures, la bougie et le savon confiés à sa garde. Elle était d'une piété merveilleuse, et croyait très volontiers aux choses surnaturelles, à l'intervention de l'enfer et des revenants.

Le château du comte de Rosmandas était situé à quelque distance d'Ollioulles, dans les environs de Marseille. Ce château, d'une architecture bizarre et gothique, se trouvait comme encaissé dans un large ravin, au milieu d'une forêt de pins et de mélèses. C'était un endroit fort pittoresque, mais fort sauvage, tout empreint d'un caractère sinistre et fatal. Non loin de ce château, demeurait M. de Langlade, jeune et riche propriétaire, dont les manières polies et la conversation brillante contrastaient singulièrement

avec les mœurs âpres et farouches de son voisin le comte de Rosmandas. Ce jeune homme venait assez souvent rendre visite au comte, qui le recevait avec quelque plaisir, bien qu'il ne pût souffrir le monde ; mais, comme leurs opinions politiques étaient les mêmes, un lien de sympathie et de bon voisinage les attachait l'un à l'autre.

Le comte avait deux enfants : une fille qui achevait alors sa quinzième année, et un fils de vingt-quatre ans à peu près, qui vivait au château.

Marie, c'était le nom de sa fille, semblait la douceur et l'innocence même ; blonde, pâle et mélancolique, elle avait quelque chose de cette beauté aérienne et vague, que les poètes et les peintres attribuent aux anges. Sa taille était élégante et flexible, mais de temps à autre elle se courbait un peu, comme une tendre fleur chargée de pluie, et sa respira-

tion courte et fréquente accusait une certaine faiblesse de poitrine et de complexion.

Cette jeune personne était rêveuse et poétique, comme sa physionomie et sa tournure paraissaient l'indiquer ; elle aimait principalement la lecture des vieilles ballades et des légendes ; les choses réelles et positives n'avaient pour elle qu'un très médiocre intérêt. Son père, quoique d'une famille fort ancienne et très noble, n'était pas riche ; mais il avait déclaré plusieurs fois très formellement qu'il n'accorderait jamais la main de sa chère et délicieuse Marie qu'à un homme de très haute lignée, et jouissant d'une fortune considérable. M. de Langlade était donc le seul homme des environs qui aurait pu se présenter devant le comte avec quelque chance de succès.

Le frère de Marie, Fernand, était un grand jeune homme d'une belle et fière stature,

d'une physionomie noble et distinguée. Mais son caractère un peu farouche et susceptible avait quelque chose de répulsif au premier abord. Le plus grand plaisir de Fernand, et presque son unique occupation, était la chasse : dès la pointe du jour il s'en allait, le fusil en bandoulière, la carnassière au dos, suivi de son chien, battre les montagnes et les vallées aux alentours du château ; et la plupart du temps il ne rentrait au logis que fort tard, quand son père et sa sœur étaient couchés.

Si le comte de Rosmandas avait pour sa fille une affection toute particulière, il était bien loin de porter à son fils la même tendresse. Au contraire, il lui parlait toujours avec dureté, en fronçant le sourcil, et l'expression d'une colère profonde et sourde apparaissait dans ses yeux.

Quant à Fernand, il ne semblait pas être

non plus bien tendre pour son pere, mais il était respectueux, soumis. Peut-être craignait-il involontairement le caractère inflexible, absolu, du comte ; peut-être ne cessait-il jamais de voir son père dans cet homme fier et tyrannique, auquel il devait pourtant obéir.

Toutes les facultés aimantes de Fernand s'étaient en quelque sorte concentrées sur sa jeune sœur, dont il semblait être le chevalier fidèle et le plus sûr appui. Ce jeune homme ne manquait pas d'esprit et d'imagination, bien que son intelligence n'eût jamais été cultivée par la lecture. La vue seule d'un livre le faisait reculer ; il avait en horreur l'étude et le travail ; mais par moments une certaine poésie inculte éclatait dans son langage, rude et bizarre comme les sites pittoresques et terribles qui environnaient le château du comte.

Mais il est temps de retourner à la conversation des deux domestiques qui s'entretenaient ainsi le soir dans une grande salle voûtée, attenante aux cuisines.

La nuit était fort noire, et dans cette grande salle tremblotaient deux petites lampes qui donnaient pour toute clarté une espèce de crépuscule vague et fantastique.

— Bonne nuit, mademoiselle Marianne, je vais me coucher, dit Joseph en allumant sa chandelle à l'une des lampes. Moi, d'abord, je suis si fatigué que je puis à peine me tenir sur mes jambes...

— Ce n'est pas étonnant, mon brave Joseph, répondit la vieille fille en bâillant comme une carpe hors de l'eau. Nous avons eu ce soir des émotions si terribles!...

—Oh! oui, bien terribles, mademoiselle!... J'en tremble encore!...

— Et moi, donc, j'en ai la chair de poule, monsieur Joseph!... Bon Dieu! quels éclats de voix! quels blasphèmes!...

— C'était à faire tomber la foudre, mademoiselle Marianne!... Et dire que c'est un père qui vomissait de pareilles imprécations contre son fils!...

— Mon Dieu! mon Dieu! cela présage un malheur! ajouta la vieille fille en joignant les mains. D'autant plus qu'il s'est fait toute sorte de prodiges dans les environs! Croiriez-vous qu'on a trouvé dimanche dernier une grenouille dans le saint ciboire de la paroisse?...

— Une grenouille! interrompit Joseph avec un geste d'effroi.

— Deux grenouilles, monsieur Joseph! car j'en oubliais une! C'est au point que M. le curé ne savait plus que faire de ces deux

grenouilles sanctifiées... et qu'il était sur le point de les avaler l'une après l'autre comme des hosties, sans les supplications du vicaire qui lui a conseillé de les jeter au feu... Car, vous ne savez pas? c'était le diable! Il paraît que c'était le diable, ces deux grenouilles!

— Alors c'était deux diables, répondit très naïvement le bon Joseph.

— Oui, le père et le fils peut-être, dit Marianne en poussant un gros soupir. Puis tout à coup, avec une singulière expression de terreur, elle poursuivit en se signant :

— Le père et le fils!... ô mon Dieu! ayez pitié de nous!... Le père et le fils se dévoreront!

— Se dévoreront, mademoiselle Marianne!... Eh bien! tenez, franchement, ça ne m'étonnerait pas... Que le ciel nous fasse miséricorde!... Mais, qu'en dites-vous, si

nous allions dormir un somme?... à pareille heure on n'a plus besoin de nous...

— Mais vous savez, Joseph, que M. Fernand vous a prié de l'attendre?... J'y pense maintenant... il n'est pas rentré.

— C'est qu'il ne rentrera pas, Mademoiselle. Écoutez donc, voilà minuit qui sonne à l'horloge. Que diantre peut-il faire si tard dehors?

— Ne jurez pas, Joseph! cela fait venir le diable, assure-t-on.

— Ma foi! qu'il vienne! répondit vivement Joseph en frappant du pied avec mauvaise humeur. Je sais très bien qui je lui dirais d'emporter...

— Aie!... aie!... s'écria Marianne épouvantée en se cachant la figure dans ses deux mains. C'est lui! c'est lui!

Et la pauvre fille tomba en arrière, assise

dans un vieux fauteuil. Joseph demeura debout, immobile, la bouche béante, les yeux tout grands ouverts.

Une figure blanche, et couverte d'une espèce de suaire comme un fantôme, venait de traverser la salle rapidement sans prononcer une parole. Quand Marianne leva la tête et rouvrit les yeux, cette figure avait disparu.

II.

Il se passa plus de dix minutes avant que Marianne et Joseph eussent retrouvé la force de parler. Le domestique regardait toujours du côté de la porte, les yeux fixes, la bouche ouverte ; et, sans le tremblement convulsif

qui le secouait de la tête aux pieds, on l'aurait pris sans peine pour une statue grotesque de l'Épouvante. Marianne était blanche comme un linge; et, les mains jointes, elle marmottait les psaumes de la pénitence, que dans son trouble elle embrouillait de la plus étrange manière; puis, à la fin de chaque verset, elle se frappait la poitrine à coups redoublés, comme la plus grande pécheresse de la terre.

Cependant un profond silence régnait dans la salle voûtée, interrompu seulement de temps à autre par le cri des chouettes qui se plaignaient dans l'ombre, et le grincement sinistre d'une girouette de fer que le vent faisait tournoyer sur une petite tourelle du château. Puis, au loin dans les ténèbres, on entendait bruire confusément le feuillage sourd et massif des cyprès et des pins qui donnaient à ce vieux manoir un aspect morne et lugubre.

Enfin Marianne essaya de parler la première :

— Vous l'avez vue, n'est-ce pas, Joseph? balbutia-t-elle en étendant une main tremblante du côté par lequel avait disparu la blanche et muette vision.

—Oui, oui, mademoiselle Marianne!... Et je n'ai plus une goutte de sang dans les veines!...

— C'est elle! c'est elle! mon pauvre Joseph!

—Qui, elle? demanda le domestique dont les mâchoires claquaient.

— Vous le savez bien, Joseph... c'est inutile de la nommer!...

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mademoiselle Marianne!...

— Comment! vous n'avez donc jamais en-

tendu parler de feu madame la comtesse de Rosmandas?

— Si! si! au contraire.

— Eh bien! c'est elle-même qui vient de passer! dit mystérieusement Marianne en baissant un peu la voix.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre.

— Mais à quoi l'avez-vous reconnue?

— Ah! mon pauvre Joseph, reprit Marianne en secouant la tête avec une expression lamentable; c'est bien facile de la reconnaître! il suffit de voir son cou...

— Son cou?...

— Oui, Joseph, on y remarque encore bien aisément l'empreinte des cinq doigts furieux...

— Ah! mon Dieu! que me dites-vous? on

l'a donc étranglée, la pauvre dame?.....

— Je ne sais pas, Joseph, répondit Marianne avec une certaine hésitation en regardant à droite et à gauche d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être entendue. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la nuit de sa mort fut bien terrible... Des hommes masqués, des brigands sans doute... Mais tenez!... Dieu!

Et Marianne se laissa tomber à genoux en levant les mains vers le plafond. Elle était comme foudroyée par la terreur.

C'est qu'un effroyable cri venait de retentir dans les étages supérieurs de la maison, et s'éteignait d'écho en écho sous les voûtes des galeries et des corridors. Ce cri ne fut suivi d'aucun autre, et tout retomba dans le silence.

— Pour le coup vous l'avez entendu! dit

Marianne en frissonnant de tous ses membres.

— Oh! oui, c'était comme le cri d'un homme qu'on égorge...

— Ou d'une femme qu'on étrangle! ajouta sourdement Marianne.

— Ce cri venait de l'appartement de M. le comte, reprit Joseph. Peut-être se trouve-t-il mal?... peut-être a-t-il besoin de secours?... Mademoiselle Marianne, qu'en dites-vous? si nous allions voir... si nous montions...

— C'est inutile! répondit Marianne d'un ton solennel. La poitrine d'où ce cri s'est échappé est froide depuis longtemps... Hélas! ce n'est pas notre assistance que la victime implore, c'est le secours des prêtres et de l'Église!... Non, Joseph, tant que l'eau bénite n'aura pas enfin purifié cette maison, tant qu'on aura pas chanté la messe des morts ici même, sous ces voûtes qui ont vu s'accomplir

une action monstrueuse, le spectre de madame de Rosmandas reviendra toujours pour se lamenter, pour nous faire peur à tous... Et vous pouvez être sûr qu'il arrivera malheur quelque jour à ce château et à toutes les personnes qui l'habitent!...

— En vérité, mademoiselle Marianne, vous me faites dresser les cheveux sur la tête!... Et je n'oserai plus m'aller coucher... Pourtant je vous jure que je ne suis pas un poltron, et que les vivants ne me feraient pas battre le cœur avec cette force-là!... Mais que diable voulez-vous...

— Ne jurez pas, imprudent!... Oh! pas de blasphèmes! interrompit Marianne en lui mettant une main sur la bouche. N'invoquez pas un être qui rôde sans doute autour de nous, et qu'il faudrait plutôt exorciser avec des signes de croix!...

— C'est vrai! vous avez raison, Mademoi-

selle. Je disais donc : Que diantre voulez-vous qu'on fasse...

— Encore, malheureux! taisez-vous!

— Qu'on fasse contre les morts? poursuivit Joseph en promenant autour de lui un regard effaré. J'aimerais dix mille fois mieux aller à la chasse des loups et des sangliers avec M. Fernand, qui pourra bien vous dire que je ne suis pas un lâche, et que je vous éventre assez joliment un loup... quand il est mort... Oui, quand il a reçu deux balles dans la tête... Témoin ce loup qui, la semaine dernière...

— Bon, je sais votre histoire, interrompit Marianne qui n'était guère en humeur d'écouter des prouesses de chasse. Mais il ne s'agit pas de loup en ce moment : nous avons affaire, j'imagine, à des êtres beaucoup plus terribles... Qant à moi, je ne me sens pas le courage de monter dans ma chambre : j'y

mourrais de frayeur, ou bien je ferais toute la nuit des rêves épouvantables. Mon bon Joseph, si vous m'en croyez, nous resterons ici jusqu'au matin?... Voici deux fauteuils assez commodes pour se reposer. Nous aurons chacun le nôtre. Au moins quand l'un de nous dormira, l'autre pourra veiller et faire bonne garde. Qu'en dites-vous?

— Je ne demande pas mieux que de rester avec vous, mademoiselle Marianne. Encore une fois, je ne suis pas peureux, comme M. Fernand pourra bien vous le dire, témoin ce loup...

— Mais il faut allumer un peu de feu, interrompit Marianne en jetant dans la cheminée un fagot d'épines et de branches résineuses. Vous savez que la meilleure manière de mettre les esprits en fuite c'est de faire un grand feu qui flambe? Seulement il faut avoir

soin de ne pas laisser le bois noircir et charbonner : la fumée les attire...

— Ce n'est pas étonnant, mademoiselle Marianne : comme les esprits sont de la fumée, ils aiment la fumée. Au surplus, nous allons faire une petite conversation pour nous distraire... Et pour chasser l'humidité de la nuit, si vous m'en croyez, nous boirons un ou deux verres de vin muscat... Justement il en reste ici deux bouteilles dans l'armoire.

— L'idée est bonne, mon cher Joseph, dit vivement la vieille fille, qui, malgré sa dévotion profonde, ne haïssait pas le jus de la treille, quand elle trouvait l'occasion de trinquer avec un ami. Un petit coup de vin, suivant son expression, lui donnait des couleurs et l'empêchait de regretter le mariage.

Déjà les branches de sapin commençaient à pétiller et à jeter de grandes lueurs dans la salle ; Joseph, accroupi devant la cheminée,

soufflait d'un bras infatigable, tandis que Marianne, qui avait les clefs de toutes les armoires, ouvrait celle qui renfermait les deux bouteilles de vin muscat.

Bientôt elles furent débouchées, et les deux verres, pleins d'une liqueur d'émeraude, s'entrechoquèrent fort gaîment, et sans interruption, pendant une demi-heure.

Enfin, Joseph, les yeux lourds et la bouche pâteuse, s'étendit paresseusement dans son fauteuil en présentant les deux pieds au feu.

Quant à Marianne, elle ne paraissait pas disposée à s'assoupir; et le vin, quoique très-capiteux, n'avait pas produit sur elle le même effet que sur Joseph. Ses petits yeux verdâtres brillaient d'un éclat extraordinaire; ses pommettes saillantes étaient rouges comme la braise; des mouvements étranges et presque démoniaques agitaient tout son corps. Elle parlait avec une volubilité merveilleuse; et

les phrases les plus hyperboliques, les plus bizarres, un vrai style d'apocalypse et de légendes, s'échappaient au hasard de sa bouche édentée.

— Oui, balbutiait-elle en se frottant les mains avec joie, j'ai vu ses cornes!... Il ressemblait à Léviathan!... Une épée à deux tranchants flamboyait dans sa main... ce qui n'empêche pas monsieur le comte d'être un excellent homme, un bon maître, un bon père de famille...

— Oh! pour cela, bon père de famille, je vous arrête, vénérable Marianne! interrompit Joseph en ponctuant sa phrase d'un hoquet sonore et bachique. Ce bon père qui, l'autre jour encore, voulait décharger une espingole!...

— Chut! chut! mon cher ami Joseph, ne parlons pas de choses pareilles! dit Marianne avec une expression de mystère et de

frayeur. Vous avez lu, n'est-ce pas, les saintes écritures!... Eh bien! il rôde toujours autour de nous comme un lion dévorant...

— M. le comte? demanda Joseph.

— Non, lui, Satan... Quand je vous dis qu'il habite ce château...

— M. le comte? répéta Joseph. Pardieu! je le sais bien... ce n'est pas une grande nouvelle que vous m'apprenez là. Non, pardieu!...

— Aie! aie! taisez-vous donc! Il me tire les cheveux!

— M. le comte? poursuivit machinalement Joseph en avalant un autre verre de vin. Qnant à moi, je n'ai plus peur, non, sur mon âme!... Cette bouteille-là m'a donné du cœur au ventre : passons à l'autre... Non, tonnerre, je ne crains rien! D'ailleurs, je ne suis pas un poltron, et M. Fernand peut vous dire que ce loup...

— Ce n'était pas un loup ! dit impétueusement Marianne d'un air inspiré, comme une prophétesse. Il avait neuf têtes, quinze queues et des milliers de pattes !... Chaque fois qu'il respirait, oh ! c'était comme la gueule d'une fournaise, et il faisait en marchant un bruit pareil au bruit de chariots qui roulent...

— Ce devait être une assez vilaine bête, repartit Joseph flegmatiquement. Mais c'est égal ! je n'aurais pas frissonné !... car je ne suis pas un lâche, et si vous questionnez M. Fernand, il vous dira bien...

— Joseph ! Joseph ! interrompit Marianne d'une voix profondément émue, vous m'inspirez de la confiance, et si vous me promettiez d'être discret, je vous raconterais bien quelque chose d'horrible, quelque chose qui vous dresserait les cheveux sur la tête, qui vous ferait courir de la glace dans les veines, qui vous rendrait blanc comme ce mur !...

— Parlez, parlez, mademoiselle Marianne! Tout ce que j'ai d'oreilles est à votre service.

— Mais vous seriez capable de le redire, Joseph !

— Non, non, je serai muet comme une bouteille vide.

— Je vous préviens que c'est une histoire affreuse...

— Je n'ai pas peur, vous dis-je. D'ailleurs, je ne suis pas un poltron !... Non, continua-t-il avec plus d'énergie en serrant les poings et battant l'air de toutes ses forces ; je ne tremblerais pas, quand bien même M. le comte avec son espingole...

Il n'acheva point et tomba la face contre terre. Marianne était paralysée de frayeur et demeurait immobile et pâle dans son fauteuil.

Un homme de haute stature venait d'entrer

soudainement et se tenait debout à la porte de la salle, sans dire une parole.

C'était le comte de Rosmandas.

III.

Le comte était fort pâle. Bien qu'assez jeune encore, des rides larges et profondes sillonnaient son front ; mais ces rides n'y demeuraient pas constamment gravées, et de temps à autre elles s'effaçaient tout à coup,

comme par enchantement. C'était la pensée terrible et sombre du comte qui les faisait naître quelquefois, et elle s'évanouissaient au premier rayon consolant qui venait à luire dans cette âme morne et dévastée.

Le comte était enveloppé dans une grande robe de chambre brune, serrée à la ceinture par une large ganse. Cette robe lui donnait quelque ressemblance avec un de ces moines dont les confréries existent encore dans nos provinces méridionales, et qui ont coutume d'accompagner les malheureux condamnés à mort jusqu'au pied de l'échafaud, pour les mettre dans le cercueil et les conduire au cimetière.

Le cou de M. de Rosmandas était nu et laissait voir des veines gonflées et bleuâtres; une barbe épaisse et cuivrée encadrait son visage, dont la régularité parfaite avait quel-

que chose de rude et d'inflexible. Des sourcils presque noirs, et contrastant d'une singulière façon avec sa chevelure et sa barbe blondes, faisaient mieux ressortir l'éclat vif et changeant de ses yeux bleus, qui par moments avaient l'air de lancer des flammes. Mais l'expression la plus ordinaire de sa physionomie était la tristesse et le découragement ; ce visage, vieilli par le chagrin, par le remords peut-être, portait l'empreinte de la fatalité.

Il y avait plus de vingt ans que le comte de Rosmandas habitait ce château bâti à quelque distance des effroyables gorges d'Ollioulles. C'était un ancien donjon féodal qui lui avait été transmis par ses ancêtres, et que son père avait considérablement agrandi. Des sommes énormes s'étaient follement englouties dans cet amas de constructions hybrides qui n'avaient entre elles aucune espèce de

lien architectural et qui semblaient en quelque sorte réunies et jointes par la baguette d'un enchanteur sans goût, sans élégance. Cependant cette vaste et incohérente bâtisse enfermait plusieurs morceaux de vieille architecture qui eussent fait les délices des amateurs du moyen-âge et du merveilleux. On voyait encore, d'espace en espace, des tourelles gothiques, aux lucarnes grillées, au vitrail peint, qui, par leur configuration sinistre et leurs étranges formes, éveillaient le drame et les effrayantes légendes dans l'esprit du voyageur. Des fossés en ruines, obstrués de pierres et de broussailles, environnaient le château comme une verte ceinture, et dans le fond de ces antiques fossés croupissait une eau marécageuse, dont les vapeurs méphitiques rendaient presque inhabitable en été la plus grande partie de cette demeure. Plusieurs domestiques avaient déjà succombé aux fièvres pernicieuses que

développaient dans les chaleurs ces exhalaisons malsaines ; la première femme du comte, et peut-être aussi la seconde, en étaient mortes victimes : on l'assurait du moins, quoique des bruits d'une nature plus tragique eussent suivi la mort presque foudroyante de la seconde femme de M. de Rosmandas ; et pourtant celui-ci, malgré les supplications et les conseils de tous ceux qui l'approchaient, n'avait jamais voulu faire combler ces cloaques fangeux et inutiles. Une espèce de terreur vague et superstitieuse régnait aux alentours du château, et les gens du pays assuraient que sous ces noires et massives murailles s'enfonçaient de tortueux souterrains, qui jadis avaient enfermé de nombreuses victimes, dont on pourrait encore retrouver les squelettes chargés de chaînes. Mais les personnes instruites et les esprits forts traitaient d'absurdes chimères toutes ces tradi-

tions, et renvoyaient, en riant, les conteurs à l'histoire de Barbe-Bleue.

La fortune de M. de Rosmandas, autrefois énorme, avait été presque toute anéantie dans les orages de la révolution ; et ce qui restait au comte n'était qu'un faible débris d'un patrimoine immense. Le comte n'entretenait qu'un petit nombre de domestiques, qui suffisaient bien au service de la maison, mais qui ne pouvaient avoir soin des vastes salles inhabitées, où l'on n'entrait presque jamais. Aussi, dans ces grands appartements, les tentures et les tapisseries tombaient-elles en lambeaux ; on voyait pendre aux murailles de grosses toiles d'araignées comme des haillons, et l'herbe croissait entre les dalles ; dans les temps d'orage, la pluie et le vent pénétraient par les fenêtres disjointes, et achevaient la ruine de ces vieilles tapisseries, qui représentaient de fantastiques per-

sonnages, des scènes de chasse et de festins. Cependant, si une partie du château était comme abandonnée aux intempéries de l'air, celle que le comte habitait avec sa fille paraissait fort bien entretenue, et rien n'y manquait de cette propreté, de ce luxe nécessaire au bien-être. L'appartement du jeune vicomte se trouvait dans une autre aile isolée, et jamais M. de Rosmandas ne mettait le pied chez Fernand ; le père et le fils, qui semblaient divisés par de profondes antipathies, ne se voyaient guère qu'une fois par jour à l'heure du souper, quand Fernand revenait de la chasse. De temps à autre, M. de Langlade venait s'asseoir à la table du comte, qui lui témoignait une considération toute particulière ; mais cette bienveillance à l'égard de M. de Langlade, Fernand était bien loin de la partager : au contraire même, il manifestait pour cet aimable gentilhomme une répugnance invincible, et je-

tait sur lui par moments des regards pleins de haine et de fureur.

Mais il est temps de finir cette digression un peu longue, bien qu'indispensable à l'intelligence des évènements qui vont suivre. On n'a pas oublié sans doute l'entrée subite et mystérieuse du comte, dans la salle où Joseph et Marianne dégustaient si fraternellement le nectar du vin muscat. La vieille fille se préparait justement à conter sa terrible histoire, sous le sceau du secret, quand la porte, en s'ouvrant, lui coupa la parole.

Néanmoins, le plus effrayé, ce fut encore Joseph, soit que le vin eût trop exalté son imagination, soit qu'il crût voir encore la formidable espingole dans les mains du comte.

M. de Rosmandas fit trois pas en avant, sans rien dire, mais en regardant, avec une attention extrême, de toutes parts, comme

s'il eût craint qu'une autre personne que les deux domestiques ne pût l'observer.

Marianne, qui par bonheur jouissait encore de quelque présence d'esprit, se hâta de profiter d'un moment où le comte avait les yeux tournés, pour faire disparaître les bouteilles et les verres; mais, dans sa précipitation maladroite, elle envoya bondir contre la muraille l'une des bouteilles qui se brisa en mille pièces avec fracas.

Le comte tressaillit et porta la main à son front comme s'il venait de recevoir quelque rude choc. Joseph, à moitié mort de frayeur, poussa un cri lamentable.

— Eh bien! que faites-vous donc à cette heure? demanda gravement M. de Rosmandas en fronçant les sourcils.

— Monsieur le comte, nous attendons... vos ordres, balbutia Marianne en baissant

les yeux, pour éviter le regard perçant et scrutateur de son maître.

— Mes ordres, à pareille heure, Marianne? Vous êtes bien attentive, en vérité. Je n'ai pourtant point l'habitude de réclamer le service de mes gens pendant la nuit.

— Monsieur le comte avait l'air très souffrant ce soir, répondit Marianne d'une voix tremblante. Mademoiselle Marie semblait elle-même un peu malade, et nous avons cru prudent...

— Vous avez eu tort! interrompit le comte avec une inflexion sévère. Je n'aime pas les gens qui font plus qu'on ne leur demande... entendez-vous, mademoiselle Marianne? Retirez-vous dans votre chambre; allez dormir.

Et comme Marianne se dirigeait vers la porte, sans attendre une nouvelle injonction, le comte lui fit signe de revenir.

— Un mot d'abord, Marianne; et vous aussi, Joseph, qui avez l'air de dormir et qui m'entendez bien. Allons, drôle, allons, relevez donc la tête et regardez-moi en face.

Joseph se redressa tout à coup, comme si sa tête eût obéi à l'impulsion d'un ressort caché. Mais il n'osa jamais regarder en face le comte de Rosmandas.

— Soyez francs l'un et l'autre, dit-il en attachant sur eux un regard profond, n'avez-vous rien aperçu d'extraordinaire cette nuit ?

— D'extraordinaire ? répéta Joseph en bégayant.

— Oui, poursuivit le comte. Répondez, vous, Marianne, c'est vous que j'interroge.

— Monsieur le comte...

— Eh bien ?

— Mais j'ai peut-être mal vu, continua Marianne, qui n'osait ni se taire, ni parler.

— Qu'avez-vous vu? repartit le comte avec vivacité.

— Oh ! je ne vous mens pas, monsieur le comte!... Demandez plutôt à Joseph, il l'a bien vu comme moi...

— Mais parlez donc! reprit le comte avec un geste d'impatience. Parlez, je vous l'ordonne : qu'avez-vous vu?

— Monsieur le comte, il y a de cela une bonne heure au moins... Nous étions, Joseph et moi, dans cette salle... nous allions prendre chacun notre flambeau, car moi j'avais d'abord l'intention de m'aller coucher... Joseph avait aussi passablement sommeil, et je vous jure bien, monsieur le comte, que sans le zèle extrême què nous avons pour le service de monsieur le comte...

— Oh! voilà qui passe les bornes! interrompit M. de Rosmandas en frappant du pied. Maudite langue, aurez-vous bientôt fini cet insupportable bavardage? Allons, vite, je ne plaisante pas!... Qu'avez-vous vu?

— Monsieur le comte, une ombre... répondit Marianne d'une voix presque éteinte.

— Pas de folie, Marianne, pas de mensonge!...

— Je suis peut-être folle, dit la pauvre fille dont les idées s'embrouillaient à force d'émotion; mais, certes, je ne mens pas!... Non, que le bon Dieu me refuse l'entrée dans son paradis au jour de ma mort, que M. le curé me refuse l'absolution, si je ne dis pas l'exacte vérité!... Au surplus, Joseph est là, qu'il parle!...

— Oui, une ombre, monsieur le comte... dit Joseph d'une voix altérée; un spectre, un fantôme, une vision...

— Et qu'a fait cette vision? demanda le comte.

— Elle a traversé en courant cette salle, continua Marianne ; et l'on n'entendait pas le bruit de ses pieds. Elle était vêtue de blanc comme les morts couchés dans leur bière...

— Et vous n'avez reconnu personne?... dit le comte avec une expression sinistre, en plongeant son regard dans les yeux de Marianne.

— Non, personne, répondit-elle.

— Jurez-le moi!... sur votre ame!... par votre salut!

Marianne baissa la tête sans répondre.

— Vous avez reconnu quelqu'un? insista le comte avec un accent qui fit courir de la glace dans les veines de la pauvre Marianne. Qui était-ce? je vous ordonne de me le dire.

Joseph écoutait, pâle et tremblant.

— Monsieur le comte, balbutia Marianne, il m'a semblé...

— Quoi donc?

— Mais c'est probablement une idée..... Peut-être cette ombre-là n'est-elle pas une ombre, mais la femme du jardinier qui couche tout près d'ici...

— Il ne s'agit pas de la femme du jardinier, Marianne, dit vivement M. de Rosmandas. Ce n'est pas elle que vous avez vue!... Je veux savoir qui vous avez cru reconnaître... Était-ce un homme ou une femme?

— Une femme, monsieur le comte ; n'est-ce pas, Joseph?

— Oui, oui, une femme! répondit au hasard le domestique.

— Et cette femme, monsieur le comte,

ressemblait à feu madame la comtesse...

— Que dites-vous ? interrompit M. de Rosmandas avec un éclair dans les yeux.

— La vérité, monsieur le comte... c'est vous qui m'ordonnez de la dire !

— Soit ! achevez. Vous dites donc que cette femme ressemblait à madame la comtesse de Rosmandas... Mais, à laquelle, Marianne ? car vous en avez connu deux.

— Oui, deux, monsieur le comte, poursuivit Marianne qui pouvait à peine parler, tant sa respiration était rauque et haletante. Mais ce que j'ai vu ressemblait à la dernière comtesse de Rosmandas, à la mère de mademoiselle Marie...

— Taisez-vous ! s'écria le comte dont la physionomie devint sombre et terrible. Non, malheureuse, tu mens !... ce n'est pas vrai !... ce n'est pas elle !... ce n'est pas Marie ! Oh !

prends-y garde! poursuivit-il avec un geste menaçant, ne va jamais dire une pareille chose!... tu t'en repentirais!... Je te répète que tu mens d'ailleurs!... Cette femme que tu as vue, ou que tu as cru voir, ce n'est point Marie, ce n'est point ma fille!...

Et dans le langage de M. de Rosmandas, comme dans ses traits, dans son regard, il y avait une fureur pleine d'égarement et voisine de la folie.

— Vous m'avez mal comprise, monsieur le comte... dit Marianne trouvant assez de courage pour se disculper. Je ne parle pas de mademoiselle votre fille, mais de sa mère... C'est feu madame la comtesse qu'il m'a semblé voir...

— Oui, tu as raison!... C'était elle! c'était son ombre peut-être! ajouta le comte d'une voix sourde. Dis que les morts reviennent;

je te le permets... D'ailleurs cela s'est vu!... Mais, oh! ne va pas dire que tu as vu ma fille cette nuit!... ou bien malheur à toi!...

— Je vous jure de ne pas dire cela, monsieur le comte! bégaya Marianne qui, dans son épouvante, commençait à croire que son maître venait d'être atteint de folie.

— Vous ferez bien, Marianne, vous ferez bien d'être discrète, quoi qu'il arrive! poursuivit le comte d'un ton solennel. Maintenant laissez-nous : montez à votre chambre, et surtout ne vous avisez plus de veiller à l'heure où l'on doit dormir... Vous pourriez voir quelque nuit une apparition plus effrayante que celle dont vous parlez... je vous en préviens. Laissez-nous.

Marianne, plus morte que vive, prit un flambeau et s'empressa de gagner la porte. Joseph, qui ne demandait pas mieux que

d'en faire autant, prit un autre flambeau et salua jusqu'à terre M. de Rosmandas. Mais le comte le saisit vivement par le bras, et lui dit : Restez.

IV.

Joseph se croyait presque à sa dernière heure. Quelle terrible scène allait donc se passer entre lui et le comte, dont les sourcils froncés et les regards pleins d'un feu sombre n'annonçaient rien de bon ?

— Joseph, dit le comte d'une voix grave, vous allez me suivre.

Le pauvre domestique n'avait pas compris sans doute, et le regardait d'un air hébété.

— Vous allez me suivre, vous dis-je ! Mais auparavant il faut que vous me juriez une chose : quoi qu'il arrive, ne dites jamais à personne un seul mot de ce que vous allez voir, de ce que vous allez faire. Jurez-moi de garder le silence : il y va de votre vie.

— Monsieur le comte, oh ! je vous en supplie, ayez pitié de moi ! dit le malheureux Joseph en joignant les mains. Je vous jure bien que je suis très discret ; je n'ai jamais rien dit, monsieur le comte, de ce qui se passe dans ce château...

— Et que s'y passe-t-il donc? interrompit M. de Rosmandas d'un ton farouche en regardant Joseph avec des yeux qui le firent

grelotter comme en plein hiver. Est-ce que par hasard vous avez vu ici des choses qui craignent le grand jour?...

— Non, non, monsieur le comte, je ne dis pas précisément cela...

— Et que dites-vous donc?...

— Rien, rien, du tout. Je suis un pauvre diable, un imbécile, et je ne sais pas m'exprimer. Je voulais dire à monsieur le comte...

Et il balbutia sans pouvoir ajouter un seul mot.

— Bien, bien, Joseph. Écoutez-moi : Si vous n'avez jamais été témoin dans ce château d'évènements qui eussent peur de la publicité, il se pourrait néanmoins qu'avant quelques jours, quelques heures peut-être, vous vissiez s'accomplir autour de vous des choses... que je vous engage très fort à ne révéler jamais! Entendez-vous, Joseph?

— Oui, oui, parfaitement, monsieur le comte!... Et je ne soufflerai pas une syllabe de ces choses-là, je vous en donne ma parole.

— C'est votre affaire, Joseph, poursuivit M. de Rosmandas en secouant la tête. Si vous aviez le malheur d'en souffler une syllabe, vous n'en souffleriez pas une seconde... Mais assez sur ce chapitre. Venez, je n'ai pas de temps à perdre : c'est dans un autre lieu que je veux avoir avec vous un entretien qui sera peut-être immédiatement suivi d'un service que j'attends de votre zèle. Vous me semblez être un brave et fidèle serviteur, vous avez des bras vigoureux, et je trouve précisément en vous l'homme qu'il me faut.

Ces dernières paroles, pleines de mystère, n'étaient point faites pour rassurer le malheureux Joseph. Mais il n'eut pas la force de répondre un seul mot, et suivit le comte qui marchait devant lui, grave et silencieux.

M. de Rosmandas couchait dans une chambre peu éloignée de celle de sa fille ; mais, pour se rendre à l'appartement du comte, il fallait traverser plusieurs galeries longues et tortueuses qui donnaient à cette partie du château l'apparence d'une espèce de labyrinthe. Presque jamais Joseph ne mettait le pied dans l'appartement de M. de Rosmandas, qui, par une étrange bizarrerie assez incompréhensible, ne voulait être servi que par un domestique italien, nommé Ocampo. Cet Italien, d'une humeur sombre et taciturne comme son maître, ne fréquentait pas les autres domestiques du château ; il occupait une petite chambre placée à quelque distance de celle de son maître, et mangeait à part, toujours seul et presque invisible.

Depuis une quinzaine de jours, Marianne et Joseph n'avaient point aperçu l'Italien; mais ils n'étaient pas trop étonnés de ne pas

le voir : de temps à autre Ocampo avait l'air de disparaître ; puis tout à coup, lorsqu'on s'y attendait le moins, il revenait comme pour montrer qu'il n'était pas mort.

M. de Rosmandas semblait avoir une extrême confiance en cet homme, qui ne servait que lui seul absolument, et qui n'aurait pas daigné seulement étendre le bras pour obéir au fils du comte.

Marianne était presque exclusivement attachée au service de sa jeune maîtresse, et Joseph n'avait jusqu'alors servi qu'à table. C'était lui qui frottait les appartements et les escaliers ; vigoureux et bien portant, il excellait dans tous les travaux qui demandent de la force et de la santé.

Mais il faut revenir au comte et à ce pauvre Joseph qui le suivait en tremblant. M. de Rosmandas avait traversé une longue suite de corridors et de vastes pièces, sans pronon-

cer une seule parole, sans même se tourner vers Joseph qui chancelait par moments d'épouvante.

Enfin le comte s'arrêta près d'un petit escalier tournant qui communiquait aux étages supérieurs.

— Joseph, dit-il en baissant un peu la voix comme s'il eût craint d'être entendu par un autre que le domestique ; attendez-moi ici ; je reviens dans quelques minutes.

En même temps le comte monta rapidement les marches de cet escalier en vis, et Joseph le perdit presque aussitôt de vue.

Joseph, qui, malgré sa grande affectation de courage, n'était pas doué d'une merveilleuse bravoure, se mit à frissonner de plus belle, et ses dents claquèrent avec force. Les plus sinistres pensées, les réflexions les plus désespérantes, traversaient confusément son esprit.

Il n'en doutait point : c'était lui que M. de Rosmandas avait choisi pour accomplir quelque œuvre de ténèbres, quelque horrible action, également réprouvée de Dieu et des hommes. Mais il était résolu à ne pas obéir, ou plutôt il se promettait bien de ne faire tout juste que ce qui serait nécessaire pour ne pas devenir lui-même victime de cet homme cruel; et, dès que l'occasion s'en présenterait enfin, il prendrait la fuite et abandonnerait ce château de malheur.

Il y avait déjà près de dix minutes que Joseph attendait de la sorte, livré à toutes les angoisses de la peur et de l'incertitude, quand le comte redescendit l'escalier précipitamment.

Le comte était d'une pâleur mortelle; ses cheveux semblaient presque droits sur sa tête, et l'horreur apparaissait dans toute sa physionomie, ses yeux étaient hagards, ses

gestes convulsifs ; et ses lèvres marmottaient des syllabes vagues et inintelligibles.

Joseph fut tellement effrayé qu'il se blottit bien vite dans l'angle d'une muraille. Il espérait sans doute échapper aux yeux du comte, qui avait l'air de ne plus penser à lui ; mais, après avoir fait quelques pas dans le corridor, M. de Rosmandas s'arrêta comme frappé d'une idée soudaine.

— Et cet homme ? murmura-t-il.

Puis ses regards se portèrent vivement de côté et d'autre. Il découvrit Joseph qui, collé contre le mur, tâchait en quelque sorte de s'annihiler, tant son pauvre corps s'aplatissait pour se rendre invisible.

— Suivez-moi, dit le comte en accompagnant ces mots d'un geste impérieux.

Joseph obéit machinalement, et marcha derrière le comte.

Celui-ci, après avoir ouvert plusieurs portes et traversé plusieurs grandes pièces, entra dans une chambre dont la boiserie noire et sculptée réflétait lugubrement les rayons pâles d'une petite lampe, qui vacillait comme prête à s'éteindre.

Cette pièce, dont le plafond était fort élevé, contenait différents tableaux encadrés dans l'ébène, qui tous représentaient des scènes tragiques. Il était facile de voir que la personne qui habitait un pareil appartement n'avait point l'imagination riante et fraîche, mais de sombres idées, pleines de fièvre, de délire et de fantasmagorie.

Dans cette chambre, garnie de meubles gothiques et merveilleusement sculptés, on apercevait trois portes sur lesquelles retombaient de larges portières en velours noir. Aux murailles, se trouvaient suspendues des armes de tout genre : pistolets, espingoles,

poignards, sabres, yatagans; puis un de ces longs fusils, incrustés d'argent, d'or et de nacre, qui étaient si rares chez nous avant la conquête d'Alger, et que nous avons pris aux Bédouins.

Certes, un homme tranquille et dispos, un antiquaire ayant quelque loisir, aurait pu se plaire à l'examen minutieux de cette chambre, qui renfermait une foule d'objets curieux ou bizarres; mais Joseph, en proie à la plus douloureuse perplexité, n'était pas fort en état de jouir du spectacle inusité qui lui était offert.

Debout, immobile comme une statue, et les yeux baissés, les bras pendants et collés aux hanches, il attendait les ordres de son maître. Celui-ci venait de fermer la porte en dedans à double tour; puis, comme s'il eût oublié que Joseph se trouvait là, il se promenait de long en large en se frappant le front

et la poitrine, dans l'attitude d'un homme qui s'accuse et maudit ses fautes.

Enfin le comte parut tout à coup se ressouvenir qu'il n'était pas seul; il reprit sa contenance grave et sévère, fronça le sourcil et fit quelques pas vers Joseph.

— Maintenant, dit-il, maintenant que vous êtes entré dans ce cabinet, il n'y a plus à reculer. Vous allez savoir ce que vous avez à faire; mais songez-y, il faut obéir, il faut obéir aveuglément.

— J'obéirai, murmura Joseph.

— Bon. Vous savez, n'est-ce pas, que j'avais un domestique très fidèle, exclusivement consacré à mon service? je veux parler d'Ocampo. Vous savez, je présume, que cet homme serait mort pour moi, sans sourciller, sans même chercher à faire valoir son dévouement? Eh bien! dites, Joseph, êtes-vous prêt à l'imiter?

— Monsieur le comte...

— Allons, parlez. Pourquoi ce trouble? pourquoi cette frayeur? Il n'est pas temps encore de vous émouvoir. Je vous demande si je puis compter sur vous, si vous êtes prêt à faire tout ce que je vous ordonnerai, sans m'adresser aucune question, sans hésiter, sans me trahir surtout?... Répondez.

— Je suis l'esclave de M. le comte, bégaya Joseph; l'esclave très soumis...

— Bien. C'est un esclave que je veux. Au surplus, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi; et si vous m'êtes fidèle, votre fortune est faite. Joseph, je vais à l'instant même éprouver votre zèle, votre dévouement. Vous êtes un homme robuste, et je crois que cinquante coups bien assénés de toute la force de votre bras seraient un châtiment rude et sévère. Otez votre habit.

Joseph regardait le comte d'un air stupide,

ébahi ; il n'avait pas l'air de le comprendre.

— Otez votre habit, vous dis-je, et retroussez vos manches de chemise.

Joseph ôta son habit et retroussa ses manches : il ressemblait beaucoup à un automate qui agit et se meut par le mécanisme d'un ressort.

— Maintenant, Joseph, continua le comte, prenez ce fouet armé de nœuds et d'épingles. Je vais sortir par cette porte, et dans cinq minutes je vous enverrai un personnage enveloppé de blanc des pieds à la tête. Ce personnage, que vous ne connaîtrez jamais, s'agenouillera devant vous ici, à cette place, et vous tendra les épaules... Alors vous lui donnerez sur le dos cinquante coups de ce fouet, cinquante coups appliqués de toute la force de votre bras. Vous n'aurez égard ni à ses cris ni à ses plaintes ; vous frapperez toujours, et ne vous arrêterez qu'au cinquantième

coup. Celui que vous aurez châtié de la sorte se relèvera sans rien vous dire, et s'en ira par la porte que voici : presque aussitôt vous m'en verrez sortir. Joseph, m'avez-vous bien compris ?

Et Joseph, comme saisi de vertige, regardait tour à tour ce fouet terrible qu'on venait de mettre dans ses mains, et le comte qui se tenait debout devant lui, morne, inflexible.

— Joseph, n'allez pas ménager la victime!... Je vous répète que vous devez frapper de toute votre vigueur, oui, dût le sang jaillir, dût la chair tomber par lambeaux sous ces rudes lanières !...

— Monsieur, monsieur le comte, s'écria le domestique, suppliant et tombant à genoux ; ayez pitié de moi ! ne m'infligez pas cet horrible supplice ! Qu'ai-je donc fait, grand Dieu, pour mériter cinquante coups de fouet sur les épaules ?...

— Vous ne m'avez pas compris, je le vois bien, Joseph. Il ne s'agit pas de supplice pour vous. Non, vous n'êtes point la victime, mais l'exécuteur, mais le bourreau...

— Le bourreau ! interrompit Joseph avec une exclamation d'horreur. Non, jamais ! Je ne veux pas être bourreau, moi !

— Vous voulez donc être victime, Joseph? dit M. de Rosmandas, dont les noirs sourcils s'abaissèrent d'une terrible façon. Je vous avertis qu'il faut maintenant que vous soyez l'un ou l'autre... Oui, victime ou bourreau ! Vous avez accepté !... vous avez juré de m'obéir... vous avez mon secret !... j'ai votre vie, moi !

— Oh ! mon Dieu ! murmurait Joseph en se tordant les mains.

— Et n'espérez pas, Joseph, pouvoir jamais vous dérober par la fuite à ma vengeance !... Ma vengeance vous atteindrait au

bout du monde ; et vous auriez beau dire tout ce que vous voudriez, jamais on ne pourrait vous croire. Je n'aurais pas la moindre peine à vous faire passer pour un imposteur, ou plutôt pour fou... et je vous ferais enfermer pour le reste de vos jours dans quelque hospice, où je ne vous craindrais pas... Allons, soyez rasonnable. Il n'y a pas d'ailleurs à hésiter : d'une part, je vous offre la récompense, une fortune peut-être, de l'autre c'est la prison qui vous attend, une prison perpétuelle, ou la mort.

Joseph poussa un cri.

— A présent, Joseph, êtes-vous décidé à m'obéir ?

— Oui, oui, monsieur le comte !

— Et vous n'épargnerez pas l'*infâme* que je vais vous envoyer ?

— Non, non, soyez tranquille, monsieur le

comte. Je le frotterai d'importance ; je ne le ménagerai pas, cet infâme, comme vous l'appelez... Mais d'abord je lui ferai mes excuses, et certes, il faudrait que ce personnage eût bien mauvais caractère pour se formaliser de cinquante coups de fouet, qui ne sont pas du tout administrés pour mon plaisir.

— Sans doute, reprit le comte gravement, il ne pourra s'en formaliser. Mais je vous défends expressément de lui adresser une parole... Frappez, Joseph ; ne parlez pas.

— Je frapperai, dit Joseph en soupirant.

— Mais je vous déclare, Joseph, que je verrai tout, que j'entendrai tout, quoique hors de cette chambre ; et si vous contrevenez en rien à mes ordres, si vous frappez avec mollesse, c'est vous qui prendrez immédiatement la place du condamné. Maintenant, il me semble que vous avez toutes les

instructions nécessaires ; je n'ai plus rien à vous dire. Adieu ! dans cinq minutes vous serez en besogne.

Joseph fut encore au moment de tomber à genoux et d'implorer la clémence du comte ; mais, avant qu'il eût pu se résoudre à quelque chose, M. de Rosmandas avait disparu ; et Joseph ne savait pas même par quelle porte le comte était sorti.

Alors ses idées s'embrouillèrent davantage ; il fut prêt à s'enfuir. Le pauvre diable ne se rappelait plus trop ce qu'il avait à faire : était-ce lui qui devait recevoir les cinquante coups de fouet ou les appliquer ? Il regardait avec angoisse l'instrument du supplice et considérait d'un œil épouvanté chaque lanière, chaque nœud, chaque épingle, comme pour leur demander le rôle qu'il avait à remplir.

— Mon Dieu ! que je suis infortuné ! mur-

murait-il, prêt à fondre en larmes. Ah ! j'expie cruellement mes péchés !... Oui, c'est sans doute pour ces dix bouteilles de vin muscat que j'ai détournées l'autre jour !... Mon Dieu ! faites-moi miséricorde !

Tandis qu'il se lamentait ainsi, la porte que lui avait indiquée le comte s'ouvrit lentement; et Joseph en vit sortir une forme humaine enveloppée d'un large et long drap blanc, qui la voilait comme un suaire.

Joseph, quoique prévenu, faillit tomber à la renverse : il avait cru voir un fantôme. Mais soudain il se rappela ce que le comte venait de lui recommander, et ce que lui, Joseph, il avait à faire.

L'être enveloppé de blanc s'avança d'un pas grave et mesuré vers Joseph ; puis, après lui avoir tourné le dos, il s'agenouilla tout à coup en baissant la tête.

Certes, le malheureux domestique aurait

bien donné tout ce qu'il possédait, toutes ses économies, pour n'avoir pas à remplir l'affreux ministère dont il était chargé; mais l'hésitation même était dangereuse : il avait promis, il avait juré; et l'instrument de vengeance se trouvait dans sa main. Quelle excuse aurait-il pu donner, ce brave et innocent Joseph? Les paroles du comte avaient été trop claires, trop explicites, pour laisser place à un malentendu. Et puis, si Joseph tardait à obéir, M. de Rosmandas n'était-il point dans une chambre voisine, assisté sans doute de quelque robuste gaillard moins timoré que Joseph, et qui fustigerait d'importance le récalcitrant domestique !

Le patient demeurait toujours à genoux; il avait l'air d'attendre son châtiment, et sa tête ne se relevait pas.

Joseph, alors, prend une vigoureuse détermination, d'autant plus qu'il a cru enten-

dre, dans sa frayeur, quelque bruit derrière la porte mystérieuse que le comte lui a montrée. Aussitôt, brandissant le fouet terrible dont les lanières frémissent, il s'écrie d'une voix de tonnerre :

— Vengeance !

Mais avant que l'arme formidable ait retenti sur les épaules de la victime, il se penche vivement à son oreille, et lui dit à voix basse avec une étrange volubilité :

— Pardon, qui que vous soyez ! Je suis forcé, sous peine de mort, de vous traiter ainsi !

Et presque au même instant les lanières de cuir rebondissent comme des serpents furieux, et sifflent sur le dos de la malheureuse créature agenouillée. Joseph, le corps en arrière et fortement appuyé sur une jambe, a l'air d'employer tout ce qu'il a de vigueur pour l'accomplissement de ce sup-

plice; mais le bon domestique, malgré cet effort terrible qui n'est qu'une grimace, frappe avec un certain ménagement, tout en marmottant des *pater* et des *ave*, pour expier le crime involontaire qu'il commet. Néanmoins, bien qu'il ne veuille pas frapper aussi violemment qu'il pourrait, cette exécution n'en est pas moins très douloureuse et quelque chose d'épouvantable. Le patient, toujours immobile et prosterné, fait entendre des cris sourds, des gémissements étouffés que lui arrachent ses souffrances; et le drap qui le couvre se teint de sang à quelques endroits.

Le quarante-sixième coup venait de retentir, quand Joseph, presque aveugle de saisissement, s'aperçoit enfin que le sang coule. Aussitôt le fouet lui tombe des mains, et il est au moment de se jeter lui-même à genoux pour demander pardon à la victime

qu'il vient de torturer ainsi. Mais, pour que les ordres du comte soient littéralement exécutés, il faut encore donner quatre coups de fouet : Joseph le sait trop bien ; et le malheureux ou la malheureuse, dont le sang jaillit, ne se relève pas encore, et demeure dans la même posture humiliée, attendant le reste du supplice.

Joseph, bien qu'une grande pitié remue ses entrailles, ne se sent pas le courage de résister au comte ; d'ailleurs son épouvante lui fait entendre toutes sortes de bruits sinistres : c'est un pas précipité, c'est une porte qui s'ouvre, c'est le retentissement d'un sabre ou d'une espingole contre la muraille. Joseph voit bien qu'il faut se décider à poursuivre l'exécution jusqu'au bout ; et cependant le pauvre diable consentirait sans peine à recevoir sur ses propres épaules les quatre coups de fouet qu'il doit encore administrer sur le

dos de ce misérable agenouillé devant lui. Mais par malheur il n'y a pas de choix à faire, et Joseph est persuadé que la mort, une mort terrible et sanglante, suivra sa désobéissance.

Il ramasse donc le fouet en gémissant, et se rapproche de la victime.

— Monsieur ou madame, marmotte-t-il d'une voix tremblante et basse, pardon, pardon !

Et ce mot de pardon est accompagné d'un coup de fouet vigoureux, escorté de trois autres non moins énergiques qui font pousser un cri d'angoisse au personnage voilé.

Joseph, dans son trouble excessif, avait oublié qu'il frappait avec des lanières de cuir garnies d'épingles sur une créature humaine et vivante.

— Quarante-neuf !.. cinquante ! dit-il

enfin d'une voix essoufflée, en poussant un gros soupir.

L'être mystérieux se releva lentement ; et la tête toujours inclinée, il se dirigea vers une porte qu'il ouvrit ; puis il disparut.

Joseph demeura seul, dans un état voisin de l'abrutissement. Mille idées confuses et folles tourbillonnaient dans son cerveau ; il examinait avec une étrange curiosité le fouet resté dans sa main.

— Ah ça ! pensait-il en se frottant les yeux, comme quelqu'un qui n'est pas sûr d'être bien éveillé ; est-ce que je ne rêve pas ? Oui, oui, je rêve. Allons, réveillons-nous... Mais non, j'ai les yeux bien ouverts, je ne dors pas... Quelle est donc cette chambre ? Ce n'est pas la mienne... non ; je n'ai pas de portières de velours, moi... Cette chambre, est-ce que ce n'est point celle de M. le comte ? Oui, oui, grand Dieu ! Et qu'est-

ce donc que je tiens? un fouet! un instrument de torture !... Je viens de martyriser un chrétien... Qu'ai-je fait? Où suis-je?

Il venait de laisser tomber sa tête dans ses mains, comme pour échapper à l'effrayante réalité qui l'entourait. Mais quelle est sa terreur! quand il relève la tête, il se trouve dans une obscurité profonde : il ne voit rien, il n'entend rien.

La lampe s'était éteinte.

Joseph serait tombé la face contre terre, et foudroyé d'épouvante, si par bonheur il ne se fût cramponné à un meuble qui le retint. Cependant ses artères battaient avec une force inouïe, et les palpitations de son cœur auraient pu s'entendre.

Soudain une porte s'ouvrit, la même porte qui avait servi de passage à l'être voilé ; et

Joseph en vit sortir le comte de Rosmandas avec un flambeau.

— Je suis content de vous, Joseph, dit le comte en lui mettant quelques pièces d'or dans la main. Vous m'avez obéi ; mais je vous recommande plus de fermeté et de vigueur à l'avenir. Les premiers coups étaient presque insignifiants, et sans les vingt-cinq derniers, vous auriez pu vous repentir de votre commisération. Mais n'importe! je ne veux pas trop exiger de vous pour la première fois. C'est un peu d'habitude qui vous manque encore, et j'espère que dans une huitaine de jours vous aurez la main plus exercée. Néanmoins, je vous dispense de vos allocutions à voix basse ; ne demandez pardon à personne, et surtout n'ayez aucun remords. Celui que vous châtiez par mon ordre est une misérable créature qui mérite

plus que des coups de fouet... elle mérite la mort mais; je ne la tuerai que s'il le faut absolument.

Joseph frissonnait de la tête aux pieds, et ses deux mâchoires s'entrechoquaient comme dans un accès de fièvre.

—Maintenant, Joseph, poursuivit le comte, allez vous reposer; je n'ai plus besoin de vous pour le moment; mais préparez-vous à recommencer demain avec plus de vigueur la besogne de cette nuit. Vous coucherez dorénavant dans une chambre voisine de la mienne, afin que je puisse vous avoir sous la main; je n'ai pas besoin de vous recommander encore une fois le silence... Pas un mot à Marianne, pas un mot aux autres gens de la maison, à personne enfin!... Autrement, je vous le répète, vous êtes mort!

Joseph promit le plus solennellement du

monde au comte de Rosmandas de ne pas dire un mot de ce qui s'était passé et de tout ce qui se passerait.

Puis il sortit de la chambre, faible et trébuchant comme un homme ivre.

V.

Le lendemain, des évènements plus étranges devaient avoir lieu dans le château du comte de Rosmandas.

Quand le jour commençait à poindre, Fernand était déjà dans la cour, en costume

de chasseur, le couteau à la ceinture, le fusil sous le bras. Son chien Nemrod bondissait joyeusement autour de lui ; mais le pauvre animal ne recevait aucune caresse. Fernand même n'avait pas l'air de le remarquer, et marchait rêveusement de long en large.

Pas un nuage au ciel ; la journée s'annonçait magnifiquement ; mais une rosée abondante qui tombait encore, et le souffle du mistral, engageaient tout voyageur prudent à se bien couvrir. Fernand, lui, ne paraissait guère sensible à cette température un peu froide pour le climat ; il avait la tête nue, et ses longs cheveux noirs flottaient sur son front, secoués par le vent. On voyait à quelque distance un chapeau de paille à larges bords qu'il avait jeté sur un banc de pierre. Sa physionomie était sombre et soucieuse ; son visage pâle ; il fronçait par moments les sourcils avec cette même expression farou-

ché qu'on remarquait chez son père. Néanmoins, malgré sa chevelure et sa barbe noires comme une aile de corbeau, Fernand avait dans les yeux et dans les traits quelque chose de plus doux, de moins brusque que M. de Rosmandas. Mais il était impossible de voir une figure plus mobile : tour à tour pâle et coloré, morne et riant, pensif et plein d'agitation, il réunissait en quelques minutes tous les contrastes les plus extraordinaires qui puissent se produire dans un visage humain.

Cependant, ce jeune homme était presque toujours gai et de bonne humeur, le matin, lorsqu'il se disposait à partir pour la chasse : c'était là son unique plaisir, le seul but de son existence.

Il fallait donc qu'un sujet de tristesse bien grave assombrît le front du chasseur; puisque, silencieux et distrait, la tête penchée sur la

poitrine, il n'accordait pas même un mot d'encouragement et d'amitié à son pauvre chien, qui le fêtait ce jour-là comme d'habitude.

Fernand ne discontinuait pas sa marche lente et monotone ; de temps à autre, il s'arrêtait pourtant quelques secondes, et ses yeux se portaient, avec une étrange expression de solicitude, vers une fenêtre du premier étage, dont les persiennes entr'ouvertes laissaient voir un rideau blanc à travers les vitres. Mais les regards de Fernand se détournaient presque aussitôt de cette fenêtre, comme s'ils eussent craint de s'y fixer trop longtemps ; puis alors ils se dirigeaient vers une petite porte basse et cintrée, dont les battants de chêne, garnis de larges ferrures, avaient l'air d'une porte de prison.

Il y avait déjà plus d'une heure que Fernand se promenait de la sorte, accompagné du triste Nemrod, qui, les oreilles basses et

la queue pendante, semblait, comme les coursiers du jeune Hippolyte, se conformer aux lugubres pensées de son maître.

Le ciel, tout à l'heure éclairé seulement d'une teinte d'opale, commençait à resplendir inondé de lumière; le soleil montait flamboyant par-dessus les rochers bizarres qui dentelaient l'horizon.

Soudain Fernand regarde à sa montre, et frappe du pied avec impatience.

— Personne encore, murmura-t-il, le drôle se serait-il moqué de moi?... Est-ce une mystification?

Et ses sourcils noirs s'abaissèrent sur son front, comme deux nuages pleins de tempête.

— Oh! continua-t-il en se mordant les lèvres, je ne lui conseille point de se jouer de

moi!... Il me paierait cher les deux horribles nuits qu'il m'a fait passer!...

Et il se tut, comme absorbé dans ses réflexions. Mais un sourd monologue retentissait dans son cœur, et à chaque instant son visage devenait plus sombre.

— Que veut-il me dire? et quel est ce secret? Mes dents claqueront d'horreur, assure-t-il... et je ne voudrai pas coucher une seule nuit de plus sous ce toit maudit!... Oui! je le sais déjà, la malédition, le malheur, le crime peut-être planent sur cette maison!... Je suis né sous un astre fatal!... C'est un sang réprouvé qui bout dans mes veines; oh! c'est du feu!... Misérable! pourquoi n'ai-je donc point la force de fuir! Quel attrait, quelle puissance irrésistible et funeste me retient dans un lieu où je dois être malheureux ou coupable?...

Et son front tomba lourdement dans ses

mains; son cœur battait avec une violence inouïe. Cependant personne encore n'était levé sans doute dans le château; aucune fenêtre, aucune porte ne s'ouvrait. Le comte avait pour habitude de ne quitter le lit que fort tard : peut-être se levait-il quelquefois d'assez bonne heure; mais il ne sortait jamais de sa chambre avant le déjeûner, et personne ne pouvait dire à quelle occupation il employait les premières heures du jour.

Fernand venait de s'asseoir sur le banc de pierre, et Nemrod, qui ne demandait qu'à bondir au milieu des plaines et des ravins, croyant que son maître oubliait la chasse, essayait, par tous les moyens possibles, par toutes sortes d'agaceries folâtres, de le rappeler au souvenir de leur exercice favori. La pauvre bête, inquiète, impatiente, grattait le sable avec ses pattes de devant, puis, après avoir tourné plusieurs fois autour du banc

de pierre, elle venait appuyer sa tête mélancolique sur les genoux de son maître, et jappait en le regardant avec tristesse.

Dans tout autre moment, le jeune chasseur eût compati sans doute aux douloureuses sollicitations de Nemrod ; mais l'instant était mal choisi : Fernand bouillait d'une sourde colère.

— Laisse-moi, laisse-moi, Nemrod ! dit-il d'une voix brusque en le repoussant avec la crosse de son fusil. Je ne suis pas en humeur de t'écouter !...

L'animal obéissant s'éloigna bien vite, la tête basse, avec une confusion pleine de tristesse, comme s'il eût compris les paroles de son maître ; puis il alla s'accroupir à quelque distance, d'un air morne et résigné.

— Oui, va, mon pauvre ami, continua Fernand d'un ton plus doux ; je suis dans une mauvaise disposition, et je te maltraiterais,

comme un brutal... Ce n'est pourtant pas ta faute, si j'attends, si je souffre, si je suis en proie à mille incertitudes dévorantes!... mais, ajouta-t-il en se levant du banc de pierre, décidément il ne vient pas ; il ne viendra pas, cet Ocampo !... C'est pourtant bien aujourd'hui, ce matin, qu'il devait m'accompagner à la chasse... Où donc est-il ? Voilà deux jours que je ne l'ai vu... Le rustre éviterait-il ma présence? Se repent-il de la promesse qu'il m'a faite?... Allons, allons, maintenant il est trop tard... Ocampo ne se risquerait jamais à quitter le château à pareille heure. N'attendons plus, et partons. Ici, Nemrod!

Le chien, sans attendre un second appel, s'élança d'un bond jusqu'à son maître et se mit à bondir avec des cris de joie.

Mais Fernand ne songeait plus à Nemrod; une croisée venait de s'ouvrir au dessus de sa tête, et il regardait pâle, immobile.

C'est qu'une main blanche et fine avait écarté les persiennes ; une figure d'ange, aux longs cheveux blonds et roulant sur les épaules, était apparue tout à coup ; mais elle n'avait fait que se montrer un instant, et la céleste vision s'était évanouie comme une vapeur derrière les rideaux de gaze. Néanmoins, avant de s'enfuir, elle avait jeté ces mots articulés d'une voix douce et chantante : « Bonjour, Fernand ! Bonjour, mon beau chasseur ! »

Fernand, agité d'une émotion profonde, indéfinissable, n'avait pu répondre une seule parole. Un nuage voilait sa vue ; son cœur bondissait dans sa poitrine comme pour s'en échapper.

— Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il enfin.

Puis, dans l'espérance de voir encore cette blanche et délicieuse apparition, il fit quel-

ques pas en arrière et s'écarta un peu de la fenêtre, afin de mieux pénétrer du regard dans la chambre mystérieuse ; mais les rideaux, qui remuaient encore faiblement, opposaient à l'œil une barrière jalouse.

Fernand, toujours en extase, demeura longtemps dans la même attitude, en face de la fenêtre ; mais plus rien ne se montra.

— Marie ! oh ! je vous en conjure ! s'écria-t-il d'une voix faible et tremblante. Douce et bonne sœur, venez encore !... rien qu'un moment !...

Mais la personne qu'il appelait ainsi ne l'entendait pas sans doute, ou n'était plus dans cette chambre.

— Marie, continuait Fernand avec une inflexion suppliante, répondez-moi !... Je vais partir et je ne reviendrai que ce soir, cette nuit peut-être !... Oh ! laissez-moi donc em-

porter du bonheur pour toute ma journée !..
Chère sœur, ne m'entendez-vous point ?

Aucune réponse.

— Je suis fou ! murmura-t-il avec découragement ; puis il s'éloigna de la fenêtre en baissant les yeux vers la terre. Au même moment, la petite porte basse que le chasseur avait longtemps examinée, s'ouvrit avec un long grincement de ferrures ; un homme en sortit. Fernand tourna vivement la tête ; mais cet homme n'était pas Ocampo.

VI.

C'était Joseph.

Il tenait à la main un trousseau de clés, comme le portier d'une prison. Sa figure, longue et blafarde, était toute bouleversée : une expression d'égarement stupide se pei–

gnait dans chaque muscle de sa face. Après avoir refermé la porte à double tour, il demeura quelque temps debout dans l'embrasure, comme un saint de pierre dans sa niche. Il n'avait pas encore remarqué Fernand qui le considérait avec attention.

— Eh bien? dit Fernand qui s'approcha de lui, par quel hasard, Joseph, avez-vous les clés de ce passage que je vous croyais interdit? Vous avez donc succédé à votre camarade Ocampo?

Joseph releva convulsivement la tête à ce nom qui sonnait mal à ses oreilles.

— Ocampo! bégaya-t-il.

— Oui, Joseph. Parbleu! pourriez-vous me dire ce qu'il est devenu?

— Je ne sais pas, je ne sais rien... répondit Joseph en se bouchant les oreilles.

— Que diantre, êtes-vous fou, l'ami? Est-ce que je vous fais peur? me prenez-vous pour le diable?

— Le diable! murmura le pauvre domestique qui entendait et comprenait tout de travers. Oui, en vérité, je l'ai vu... cette nuit...

— Que voulez-vous dire?

— Oh! rien! rien! je suis discret! je suis muet comme la tombe! D'ailleurs, il y va de ma vie!.. C'est qu'il ne se gênerait pas du tout... et la meilleure chose qui pourrait m'arriver, c'est encore cinquante bons coups de lanière épinglée sur les épaules!... Mon Dieu! mon Dieu! que je suis à plaindre!... C'est un affreux métier que le mien, pourtant!... Être bourreau!

Et toutes ces phrases passablement incohérentes, Joseph les prononçait d'une voix

indistincte et pleine de sanglots. Le pauvre diable oubliait complètement qu'il n'était pas seul, et son monologue se faisait à voix haute.

— En vérité, le drôle est ivre, ou bien il n'a plus sa raison, dit Fernand en haussant les épaules.

Puis il s'éloigna de Joseph, et ses yeux se reportèrent comme par instincts vers la croisée de Marie.

La jeune fille, en élégant déshabillé du matin, respirait l'air frais et chargé de parfums, un coude appuyé sur le rebord de la fenêtre; mais dès que ses regards rencontrèrent ceux de Fernand, elle se retira derrière les rideaux avec une étrange vivacité.

— Oh! elle me fuit! pensa Fernand avec une douloureuse amertume. Que je suis malheureux!

Et soudain un changement bizarre, inconcevable, s'opéra dans toute sa physionomie ; ses prunelles étincelèrent, chargées d'un feu sombre ; son front se couvrit de rides profondes comme celui d'un vieillard; puis, rentrant avec précipitation dans le château, il en ressortit quelques moments après sans fusil, sans carnassière, avec deux pistolets et un poignard à la ceinture. Il portait sous le bras un large manteau d'étoffe brune qu'il jeta sur ses épaules.

Au bout d'un quart d'heure, Fernand s'éloignait à cheval, accompagné de son chien de chasse. Au peine eut-il franchi la grille, qu'il partit au grand galop et disparut bientôt aux regards de Joseph, à travers les sinuosités d'un terrain tout hérissé de broussailles et de rochers.

Cependant les gens de service commençaient à se montrer de côté et d'autre ; les

fenêtres s'ouvraient successivement, mais celles du comte demeuraient encore fermées. Ce jour-là, M. de Langlade devait venir déjeûner au château ; il avait quelque chose de fort important à communiquer à M. de Rosmandas. Le comte se proposait aussi de faire part à M. de Langlade d'un projet qu'il avait formé.

Déjà Marianne et Joseph mettaient le couvert ; en attendant que Joseph eût quelqu'un pour le remplacer dans ses anciennes fonctions, il devait continuer le même service.

Marianne avait bien remarqué le changement extraordinaire qui s'était opéré si brusquement dans la physionomie et les manières de son camarade.

Celui-ci était morne et préoccupé ; il ne répondait que distraitement aux questions incessantes de la vieille fille ; par moments il laissait échapper comme un cri de frayeur ;

des frissons parcouraient ses membres.

— Qu'a-t-il donc? pensait Marianne qui se livrait à mille conjectures. Le pauvre garçon a l'air d'avoir la cervelle un peu dérangée. Est-ce la peur qu'il a eue cette nuit?

— Aie! aie! s'écrie tout à coup Joseph en portant une main à son dos et laissant tomber une salière qui se répandit sur la table.

— Mauvais signe! dit Marianne en secouant la tête. Tout à l'heure vous avez déjà croisé deux couteaux sans le vouloir. Cela nous annonce un malheur!

— C'est possible! murmura Joseph.

— Mais dites-moi, Joseph, que s'est-il donc passé entre vous et M. le comte?...

— Rien du tout, mademoiselle Marianne...

— Oh! de quel air vous me dites cela! Joseph, bien certainement il s'est passé quel-

que chose d'extraordinaire, et vous ne voulez pas en convenir. Est-ce que par hasard vous n'avez pas confiance en moi?

— Si! si, mademoiselle Marianne!

Et Joseph regardait tout autour de lui avec inquiétude.

— Oui, vous avez peur de M. le comte, n'est-ce pas? mais soyez tranquille, vous pouvez parler; il n'est pas descendu encore de sa chambre. Joseph, qu'est-ce qu'il vous a dit après mon départ, cette nuit?

— Des choses... Vous ne voudriez pas me croire!

— Dites toujours.

— Non! non!... Vous êtes trop curieuse, mademoiselle Marianne, répondit Joseph qui aurait donné six mois de gages pour avoir la permission de parler; mais il se rappelait la

défense expresse du comte, et cette défense le faisait frémir jusqu'à la pointe des cheveux.

— Une confidence en vaut une autre pourtant, Joseph; et si vous étiez moins avare de vos secrets, on pourrait vous en dire un qui vaut bien tous les vôtres, je vous assure...

— Je ne veux rien savoir, non, rien! dit Joseph avec une expression d'effroi.

— Mon Dieu! vous n'avez pas besoin de vous boucher les oreilles; on ne vous y fera pas entrer les paroles de force, ajouta Marianne d'un air piqué. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est passé cette nuit au château quelque chose de très singulier. D'abord je suis sûre, moi, d'avoir vu une ombre, un fantôme couvert d'un drap blanc, et je pourrais bien dire, si l'on m'y forçait, oui, je pourrais bien dire quel est ce fantôme, que

j'ai déjà vu rôder plusieurs fois dans les galeries... depuis une certaine époque...

— Depuis quelle époque? demanda Joseph dont la curiosité s'éveillait.

— Ah! c'est là mon secret, monsieur Joseph. Le vôtre d'abord; le mien ensuite.

— Gardez votre secret, mademoiselle Marianne, repartit d'un air tragique l'honnête Joseph, bien décidé à ne pas articuler une syllabe qui pût le compromettre.

— Eh! vraiment, vous vous en faites accroire, reprit la vieille fille avec une inflexion pleine d'aigreur. Parce que M. le comte vous attache à sa personne et vous prend à la place de ce monstre d'Ocampo, ce n'est pas une raison pour être si fier et dédaigner des personnes qui vous valent bien.

— Mademoiselle Marianne, je vous en conjure, ne vous mettez pas en colère. Je suis

très loin de vous dédaigner ; nous serons toujours bons amis...

— Ah ! ah ! ah ! fit Marianne avec un éclat de rire amer. J'ai grand besoin de votre amitié ! Non, non ! bonsoir ! Je me soucie de vous autant que d'Ocampo. Mais prenez-y garde, ajouta-t-elle en branlant la tête d'un air mystérieux et sinistre ; vous occupez un poste d'honneur assez dangereux... Quant à moi, je ne voudrais pas changer avec vous. En vérité, vous n'auriez pas dû laisser partir Ocampo sans l'interroger un peu... Je me trompe peut-être, mais je crois que de temps à autre les épaules lui cuisaient. N'importe, c'est votre affaire ! ça ne me regarde pas. Et puis, comme dit le proverbe : « Chacun pour soi et Dieu pour tous. » Ce qui ne m'empêche pas d'être votre très-humble servante.

En parlant ainsi, elle fit une révérence

moqueuse et sortit de la salle à manger. Joseph demeura tout ébahi.

— Oui, je suis un homme mort! pensa Joseph; un homme mort, si je reste encore quinze jours dans cette maison!... O mon bon Dieu! mais comment en sortir? M. de Rosmandas a la main longue; et n'importe où je me sauve, il me rattrapera bien!

Tandis qu'il faisait de si tristes réflexions, un coup de sonnette retentit à la grille, et les chiens de garde aboyèrent. Quelques instants après, le trot d'un cheval résonna dans la cour. Joseph regarda par une vitre, et reconnut M. de Langlade qui descendait de cheval.

Joseph aimait beaucoup M. de Langlade, et ne manquait jamais de s'aller mettre sur son passage; car ce jeune homme, d'une humeur facile et charmante, avait toujours quelque parole aimable à la bouche, quelque pièce

d'argent à la main, que les domestiques du château, et surtout Joseph, recueillaient avec un extrême plaisir.

Le bon Joseph courut donc au plus vite pour aller souhaiter la bienvenue à M. de Langlade et l'aider à descendre; mais celui-ci avait déjà sauté à bas de sa monture, et sans dire un seul mot à Joseph, sans même avoir l'air de le reconnaître, il lui jeta la bride comme au premier palefrenier venu.

— Eh! bonjour, Monsieur! comment se porte Monsieur? dit Joseph avec force salutations des plus humbles, des plus respectueuses. Mais il ne reçut aucune réponse, pas même un coup d'œil ; et M. de Langlade entra sous le vestibule du château.

Joseph ne pouvait comprendre une pareille taciturnité.

— Serait-il en colère contre moi? pensa le naïf Joseph.

En effet, M. de Langlade, dont la physionomie paraissait toujours si riante, semblait ce jour-là fort sombre et fort irrité. Ses joues, naturellement assez colorées, étaient pâles, et des mouvements convulsifs agitaient ses lèvres. Il tenait d'une main sa cravache qu'il faisait siffler dans l'air, assez mauvaise habitude que, du reste, il n'avait jamais eue. Contre sa coutume aussi, il frappait du pied avec impatience, et tout dans sa personne annonçait un violent dépit. Il fallait donc que M. de Langlade eût quelque grave sujet de contrariété, de colère peut-être.

— C'est trop fort! murmurait-il entre ses dents. Quelle insolence! et dire qu'il faut souffrir de pareilles choses!...

M. de Langlade marchait à grands pas sous le vestibule, et les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, comme s'il eût oublié

le motif de sa visite au comte de Rosmandas.

— Mais il ne faut pas cependant que cette espèce de sauvage me pousse trop à bout, continua-t-il en secouant la tête. Un malheur arriverait tôt ou tard... Dieu me pardonne! c'est bien heureux que je n'aie pas eu de pistolets dans mes fontes!

Tandis que M. de Langlade pensait ainsi tout haut, comme s'il eût été seul, Joseph le considérait avec une surprise idiote.

— Monsieur, dit enfin d'une voix timide l'honnête et curieux Joseph qui voulait à tout prix rompre le silence, faut-il introduire Monsieur dans la chambre de M. le comte? Ou bien Monsieur veut-il attendre dans le salon?... Si Monsieur préférait se promener un peu dans le parc en attendant le déjeûner?...

— Oui, oui, dans le parc, répondit M. de

Langlade distraitement. J'ai besoin d'air...

— Avec cela, Monsieur, que la matinée est assez fraîche, continua le domestique qui n'avait pas envie de laisser tomber la conversation.

— Ah! c'est vous, mon ami Joseph? dit M. de Langlade en faisant un effort sur lui-même pour cacher le trouble et la colère qui l'agitait encore. J'arrive trop matin peut-être? M. le comte et sa fille sont-ils levés?...

— Oui, Monsieur, certainement. D'ailleurs n'êtes-vous pas toujours le très bienvenu? On ne serait pas levé, qu'importe?

— Je puis attendre, mon garçon, dit M. de Langlade qui paraissait avoir retrouvé toute son égalité d'humeur. Mais, dites-moi, mademoiselle Marie comment se porte-t-elle?

— A merveille, Monsieur. Elle est tou-

jours d'une fraîcheur qui fait honte au lys et à la rose!

Et Joseph déclama cette phrase pompeuse avec tant de prétention, que M. de Langlade sourit involontairement. Joseph, que ce bienveillant sourire encourageait, poursuivit avec la même emphase :

— J'ai tort peut-être de parler de la rose? La rose n'est pas si fraîche que mademoiselle Marie! Il n'y a certainement pas une aussi charmante personne à vingt lieues à la ronde! Toutes nos femmes de province sont brûlées par le soleil, tandis que mademoiselle Marie, l'incomparable mademoiselleMarie, est blanche comme une Parisienne! Mais on peut dire qu'elle est aussi bonne que belle! c'est un ange!...

— Oui, c'est un ange, répéta M. de Langlade avec une inflexion sourde et passionnée. Quel malheur... Mais il ne compléta

point sa pensée. Joseph, croyant la deviner parfaitement, l'acheva bien vite à sa manière.

— Oui, quel malheur! s'écria-t-il avec un soupir, quel malheur que cet ange n'ait pas des millions!...

— Fi donc! interrompit M. de Langlade. L'argent n'est chose utile que pour les femmes laides.

Puis, n'étant guère disposé à faire durer plus longtemps l'entretien avec un domestique bavard, il fit quelques pas vers une porte vitrée qui conduisait au jardin. Mais, au moment de sortir, il tressaillit tout à coup; il venait d'entrevoir, au tournant d'une allée pleine d'arbustes en fleur, une femme qu'il avait cru reconnaître, et qui s'était presque aussitôt dérobée à ses regards sous un massif de feuillage.

— C'est elle ! murmura M. de Langlade.

A l'instant même la voix du comte se fit entendre sur l'escalier.

VII.

M. de Langlade regrettait bien de ne pas être allé plus tôt se promener dans le parc, où, selon toute apparence, il aurait trouvé l'occasion d'entretenir à part la belle et gracieuse Marie, qu'il ne voyait jamais qu'en

présence du comte. Mais une occasion si précieuse était perdue encore ce jour-là : M. de Rosmandas avait sans doute appris l'arrivée de son jeune voisin, et descendait pour le recevoir.

— Eh ! bonjour, mon cher monsieur de Langlade, dit-il en l'apercevant du haut de l'escalier. Je vous en prie, excusez-moi de n'être pas venu plus vite ; j'avais une lettre fort importante à finir.

En parlant ainsi, M. de Rosmandas descendait l'escalier avec précipitation.

— C'est moi plutôt qui dois vous faire mes excuses, monsieur le comte, répondit M. de Langlade en lui tendant la main ; je suis arrivé beaucoup trop tôt. Je devrais savoir pourtant que vous avez l'habitude de travailler toute la matinée, et qu'on vous dérange en venant de si bonne heure... Mais je ne sais comment, je me suis trompé d'une

manière impardonnable, j'ai pris une heure pour une autre.

— Eh ! tant mieux, cher ami, dit le comte en lui donnant une nouvelle poignée de main plus affectueuse. Je voudrais bien que vous commissiez tous les jours de pareilles erreurs. Je vous jure que ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur le comte.

— Et d'abord, je vous en conjure, ne m'appelez plus monsieur le comte ; appelez-moi votre ami, ou mon cher comte, tout court. Entre nous, il ne faut pas de cérémonie.

— Je ne demande pas mieux, en vérité.

— Parbleu ! mon cher de Langlade, ne sommes-nous pas deux bons voisins de cam-

pagne, deux vrais amis?... Nous le serons encore bien plus, j'espère, avant qu'il soit longtemps...

Ces dernières paroles semblèrent produire une très forte impression sur M. de Langlade.

— Oh! c'est le plus vif, c'est le plus ardent de mes vœux! répliqua-t-il avec exaltation.

— Et croyez que je désire autant que vous une chose qui fera notre bonheur à tous.

En prononçant ce mot de bonheur, la voix du comte avait pris un accent triste et mélancolique qui semblait donner un démenti à ce qu'il venait de dire. Son visage s'était tout à coup rembruni; mais ce nuage sombre n'avait fait que passer.

— Mon ami, poursuivit-il en prenant le bras de M. de Langlade, nous avons le temps

de faire un bon tour de promenade dans le parc avant déjeûner. Si vous n'êtes point fatigué, vous serez bien aimable de m'accompagner un peu : d'ailleurs vous savez que nous avons tous deux quelque chose d'important à nous dire?

— Oh! oui, bien important... pour mon bonheur! murmura de Langlade; puis, sans ajouter une parole, il se laissa conduire presque machinalement par M. de Rosmandas.

Comme le soleil était déjà très ardent, le comte se dirigea vers une longue allée de tilleuls qui donnait beaucoup d'ombre, et qui menait, sous une large arcade de feuillage, jusqu'à l'entrée du parc. Les rayons se jouaient dans les branches et formaient sur le sable de capricieuses et vagues silhouettes, de lumineuses découpures.

Il y avait déjà plusieurs minutes que les deux amis se promenaient ensemble, et ni

l'un ni l'autre n'avait encore entamé la conversation. Le comte paraissait réfléchir profondément, comme un homme qui va prendre une résolution importante; M. de Langlade était soucieux, embarrassé.

Enfin ce dernier rompit le silence.

— Quelle magnifique journée! dit-il au hasard sans attacher beaucoup de sens à cette exclamation banale.

— Oui, magnifique pour ceux qui ont de la joie au fond du cœur! répondit le comte d'une voix altérée.

— Mon Dieu! mais de quel air me dites-vous cela, mon cher comte?... Auriez-vous donc quelques chagrins?

— Des chagrins! repartit M. de Rosmandas avec un sourire plein d'amertume et de tristesse. Qui n'en a pas?... plus ou moins.

— C'est vrai ! nous avons chacun les nôtres. Mais pardonnez-moi, cher comte ; il me semble que votre vie n'est pas sans bonheur ; et que, dans les sombres moments, vous avez près de vous un objet doux et chéri, quelque chose de céleste où reposer vos yeux...

M. de Rosmandas regarda fixement le jeune homme, comme pour surprendre sa pensée sur sa physionomie.

— Vous voulez parler de ma fille, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix tremblante.

— En doutez-vous, mon ami ? Non, rien n'est aussi pur, aussi gracieux, aussi splendide sous le ciel !... et je ne crois pas qu'on puisse être malheureux un instant, lorsqu'on peut contempler à toute heure cette figure d'ange auprès de soi !

M. de Langlade parlait avec une chaleur, un enthousiasme toujours croissant.

— Vous avez raison, dit le comte en lui serrant la main d'une façon cordiale; oui, vous lui rendez justice. Ma petite Marie est une ravissante créature... Elle est ma seule consolation sur la terre! Mais hélas! tout le monde ne lui ressemble pas dans cette maison... Fernand...

Le comte n'acheva point, et ses sourcils s'abaissèrent avec une expression fatale.

—Oui, son frère ne lui ressemble malheureusement pas, reprit M. de Langlade qui n'avait jamais pu souffrir le caractère de Fernand. C'est un naturel un peu sauvage, un peu âpre; et certes il est fâcheux que M. Fernand soit d'une humeur si peu sociable et veuille toujours vivre seul, au milieu des rochers et des ravins, dans les endroits les plus désolés, les plus déserts. Il me semble que ce jeune homme, à qui je reconnais de fortes et précieuses qualités, ferait beau-

coup mieux d'aller un peu moins à la chasse, et de fréquenter davantage son aimable sœur.

— Sa sœur, lui!... s'écria le comte, dont les yeux flamboyèrent. Non, non!... qu'il ne l'approche pas seulement!... Il ne la voit que trop!... Le contact de cet homme serait funeste à la pauvre enfant!

Cette exclamation bizarre et mystérieuse devait singulièrement surprendre M. de Langlade. Il regarda le comte en l'interrogeant des yeux.

— Oui, continua M. de Rosmandas d'un ton plus radouci, l'humeur violente et querelleuse de Fernand finirait par corrompre peut-être l'inaltérable douceur de ma fille. Je vois avec peine que Marie a déjà beaucoup trop d'égards pour ce jeune homme sans expérience, qui se mêle parfois de lui donner des conseils, et qui voudrait la roidir

contre l'autorité paternelle!... Oh! qu'il ne s'en avise pas! ajouta-t-il sourdement. Il pourrait se repentir... et moi, peut-être!

M. de Langlade entendit ces dernières paroles, quoique prononcées d'une voix indistincte; mais il ne crut pas devoir y faire la moindre allusion, et garda le silence comme s'il ne les avait point comprises.

Ils marchèrent quelque temps l'un et l'autre en se donnant le bras sans dire une parole. Le sable criait sous leurs pieds; ce bruit seul coupait le silence.

Ils venaient d'entrer dans le parc, et marchaient entre deux rangées de grands arbres séculaires qui répandaient sous un soleil ardent de larges nappes d'ombre : c'était l'endroit du parc le plus verdoyant, le plus sombre, le plus touffu.

— Mon ami, dit le comte en se dirigeant

vers un banc de pierre, allons nous asseoir un peu ; je me sens fatigué.

En effet, le visage du comte était devenu fort pâle, et révélait un extrême abattement.

— Oui, la chaleur, peut-être?... observa M. de Langlade qui ne doutait point que cette espèce de défaillance ne provînt des accablantes pensées du comte au sujet de son fils.

Ils s'assirent.

— Eh bien? êtes-vous mieux, cher comte? demanda M. de Langlade avec une inflexion pleine d'intérêt.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, mon ami, un léger étourdissement, voilà tout... Mais cela m'arrive assez souvent; il ne faut pas vous en inquiéter. Voyons, parlons un peu de nos affaires, poursuivit-il en s'efforçant de sourire. Nous avons l'un et l'autre une confi-

dence à nous faire, n'est-ce pas? Vous êtes le plus jeune; commencez donc.

— Il me semble, au contraire, que la priorité doit appartenir à l'aîné, répondit M. de Langlade en souriant avec un peu d'embarras.

— Non, non. Je vous en prie, parlez d'abord.

— Eh bien, je vais vous ouvrir mon cœur, cher ami, poursuivit de Langlade qui parut faire sur lui-même un effort pénible. Voilà bien longtemps déjà que j'hésitais à me confier à vous; mais votre excessive bienveillance m'enhardit; et de toute manière, que vous accordiez ou non ma demande, j'ai la conviction que vous rendrez pleine justice au sentiment pur et dévoué qui m'anime.

— Je n'en doute pas, mon ami. Parlez donc.

— Nous disions tout à l'heure que chaque

homme a ses chagrins, ses jours sombres... Je n'en suis pas exempt...

— Vous, Langlade, vous jeune et riche! Bah! vous plaisantez.

— Je ne plaisante pas, je vous jure; et bien souvent je me sens triste à mourir! Je suis jeune, dites-vous ; c'est vrai! mais le bel avantage que la jeunesse, quand on n'a pas le cœur satisfait, quand il faut vivre dans une solitude morne et désolante!... Et comme vous dites aussi, je suis riche... Oui; mais l'argent ne donne pas le bonheur!...Vérité un peu naïve et triviale, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique ; mais, hélas, vérité que je me répète à toute heure du jour et de la nuit...

— Quand vous ne dormez pas, interrompit le comte d'un air de badinage.

— Oui, sans doute; et cela m'arrive fort souvent. Je trouve qu'on dort assez mal dans un lit de célibataire...

Le comte ne détachait pas ses yeux du visage de M. de Langlade.

— Où veut-il en venir? pensait-il.

— Mon cher comte, poursuivit le jeune homme, puisque j'ai eu le courage de commencer, j'irai jusqu'au bout. Ce que je sais pourtant ne devrait guère m'encourager, et quand je pense aux refus nombreux qu'ont essuyés tant de personnes qui valaient mieux que moi sans doute...

Il parut hésiter un instant, comme s'il eût cherché ses expressions.

— Aurais-je deviné juste? poursuivit le comte mentalement. Puis il dit à haute voix :

— Je ne sais pas trop, mon jeune ami, à quelle sorte de refus vous faites allusion; mais, croyez-moi, vous valez infiniment mieux que vous ne semblez le croire dans votre modestie, et, certes, il y a beaucoup de

chances pour que vous obteniez, vous, ce qu'on refuserait aux autres.

— Toujours trop bon, trop bienveillant, repartit de Langlade avec émotion. Cependant, comment se fait-il que je n'ose vous dire le fond de ma pensée?

— C'est de l'enfantillage, mon ami. Je vous fais donc peur?

— Non, pas du tout. Mais il me semble qu'une parole de plus va me priver à tout jamais d'espoir et de bonheur! Ecoutez... j'aime votre fille...

— Vous l'aimez? répéta le comte d'une voix sombre.

— Oh! si vous saviez!... c'est un amour dévorant, un amour que je ne puis vaincre!... D'un seul mot de votre bouche dépend toute ma félicité dans ce monde!...

— Monsieur de Langlade, répondit le

comte d'un ton grave et très sérieux, ce mot, je ne demande pas mieux que de le prononcer ; mais il ne suffit pas de mon vouloir... il faut encore le consentement d'une autre personne... Ce consentement, dites, êtes-vous sûr de l'obtenir?

— Sûr... je n'ose l'affirmer, répliqua de Langlade avec une vivacité singulière ; mais enfin, si je prends la liberté de vous faire un pareil aveu, il faut que j'aie quelque espérance...

— Bien, je vous comprends. Vous croyez que Marie vous aime?

Et la voix du comte était profondément émue ; ses lèvres frissonnaient convulsivement.

— Je ne suis pas assez fat pour assurer une pareille chose, poursuivit de Langlade, dont les joues se colorèrent d'un léger incarnat. Mais enfin si j'avais un jour le bonheur

de ne point déplaire à mademoiselle votre fille…

— Serait-il possible? interrompit le comte avec une inflexion profonde et sourde. Ses yeux lançaient des éclairs; les muscles de son visage étaient violemment agités; et tout dans ses gestes, dans sa personne, accusait une grande perturbation intérieure.

M. de Langlade n'vait pas tardé à s'apercevoir d'une semblable métamorphose; mais il ne savait à quel motif l'attribuer; il crut donc tout naturellement que l'aveu qui venait de s'épancher de son âme n'agréait point au comte de Rosmandas, et il se repentit amèrement de n'avoir pas attendu encore pour faire la déclaration de ses sentiments.

— J'en étais sûr, dit-il en secouant la tête d'un air affligé, ma demande vous a déplu…

— Et pourquoi donc, mon digne ami? répliqua M. de Rosmandas qui parut tout à

coup surmonter une pensée pénible. Croyez-vous qu'un père n'aurait pas toute sécurité, toute confiance, en vous donnant sa fille !... C'est vrai, j'ai déjà refusé plus d'un parti assez avantageux sous le rapport de la naissance et de la fortune ; mais vous sentez bien que j'avais chaque fois une raison, une raison excellente et toute paternelle. Ces mariages-là, quoique fort brillants, ne me présentaient point les garanties nécessaires, et il me semble que ma chère enfant n'aurait pas été heureuse... Elle était si jeune, d'ailleurs, que je ne pouvais point consulter son goût ; et j'ai tout lieu de croire que parmi sept ou huit gentilshommes fort recommandables qui se sont offerts, elle n'en distinguait point un seul. Je me suis bien juré de ne jamais marier ma fille sans avoir la certitude de faire son bonheur. Oui, pour rien au monde jusqu'à présent, je n'aurais consenti à la marier ; mais vous, cher ami, vous ne m'aviez pas en-

core parlé de la sorte... Vous m'inspirez la plus grande confiance. Je pense qu'une femme pourrait être heureuse avec vous...

— Ainsi donc ma demande ne vous irrite pas? dit M. de Langlade impétueusement. Il se pourrait que j'obtinsse la main de cette angélique créature?...

— Mon ami, qu'elle parle ; un seul mot de sa bouche, et je vous appelle mon fils!...

En prononçant ces derniers mots, le comte ne put réprimer un soupir.

— Mais convenez-en, Marie est bien jeune encore; c'est une enfant. De toute manière, il faudra bien attendre quelques mois avant de conclure ce mariage...

— Attendre! dit mélancoliquement M. de Langlade, ce serait bien cruel! Mais n'importe, je suis capable de me résigner à tous les sacrifices, pourvu que j'aie la certitude

d'une félicité pareille ! Oh! cher, excellent ami, que nous serons heureux ! tous ensemble, loin du monde, vivant seuls, vivant pour nous-mêmes... libres de tout soin politique, sans ambition, sans trouble, sans désir...

— Oui, dans ce qu'on appelle l'*Aurea mediocritas* d'Horace, repartit le comte avec un sourire qui semblait plein de souffrance. Quant à moi, je vous assure que ce projet d'union est le plus cher de tous mes vœux; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pensais peut-être...

— Serait-il possible ? s'écria M. de Langlade en serrant avec effusion les mains du comte dans les siennes. Quoi ! vous avez eu quelquefois cette pensée?... Ainsi donc, je puis compter sur votre consentement...

— Je vous le donne d'avance, mon ami. Je ne vous engage pas néanmoins à considérer ce mariage comme une chose absolu-

ment certaine... Il pourrait survenir différentes complications que je ne prévois pas, mais qui seraient capables de nous faire changer l'un et l'autre d'avis. En tout cas, soyez convaincu que les obstacles ne viendront jamais de moi.

— Ah! je vous comprends, monsieur le comte, répondit de Langlade d'un ton grave et triste. Vous savez l'extrême ascendant que monsieur votre fils exerce sur l'esprit de sa sœur?... Peut-être en profitera-t-il pour me nuire. Je ne sais pourquoi, mais Fernand me porte une sourde et profonde inimitié... Oh! oui, maintenant je conçois vos doutes, vos inquiétudes : ce jeune homme ne consentira jamais à m'appeler son frère...

— Eh! qu'importe? interrompit le comte en se levant avec une vivacité qui ressemblait à la colère. Ne suis-je pas le maître dans ma maison? Je voudrais bien voir que M. Fer-

nand se permît d'opposer sa volonté à la mienne!... Oh! je ne lui conseille pas de se roidir contre mon autorité, je le briserais!... Mais, venez, venez, je vous en prie... Il est temps de nous mettre à table; soyez sûr qu'une heure ne se passera pas sans que j'aie parlé de vous à Marie et sondé le fond de son cœur.

— Oh! cher comte, c'est plus que la vie que je vous devrai! dit M. de Langlade transporté de joie.

Il s'était levé presque en même temps que le comte; et l'un et l'autre, animés par deux sentiments bien différents, ils se dirigeaient avec assez de précipitation vers l'avenue qui conduisait au château. Pour abréger sans doute le chemin, M. de Rosmandas avait pris à travers un massif de bois, coupé diagonalement d'un petit sentier à demi disparu sous

l'herbe et le feuillage qui retombait en panaches.

Ce sentier aboutissait à un autre encore plus étroit qui s'enfonçait dans une masse énorme de verdure et de broussailles ; au dessus d'elles s'élançaient en pyramides d'un vert sombre, une foule de cyprès et de sapins qui jetaient dans cette espèce de labyrinthe une ombre plus noire et plus épaisse. Il était rare que M. de Rosmandas s'engageât dans cette partie du parc ; et jamais il n'y passait, lorsqu'il était seul. Mais dans la préoccupation profonde qui venait de s'emparer de lui tout à coup, il n'avait pas sans doute remarqué la route qu'il allait prendre avec M. de Langlade ; ou peut-être avait-il grande hâte de retourner au château, et choisissait-il le chemin le plus court.

Les deux amis marchaient, sans dire une parole ; M. de Langlade suivait le comte qui

s'était mis en avant pour écarter les branches, dont le passage était continuellement obstrué.

Il régnait un profond silence ; on n'entendait que cette plainte vague et indéfinissable, ce murmure du feuillage au moindre souffle de vent. Soudain le comte s'arrête avec un tressaillement convulsif ; il prête l'oreille.

— Qu'est-ce donc ? demande M. de Langlade.

— N'entendez-vous pas ? répond le comte en tournant la tête.

— Oui, en effet, comme une voix faible et plaintive... Quelqu'un est ici, dans ce massif d'arbres.

En même temps M. de Langlade écarta plusieurs branches avec précaution, et il

entrevit par les interstices, à une assez grande distance, quelque chose qui remuait.

— Oui, je ne me trompe pas, dit-il vivement en se tournant vers le comte, quelqu'un est là qui pleure, qui se plaint...

— Venez, répondit sourdement M. de Rosmandas en lui prenant le bras comme pour l'attirer. Ne restons pas ici davantage!...

Et la physionomie du comte était pleine de trouble; sa voix semblait fort émue.

— Mais, écoutez! reprit M. de Langlade en essayant de pénétrer plus avant dans le fourré. Il faut absolument savoir ce que cela signifie... Cette voix gémissante n'implore-t-elle pas des secours?...

— Non, non!... repartit le comte avec un tremblement dans tous les membres. L'être qui se plaint là-bas n'a plus besoin d'assistance...

Mais le bruit des sanglots redoubla tout à coup ; et les gémissements devinrent si distincts, que M. de Langlade, n'écoutant plus que sa générosité naturelle et son courage, s'élança brusquement au milieu des broussailles, écartant, brisant, foulant aux pieds tout ce qui s'opposait à sa marche ; et en quelques secondes, il perdit le comte de vue.

Soudain un cri terrible et déchirant se fait entendre ; puis un bruit sourd et mat comme celui d'un corps qui tombe. A ce cri succède un autre cri non moins plaintif : c'est la voix du comte ; il appelle M. de Langlade. Mais celui-ci l'entend à peine et ne fait aucune réponse, tant est forte l'émotion qui l'agite ; il poursuit sa marche aveugle et difficile à travers ces espèces de lianes qui embarrassent ses pas, et bientôt il se heurte contre une petite grille de fer à hauteur d'ap

pui, autour de laquelle serpentent et s'enlacent des grappes de lierre et d'énormes touffes de clématites. M. de Langlade a bientôt franchi cette grille... Mais quel est son étonnement, sa frayeur même!.. il voit une femme étendue sans mouvement sur l'herbe haute et touffue !... Il s'approche : cette herbe recouvre la pierre d'une tombe.

Cependant il se fait beaucoup de bruit dans le feuillage : on dirait plusieurs personnes qui arrivent par différents côtés.

M. de Langlade, plein de trouble et d'angoisse, se penche vers la femme immobile et couchée sur le gazon ; il la prend dans ses bras, il essaie de la soulever de terre, quand soudain il jette un cri d'horreur.... Cette femme, c'est Marie !

Il la tenait dans ses bras, tout pâle et frissonnant... A l'instant même les branches et

les broussailles s'entr'ouvrent bruyamment autour de lui, et deux têtes d'homme apparaissent.

VIII.

Mais avant de passer outre, quelques explications sont nécessaires.

On se souvient que M. de Rosmandas avait eu deux femmes : toutes deux avaient péri d'une manière tragique ; et quelque chose

de sombre, de mystérieux, enveloppait leur mort. La dernière femme du comte surtout était morte assassinée, selon toute apparence ; mais on n'avait jamais pu découvrir quels étaient ses meurtriers ; et, malgré des bruits fâcheux et malveillants que faisait naître le sauvage caractère de M. de Rosmandas, personne dans le pays n'avait encore osé l'accuser sérieusement de ce crime abominable. Quant à M. de Langlade, il avait toujours considéré ces vagues rumeurs comme de ridicules et lâches calomnies, qui ne valaient pas même la peine d'être réfutées. Bien que M. de Rosmandas lui parût un homme irritable et violent, néanmoins il le croyait pur de toute action mauvaise ; et certes, M. de Langlade n'eût pas souffert qu'on attaquât en sa présence l'honneur et la réputation du comte. Il faut dire pourtant que M. de Langlade n'était point en Provence lorsque le comte avait perdu sa dernière

femme ; M. de Langlade voyageait alors en Italie ; et tout ce qu'il avait appris à son retour, c'est que des brigands, sans doute quelques forçats échappés du bagne de Toulon, avaient pénétré la nuit dans le château de M. de Rosmandas, et qu'on avait trouvé le lendemain matin la comtesse étranglée dans son lit. La malheureuse avait voulu probablement donner l'alarme, en s'éveillant au bruit que les brigands faisaient pour forcer la porte. Et ceux-ci, craignant d'être découverts, s'étaient bien vite débarrassés d'une femme seule et sans défense.

M. de Rosmandas avait fait construire autrefois dans son parc un tombeau de famille ; et ses deux femmes y reposaient l'une près de l'autre. C'était là qu'un jour le comte devait aller dormir à son tour entre les deux infortunées créatures qui avaient porté son nom.

M. de Langlade connaissait fort bien depuis longtemps l'existence de ce monument funéraire; mais il ne l'avait jamais vu, il n'avait même jamais cherché à le voir, sachant par expérience que M. de Rosmandas ne permettait à personne, pas même à ses enfants, de pénétrer dans ce lugubre sanctuaire caché à tous les yeux par un épais rideau de verdure et de feuilles, presque impénétrable. On ne pouvait convenablement expliquer le motif d'une pareille défense; mais il était présumable que le comte, épouvanté encore d'une catastrophe horrible et trop récente, voulait tâcher d'en perdre et d'en faire perdre le souvenir. Aussi personne ne faisait devant M. de Rosmandas la moindre allusion à l'évènement tragique qui s'était passé dix-huit mois auparavant; une fois M. de Langlade en avait parlé par mégarde; mais, voyant le comte froncer les sourcils et pâlir, il s'était hâté de faire pren-

dre un autre tour à la conversation. Jusqu'alors cette espèce de cercle magique et infranchissable qu'avait tracé le comte autour de l'enclos funèbre, tout le monde l'avait respecté dans le château; il le croyait du moins; et lui-même ne s'était pas encore aventuré dans cette partie solitaire et ombreuse du parc.

Le tombeau des deux comtesses était donc assez mal entretenu, et de grandes herbes l'enveloppaient tout entier. C'est à peine si l'urne de marbre, qui surmontait la pierre sépulcrale, s'entrevoyait encore sous un monceau de feuilles mortes et de plantes grimpantes. Une sorte de terreur superstitieuse environnait ce massif ténébreux; et pour tous les trésors du globe, la vieille et naïve Marianne n'eût point osé y pénétrer seule. Joseph, malgré toutes ses prétentions au courage, aurait eu probablement la jau-

nisse, ou serait mort de peur à l'instant même s'il eût été forcé d'aller cueillir le soir une branche de cyprès sur le sinistre mausolée ; cependant il ne connaissait, lui, que d'une manière très imparfaite toutes les circonstances bizarres et terribles qui avaient accompagné cette mort nocturne.

Il n'était pas rare que Marianne, dans les soirées d'hiver, restât debout et comme en sentinelle derrière les vitres de sa petite fenêtre, l'œil invariablement fixé sur le parc sombre, dont le mistral secouait les branchages avec un mélancolique murmure. Alors elle s'imaginait par moments voir deux ombres, deux fantômes en linceul, passer rapidement à travers les arbres et les buissons ; elle entendait distinctement leurs plaintes douloureuses, leurs éternelles lamentations, qui toutefois pouvaient bien être les gémis-

sements de la bise dans les rameaux à demi dépouillés.

Ces nocturnes apparitions n'avaient rien sans doute de bien réel, de bien effrayant, et tout cœur un peu mieux trempé que celui de la pauvre Marianne, n'eût pas bondi, prêt à se rompre; mais elle croyait aux spectres aussi fermement qu'à Dieu, et le monde imaginaire, le monde des larves et des fantômes existait pour elle. Il est vrai que deux nuits de suite Marianne avait réellement vu dans le jardin une ombre blanchâtre qui avait la forme d'une femme, et qui se perdait dans les ténèbres à l'entrée du parc. La vieille ménagère était restée comme pétrifiée d'épouvante; mais elle n'avait osé faire qu'à Joseph la confidence de ce qu'elle avait vu. Néanmoins une fois elle s'était avisée d'en dire quelques mots à la jeune Marie; mais, voyant l'impression cruelle et profonde

qu'elle produisait sur la pauvre enfant, elle avait bien vite changé d'entretien.

Pour la troisième fois depuis quelque temps, Marianne venait de voir la nuit une apparition; et cette fois elle ne se trompait pas sans doute, puisqu'elle n'était point seule alors, et que Joseph disait avoir vu la même chose dans le même moment.

IX.

M. de Langlade venait de soulever dans ses bras la jeune fille sans connaissance, quand deux voix fortes et courroucées retentissent à son oreille.

— Ma fille!

— Misérable!

M. de Langlade a reconnu le comte; mais soudain il sent une main vigoureuse et pesante qui tombe sur son épaule.

— Que faites-vous? s'écrie Fernand les yeux flamboyants de colère. Voulez-vous bien laisser ma sœur!

— Elle est évanouie, répond M. de Langlade avec une tristesse calme.

Dans tout autre moment il eût sans doute moins tranquillement accueilli les paroles blessantes de Fernand; mais il oubliait la juste susceptibilité que tout homme doit avoir, pour ne songer qu'à la pauvre jeune fille immobile et inanimée entre ses bras.

Fernand, presque aveugle de fureur, n'avait pas entendu la voix de son père et ne l'avait pas vu même. Un seul objet frappait ses regards : sa sœur chérie, pâle et comme

morte dans les bras d'un homme, d'un homme qu'il haïssait profondément, d'une haine instinctive et dévorante. Fernand n'ignorait point l'amour de M. de Langlade pour Marie; il avait pénétré depuis longtemps ce qui se passait au fond du cœur de son ennemi mortel, et cet amour n'avait fait qu'accroître la sombre inimitié que le jeune vicomte nourrissait contre M. de Langlade. A tort ou à raison il s'imaginait que sa sœur n'aimait pas cet homme; mais, sachant toute la prédilection du comte pour M. de Langlade, il tremblait que ce dernier n'entrât tôt ou tard dans la famille des Rosmandas.

Quand Fernand arriva tout à coup, et vit M. de Langlade enlever Marie dans ses bras, il ne sut que penser d'abord, et les idées les plus folles, les plus exaspérantes se croisèrent dans sa tête. Son premier mouvement fut de mettre la main sur le manche de son

couteau de chasse; il eut envie de poignarder celui qu'il regardait comme un lâche ravisseur.

M. de Rosmandas était si profondément ému, qu'il n'avait pu que jeter ce cri :

— Ma fille !

Mais presque aussitôt il s'élance vers Marie et la presse contre sa poitrine en la couvrant de baisers frénétiques.

— Ma sœur ! ma bonne sœur ! dit Fernand d'une voix déchirante en prenant une main de Marie, qu'il porte à ses lèvres impétueusement.

Le comte tressaille ; il voit son fils.

— Vous ici, vous, monsieur !... malgré ma défense ?

— Cette défense n'existe donc que pour moi seul ? répond Fernand avec une inflexion

sourde et amère. Vous ne défendez rien à cet homme!... rien, non, pas même d'outrager ma sœur peut-être!

— Monsieur!... dit vivement M. de Langlade en le regardant d'un air indigné; osez-vous bien?...

— J'ose, oui, j'ose... réplique Fernand en hochant la tête avec une expression menaçante. C'est vous qui n'osez pas!...

— Insolent! s'écrie le comte en faisant un pas vers son fils. Sortez, sortez d'ici! Je vous l'ordonne!...

— Je ne sortirai pas, tant que cet homme ne m'aura pas montré le chemin. J'ai le droit de rester ici, je pense!... C'est le tombeau de ma mère!

— Et c'est lui qui vous protège, monsieur, ajoute gravement M. de Langlade. Oui, je puis souffrir ici tous vos outrages!

— Eh! bien, suivez-moi donc, monsieur, si vous n'êtes pas le plus fanfaron et le plus lâche des hommes! reprend le vicomte en portant la main à son couteau de chasse.

— Malheureux! malheureux! s'écrie M. de Rosmandas pâle de colère. Ne suis-je donc plus le maître, et prétendrais-tu me résister?

Pendant cette terrible scène, M. de Langlade soutenait toujours à moitié la jeune fille, dont les pieds traînaient sur l'herbe, ainsi qu'une chose inerte et sans vie; M. de Rosmandas avait une main sur le cœur de Marie, comme pour en compter les battements, et de l'autre il écartait les bandeaux de cheveux blonds qui voilaient tout le front et les yeux de sa fille.

On distinguait aisément dans la physionomie du père deux sentiments opposés qui luttaient avec force et triomphaient tour à

tour : tantôt la colère, une colère aveugle, implacable; tantôt une mélancolique et douce pitié, une affliction paternelle et profonde quand ses yeux humides de larmes s'abaissaient sur la pauvre enfant évanouie.

— Reviens à toi, mon ange! mon cher ange! ma petite Marie! disait-il d'une voix suppliante. Oh! je t'en conjure, rouvre tes beaux yeux, qui sont comme le ciel pour ton père!... Que j'entende les doux accents de ta voix!... Marie!...

Puis, soudainement et sans la moindre transition, il ajoutait d'un accent furieux :

— Misérable!... tu n'es pas encore parti!... Veux-tu bien m'obéir!... Oh! malheur à toi, malheur, si tu franchis encore cette grille!...

— Et depuis quand un fils ne peut-il donc venir au tombeau de sa mère?

— Encore! Ah! tu me braves!

Et le comte, abandonnant soudain le corps de sa fille aux bras de M. de Langlade, s'élance vers Fernand et le repousse avec violence.

Fernand, qui ne s'attendait point à ce choc énergique, recule de plusieurs pas, et rencontrant un angle de la pierre tumulaire, il trébuche et tombe à la renverse.

Mais aussitôt il se relève, tout frissonnant de fureur.

— Ah! s'écrie-t-il d'une voix sourde et rauque, si vous n'étiez pas mon père!...

— Eh! bien, que ferais-tu? Je ne le suis pas!...

— Plût à Dieu! poursuivit Fernand.

L'exaspération de M. de Rosmandas est au comble.

— Monsieur le comte, au nom du ciel! un

peu de calme, dit M. de Langlade effrayé de cette lutte sinistre entre le fils et le père.

Marie commençait à reprendre connaissance; ses yeux se rouvraient, mais ternes et sans regard encore; cependant les couleurs de la vie reparaissaient insensiblement sur ses joues pâles.

— Où suis-je?.. murmura-t-elle enfin d'une voix faible et presque insaisissable.

Mais le comte est si bouleversé par la colère qu'il n'entend pas même cette voix douce et chérie qui vibre toujours si délicieusement à son oreille. Il oublie que sa fille a besoin de secours; il oublie, en frappant le sol d'un pied furieux, qu'il foule deux tombes. La seule chose qu'il peut comprendre encore, c'est qu'on le brave, qu'on l'insulte en face, et que cet audacieux est un enfant qui lui doit respect et obéissance.

— Monsieur, je ne vous connais plus, dit-il les dents serrées en étreignant d'une main le bras de Fernand. Vous sortirez de ma maison... aujourd'hui même !...

— Vous me chassez, Monsieur, répond Fernand avec amertume ; soit, vous êtes le maître ! Je ne resterai point chez vous de force ; mais n'allez pas croire pourtant que je me laisse mettre dehors comme un valet !., Non ; il faut auparavant que nous réglions certaines affaires, et que vous me rendiez des comptes...

— Que voulez-vous dire, insolent ?

— Je veux dire que vous avez entre les mains toute la fortune de ma pauvre mère, que vous avez fait mourir de désespoir !... Je veux dire que cette fortune m'appartient tout entière en vertu d'un testament, dont j'aurais pu réclamer l'exécution ; je veux dire que vous n'avez pas le droit de retenir plus

longtemps un bien qui ne vous appartient pas!

Le comte demeura un instant silencieux, interdit, soit qu'une pareille audace l'eût frappé de stupeur, soit plutôt qu'il réfléchît aux suites funestes que pourrait avoir une brouille sérieuse entre lui et son fils; car il oubliait presque de temps à autre, mais jamais complètement, que la majeure partie de ses biens appartenait à Fernand, et qu'il n'en devait l'entière et libre jouissance qu'au désintéressement profond de ce jeune homme. En cas de rupture, il était évident que M. de Rosmandas serait tenu de rendre à son fils un compte exact et minutieux de la succession maternelle.

Peut-être cette idée contribua-t-elle surtout à calmer la colère du comte; peut-être se rappela-t-il tout à coup avec honte qu'un lieu pareil ne devait pas être le théâtre d'une querelle, ou plutôt d'une lutte impie et dé-

naturée? Toujours est-il que l'emportement de M. de Rosmandas parut s'apaiser soudain comme par enchantement.

— Mon fils, dit-il d'une voix altérée encore mais presque douce, faites comme moi : je vous donne l'exemple de la modération. Plus d'aigreur, plus de ces cruelles discussions entre nous... Songez d'ailleurs que nous ne sommes pas seuls. Venez, cet endroit n'est pas fait pour entendre une conversation d'affaires... Rentrons au château... Je suis prêt à vous rendre les comptes dont vous parliez tout à l'heure, si vous êtes toujours dans les mêmes dispositions.

— Dieu m'en garde! s'écria Fernand avec chaleur. Je ne vous demande rien, mon père, qu'une place à votre table, qu'une chambre dans ce château. Mais, de grâce, venez vite! Ma pauvre sœur a besoin d'assistance, et nous avons été cruels l'un et l'autre de l'oublier ainsi!

— C'est vrai! répondit le comte d'un air attendri, en regardant sa fille qui lui tendait les bras.

— Mon père!... Oh! pardon murmura-t-elle.

— Oui, chère enfant, je te pardonne!

Et M. de Rosmandas la prend dans ses bras et la serre avec une tendre effusion contre son cœur.

Fernand s'élance vers Marie; et se penchant sur elle, pâle, tremblant, les yeux en pleurs et les mains jointes comme dans une prière :

— Pauvre sœur, oh! dis-moi que tu ne souffres plus! s'écria-t-il.

Elle reconnaît son frère.

— Fernand!... mon Fernand!...

Et dans cette exclamation qui jaillissait du

cœur, il y avait autant d'affliction que de tendresse.

Les yeux de Fernand se remplirent de larmes, et se courbant vers Marie, il lui prit une main qu'il porta vivement à ses lèvres.

Les regards du comte flamboyèrent ; mais il ne prononça aucune parole et se contint.

M. de Langlade, ne sachant que penser de tout ce qu'il avait vu, demeurait grave et silencieux spectateur. Enfin le comte, se tournant vers lui, dit avec une expression indéfinissable :

— Mon cher de Langlade, veuillez m'aider à soutenir ma pauvre enfant ; donnez-lui le bras.

De Langlade s'empressa de faire ce que lui demandait le comte ; mais en même temps il jeta un coup d'œil sur Fernand. Celui-ci paraissait en proie à une lutte violente, mais

sourde; il lança à de Langlade un regard de haine.

Puis ils sortirent tous les trois de cette enceinte lugubre, et se dirigèrent avec Marie vers le château.

Bientôt la cloche du déjeûner sonna.

— Fernand! où est Fernand? demande Marie en tournant la tête.

Il avait disparu.

X.

Cette brusque disparition de Fernand avait fort étonné M. de Langlade; mais le comte ne paraissait pas surpris le moins du monde. Il est vrai qu'une seule pensée l'absorbait alors : sa fille, sa fille chérie!

Déjà M. de Rosmandas venait d'ouvrir la porte qui communiquait du jardin au vestibule. Il appelle à haute voix ses domestiques, et ne reçoit aucune réponse; cependant plusieurs personnes parlaient dans une pièce voisine : c'était comme le bruit d'une discussion assez vive.

— Que signifie tout ce vacarme? dit le comte. Joseph! Joseph! continue-t-il avec plus de force.

Joseph ne répond rien; le comte ne pouvait comprendre ce qui empêchait ses gens de venir, quand il les appelait.

Et le bruit de la querelle semblait redoubler; on entendait même de temps à autre remuer des chaises et trépigner avec violence, comme si la dispute eût dégénéré en combat.

— Mon ami, dit vivement le comte à de

Langlade je vous laisse un instant. Restez avec ma fille, je vais voir ce qui se passe dans cette chambre.

En même temps il courut vers une porte qu'il ouvrit précipitamment.

M. de Langlade soutenait toujours la marche un peu chancelante de Marie, qui se laissait conduire presque machinalement et sans prononcer une parole. Elle était fort pâle et baissait la tête à chaque instant davantage, comme accablée de lassitude, ou plutôt comme si elle eût craint que son regard ne rencontrât quelque objet effrayant.

M. de Langlade était ravi de se trouver seul avec cette charmante jeune fille, et il ne pouvait se défendre d'nne profonde émotion. Sa main soutenait le bras tremblant de Marie; il sentait par intervalles battre ce jeune cœur si pur, qu'il avait plus d'une fois pressé

contre le sien dans ses rêves de flamme et d'amour.

Déjà M. de Langlade et Marie étaient assis l'un près de l'autre dans un petit salon, dont les croisées entr'ouvertes et garnies de persiennes donnaient sur le jardin.

Le jeune homme, en proie à mille pensées ardentes et tumultueuses, la considérait en silence, toujours prêt à lui adresser la parole; mais dans son trouble il ne savait de quelle manière entamer la conversation.

Un quart d'heure venait de s'écouler sans qu'un seul mot eût été dit de part et d'autre. Marie, les yeux toujours fixés à terre, conservait la même attitude de faiblesse et d'abattement.

Les persiennes fermées ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour dans le salon, qui, assez éloigné du reste de l'appartement, était une des pièces les plus solitaires du château.

C'est là que Marie venait quelquefois lire ou pincer de la harpe, quand elle était sûre de n'être pas dérangée; et alors, pendant les heures chaudes du jour, ou le soir au crépuscule, on entendait résonner de mélodieux accords dans cette partie presque mystérieuse du château. Dès que Marie pouvait croire qu'une oreille l'écoutait, vite elle interrompait son mélancolique et délicieux concert, et tout rentrait dans le silence.

Une seule fois M. de Langlade avait pu jouir de cette musique adorable et fantastique; encore ne s'était-il procuré ce plaisir que furtivement et par surprise. Il s'était approché de la fenêtre entr'ouverte en marchant avec une extrême précaution; et Marie, qui se croyait seule, avait donné un libre cours à sa verve enthousiaste; mais ce bonheur, que l'amoureux jeune homme savourait avec ivresse, ce bonheur avait failli lui

coûter cher : si par hasard il s'était retourné tout à coup, il aurait pu voir derrière lui, à quelque distance, reluire dans les broussailles le bout du canon d'un fusil. Heureusement le coup ne partit point, et de Langlade ne sut jamais à quel péril affreux il avait échappé comme par miracle.

Cependant M. de Rosmandas ne revenait pas encore ; et de Langlade, toujours perdu dans sa rêverie, ne pouvait se lasser de contempler la jeune fille immobile et muette.

— Pauvre enfant! pensait-il avec une singulière émotion ; non, j'en suis sûr, elle n'est pas heureuse!... Je ne sais pourquoi ; mais elle souffre dans cette maison!... Son père est bien tendre pour elle cependant!... tout le monde l'aime, oui, jusqu'à son frère, cet homme dur et farouche!... Que peut-elle donc avoir? quel chagrin?... Oh! c'est un mystère sans doute!... Il y a quelque chose

de sombre qui plane autour d'elle!...

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, il ne quittait pas des yeux la jeune fille, qui, sans doute, oubliant qu'elle n'était point seule, joignait les mains et murmurait quelques paroles indistinctes, comme une prière. Toute sa physionomie était bouleversée, et des larmes descendaient le long de ses joues.

—Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle d'une voix presque insaisissable, faites que je la revoie!... Ne connaîtrai-je donc jamais la vérité!... Que me disait-elle, cette femme?... Elle paraissait tant m'aimer!... oh! oui, plus que ma mère!... et moi, pourquoi sentais-je donc mon cœur battre si fort, en la voyant cette inconnue?...

Et toutes ces phrases, sourdement prononcées, étaient coupées de longs silences qui les rendaient encore plus obscures, plus incohérentes.

M. de Langlade écoutait, l'œil fixe, le cou tendu, retenant son haleine pour ne pas perdre une syllabe.

— Est-ce que je suis folle? continuait Marie avec une sorte d'égarement, en passant une main sur son front et sur ses yeux ; ou bien ai-je encore mon bon sens? Tout m'effraie maintenant dans cette maison!... Oh ! j'ai peur de moi-même peut-être !...

Et son visage demeurait singulièrement pâle ; elle avait des gestes convulsifs. Mais, chose étrange, ses regards ne se relevaient pas du sol où ils étaient fixés. M. de Langlade ne savait que penser d'un pareil monologue, si mystérieux, si bizarre ; et voyant l'altération profonde qui s'était faite soudainement dans les traits de Marie, et cela sans aucun motif, sans aucune cause apparente, il se demandait avec une espèce d'effroi si

véritablement l'esprit de la pauvre jeune fille n'était pas un peu égaré.

Mais le saisissement de M. de Langlade fut au comble, quand tout à coup Marie, se levant de son fauteuil, poussa un cri, et s'agenouilla, la tête dans ses deux mains.

— Ma mère!... ma mère!... oh! pardonne!... je ne t'ai pas aimée!... Je suis une fille ingrate et perverse!... Oh! mon Dieu! faites-moi mourir!... je veux rejoindre ma mère!... je veux lui demander pardon!...

Marie se tut quelques instants, et ses pleurs coulèrent en abondance. C'est alors seulement que M. de Langlade, cédant à une impression trop forte, rompit le silence.

— Mademoiselle, je vous en conjure, revenez à vous! s'écria-t-il en essayant de la relever.

Marie tourne la tête et jette une exclamation de frayeur.

— Ciel!... je n'étais pas seule!... Quelqu'un ici! quelqu'un m'a entendue!...

— C'est moi, c'est un ami, Mademoiselle, poursuit chaleureusement de Langlade. Soyez sûre que vos paroles ne seront pas répétées... D'ailleurs je puis vous jurer que je les ai entendues à peine, et qu'elles sont un mystère pour moi...

— Oh! qu'elles soient toujours pour vous un mystère! interrompt Marie avec une expression indéfinissable. Au nom du ciel! ne répétez pas un mot de tout cela à mon père!...

— Non, je vous le jure. Mais si j'ai bien entendu, Mademoiselle, il me semble par quelques mots qui vous sont échappés, il me semble que vos sentiments n'ont rien que de très honorable, et vos regrets, votre affliction filiale...

—Ne me parlez pas de ma pauvre mère!... vous me briseriez le cœur!

Et sa voix se perdit dans les sanglots et les larmes.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc, Mademoiselle? demanda M. de Langlade avec un intérêt plein de commisération. Pardonnez... je n'ose pas vous faire de questions indiscrètes... Je vous en supplie, n'allez pas croire que j'obéisse à un mouvement de curiosité... Mais Dieu m'est témoin que je ne reculerais devant aucun sacrifice pour vous prouver mon dévouement...

— Oui, je le sais, dit Marie avec un regard brûlant de reconnaissance, vous êtes bon, généreux, vous!... Et ce n'est pas en vain qu'on ferait un appel à votre ame si noble et si bienveillante...

— Faites-le, faites-le cet appel! dit M. de

Langlade impétueusement. Oh! que ne suis-je assez heureux pour vous prouver à quel point je suis votre ami!...

— Mon ami! s'écria-t-elle avec un accent de joie profonde. S'il était vrai!... si vous aviez pitié de moi!...

— Que faut-il faire? Parlez!

— Monsieur!... écoutez! reprit-elle en baissant la voix avec une expression de crainte mystérieuse. Vous pouvez me rendre un service, un service immense...

— Quel est-il? au nom du ciel!...

— Mais n'est-ce pas? vous me promettez la plus grande discrétion...

— Que je meure si jamais un seul mot...

— Merci, merci, Monsieur!... Oh! vous êtes bien l'homme que je pensais!... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais vous connaître... Oui, vous m'avez toujours inspiré une

confiance sans bornes, et vous êtes la seule personne au monde que je veux prendre pour confident, pour auxiliaire... dans une démarche bien grave, d'où ma vie peut-être dépend...

La voix de Marie était profondément altérée; il était facile de voir que l'émotion de son cœur avait passé dans son accent.

— Mademoiselle, répondit solennellement M. de Langlade, je vous répète que je vous suis dévoué à la vie, à la mort! Rien ne pourra m'arrêter... quel que soit le service que vous réclamiez de moi, je suis prêt à vous le rendre, dût ma fortune, dût ma vie être en péril.

— Quant à votre fortune, elle ne court aucun risque, Monsieur; je ne puis croire même que votre existence soit menacée sérieusement, si vous avez soin d'agir avec prudence, avec les précautions que néces-

site la circonstance, et que je ne manquerai pas de vous indiquer. Mais encore une fois, je ne puis vous le taire, c'est quelque chose de bien grave que j'ai à vous demander ; c'est un service qu'un frère seul ou un ami dévoué pourrait me rendre... Peut-être serez-vous surpris qu'en pareille occasion je ne m'adresse pas tout naturellement à mon frère?... Il m'aime, il est courageux, plein de générosité, et je ne doute point qu'il ne s'empressât de faire ce que je lui demanderais ; mais je ne puis avoir recours à lui... Et vous-même, quand vous saurez mon secret, vous conviendrez que Fernand est la dernière personne que je puisse appeler à mon aide...

M. de Langlade brûlait d'apprendre ce qu'il avait à faire ; non par curiosité, mais pour montrer à la belle jeune fille qu'il était son esclave le plus ardent, le plus fidèle de

ses amis. Il souhaitait même que la chose qu'on allait lui demander fût difficile, presque impossible, afin d'avoir une occasion de faire mieux éclater son zèle et son empressement. Mais une crainte agitait M. de Langlade : le comte pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et empêcher une confidence que Marie ne voudrait peut-être plus faire une autre fois, quand la réflexion serait venue.

— Parlez, Mademoiselle, dit-il avec une inflexion suppliante. Profitez du moment où nous sommes seuls... Si quelqu'un entrait... Mais tenez, j'entends des pas dans une pièce voisine... C'est votre père, sans doute!

— Eh bien! je compte sur vous! dit vivement Marie en lui serrant une main avec effusion. Demain soir, à onze heures, soyez au bout du parc... Je vous attendrai, dans ce pavillon où je vais lire quelquefois...

— Quoi ! près du tombeau ?...

— Près du tombeau de ma mère, ajouta Marie en baissant la voix.

Elle tenait encore la main de M. de Langlade, quand le comte entra.

XI.

M. de Rosmandas paraissait fort agité. Il n'eut pas l'air d'abord de s'apercevoir qu'il n'était pas seul, et se mit à marcher de long en large en murmurant des paroles confuses. Enfin, s'arrêtant tout à coup, il promena les

yeux autour de lui avec une expression d'égarement, et reconnut M. de Langlade immobile et debout auprès de Marie.

— Ah ! pardon, j'oubliais... dit le comte en essayant de paraître calme ; mais sa voix était altérée, tremblante.

— Mon cher comte, vous semblez ému ? demanda M. de Langlade avec un affectueux intérêt. Qu'avez-vous, mon Dieu? Auriez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle ?

— Moi ? non... balbutia le comte en tournant ses regards vers la porte d'un air inquiet. Vous n'avez rien entendu, n'est-ce pas ?

— Oh ! fort peu distinctement, dit M. de Langlade avec hésitation ; mais pourtant, il m'a semblé tout à l'heure...

— Achevez... que voulez-vous dire ?

— Mademoiselle Marie a pu entendre aussi bien que moi, poursuivit M. de Langlade. C'était comme le bruit d'une assez vive discussion, dans une pièce voisine...

— Quoi ! vous nous écoutiez? interrompit brusquement le comte.

En même temps il regardait M. de Langlade avec une expression presque menaçante.

— Je ne vous écoutais pas, monsieur le comte, repartit M. de Langlade, fort surpris d'une pareille question, et plus encore de l'étrange manière dont elle était faite.

Le comte réfléchit sans doute que son interpellation si brusque n'avait rien de fort honnête ; car, s'avançant vers M. de Langlade, il dit avec douceur en lui tendant la main :

— Pardon ! mon ami, je suis fou !... Je ne sais à quoi je pensais... La scène pénible dont vous avez été comme moi témoin tout à l'heure m'a bouleversé l'esprit... Dieu me pardonne ! en voyant ma pauvre Marie étendue sur l'herbe, j'ai cru un instant qu'elle était morte !...

Et sa voix parut s'attendrir ; quelques larmes tremblèrent dans ses yeux.

Marie, qui jusqu'alors n'avait pas semblé prendre la moindre part à ce qui se passait devant elle, remarqua l'émotion du comte et s'élança vivement dans ses bras.

— Mon père ! mon bon père !... s'écria-t-elle d'une voix sanglotante.

— Oui, viens, que je te presse sur mon cœur ! ô ma fille, ô mon adorée ! dit M. de Rosmandas en couvrant Marie des plus tendres caresses ; et les baisers, les larmes de la

fille et du père se confondaient ensemble dans cette longue et vive étreinte ; quand soudain le comte repousse loin de lui sa fille avec une sorte de terreur. Marie elle-même fait plusieurs pas en arrière comme épouvantée. M. de Langlade demeurait frappé de surprise, ne pouvant rien comprendre à ce mélange inexplicable de frayeur et de tendresse.

Enfin le comte, après un moment de silence, parut faire un violent effort sur lui-même.

— Marie, dit-il d'un accent moins agité, tu as besoin de repos, cette cruelle secousse a dû te faire bien mal!..... Va, monte dans ton appartement. Moi, je reste avec M. de Langlade : nous avons une affaire à traiter ensemble. Ce soir peut-être à dîner, je te ferai part d'un projet qui te concerne.

Marie, fort satisfaite de pouvoir se livrer

sans témoins à ses réflexions, prit une main de son père, qu'elle porta respectueusement à ses lèvres ; puis, après avoir salué M. de Langlade d'un air significatif, elle sortit du salon.

— Et maintenant, dit le comte avec une extrême vivacité en poussant le verrou de la porte, il faut que je sache si vous êtes mon ami, et si je puis au besoin compter sur vous ?

Un semblable début semblait fort singulier à M. de Langlade ; il se demandait si véritablement les facultés intellectuelles du comte étaient bien saines. Celui-ci renouvela sa question d'un air plus solennel.

— Oui, vous pouvez compter sur moi dans toute circonstance, répondit M. de Langlade : parlez seulement, je vous en conjure. Que dois-je faire ?

— C'est un secret bien important que je vais vous confier, mon digne ami. J'aurai le courage de vous apprendre des choses… que vous n'approuverez pas certainement, qui vous feront horreur peut-être… mais n'importe ! Il faut que je parle ; mon cœur est trop surchargé !.. Il me semble que je souffrirai moins après une confidence… De toute manière, vous serez libre de me refuser votre aide, votre intérêt même, si je ne vous parais pas excusable… Mais je vous connais, mon cher de Langlade, vous êtes un homme d'honneur ! Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion.

— Oh ! non, c'est inutile ! repartit M. de Langlade en posant une main sur le côté gauche de sa poitrine. Toutes vos paroles seront ensevelies là, comme dans une tombe…

— Oh ! plus profondément encore, s'il est

possible, murmura le comte d'une voix émue. La tombe n'est pas toujours discrète... elle a plus d'une fois trahi le secret qu'on lui avait confié !...

— Je ne ferai pas comme elle, soyez tranquille, dit M. de Langlade en pressant la main du comte dans la sienne. Mais parlez, j'ai hâte de savoir en quoi je puis vous être utile?

M. de Langlade était debout : le comte lui montra un fauteuil en l'invitant du geste à s'asseoir. Il s'assit lui-même à côté de M. de Langlade.

— Je puis vous croire, n'est-ce pas, mon ami? demanda M. de Rosmandas : tout à l'heure vous n'avez rien entendu, c'est-à-dire rien compris de la discussion qui s'est élevée dans la pièce voisine?

— Rien absolument, répondit M. de Lan-

glade. Seulement il m'a semblé reconnaître votre voix parmi d'autres voix d'hommes, qui me sont complètement inconnues.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit le comte en secouant la tête, c'est bien moi qui parlais... quant aux deux autres personnes dont vous avez entendu la voix, je n'ai pas besoin de vous les nommer encore... Il sera toujours temps de le faire, si je crois plus tard la chose utile. Je vous avouerai seulement que l'un de ces deux personnages est mon ennemi mortel, qu'il ne reculerait pas au besoin devant une calomnie infâme, pour me perdre...

M. de Langlade fit un geste de surprise.

— Ce que je vous dis est la vérité pure, continua M. de Rosmandas ; mais par bonheur, je ne suis pas un enfant, et je sais prendre mes précautions. Jusqu'à présent j'ai toujours évité, dans nos entretiens, de vous

parler de mes malheurs... Je ne suis pas de ces gens qui aiment à se faire plaindre en étalant leurs blessures ; moi je les cache, et quand je souffre, il est rare que je prenne un confident. Néanmoins je regarde comme impossible que vous ne soyez pas au courant de certaines catastrophes qui ont fondu sur ma famille à plusieurs reprises... Il y a dix-huit mois environ, quand vous faisiez un voyage en Italie, vous savez de quelle affreuse manière la comtesse de Rosmandas... ?

— Hélas ! oui, je sais tout, s'empressa de répondre M. de Langlade comme pour épargner au comte un récit douloureux. Croyez que j'ai pris une part bien vive à votre malheur... Je n'y songe encore qu'en frissonnant !

— En effet, c'est quelque chose d'horrible ! Mais vous ne savez qu'une partie de la vé-

rité... Il y a même plusieurs détails effrayants dont vous n'avez pas connaissance, et que tout le monde dans ce château ignore, excepté moi peut-être et l'une de ces deux personnes qui tout à l'heure discutaient avec moi... Ce matin encore, je ne songeais pas à vous faire une confidence pareille ; mais les circonstances m'y forcent, et demain peut-être aurai-je besoin d'invoquer votre témoignage...

La surprise de M. de Langlade augmentait à chaque parole du comte ; il écoutait dans une étrange anxiété.

— On vous a dit, n'est-ce pas, reprit le comte en baissant un peu la voix, que des malfaiteurs avaient pénétré la nuit dans ce château, qu'ils avaient forcé la porte de la chambre où couchait la comtesse de Rosmandas, et que le lendemain matin on avait trouvé la malheureuse femme étranglée dans son lit ?..

N'est-ce point à peu de chose près le récit qu'on a dû vous faire ?

— Je l'avoue, répondit M. de Langlade avec une certaine hésitation, voilà bien ce qu'on m'a raconté... Je ne vous cache pas qu'un semblable évènement m'a toujours paru tellement singulier, tellement inexplicable, que j'ai vingt fois été sur le point de vous questionner là-dessus... Par exemple, comment se fait-il que, malgré toutes les recherches les plus actives, on ne soit jamais parvenu à retrouver la trace de ces malfaiteurs ?...

— On ne la retrouvera jamais, interrompit le comte d'un ton mystérieux, et la raison en est bien simple... Ces malfaiteurs n'ont jamais existé que dans l'imagination de mes domestiques.

— Est-il possible ?

— Malgré l'assertion du jardinier qui prétend avoir aperçu deux hommes escaladant les murs du parc, la nuit même du meurtre, moi, je puis vous répondre qu'il n'a rien vu, que personne ne s'est introduit dans le château, qu'il n'y avait pas enfin de malfaiteurs...

— Ainsi donc, la comtesse de Rosmandas n'aurait pas été assassinée? demanda M. de Langlade frappé d'étonnement.

— Non, elle n'a pas été assassinée, je vous le jure. Mais cette nuit-là même il s'est passé quelque chose d'épouvantable dans l'appartement de la comtesse!... C'est un mystère bien sombre, allez! mes cheveux se dressent encore sur ma tête, quand j'y songe!

— Vous m'effrayez, dit M. de Langlade, qui redoublait d'attention.

— Vous avez connu la comtesse de Rosmandas ; vous savez que nos caractères ne sympathisaient pas ensemble, et que depuis bien des années, si je n'avais toujours voulu voir en elle la mère de ma fille chérie, j'aurais demandé une séparation ?

— Je le sais, répondit M. de Langlade.

— Et pourtant je ne crois pas vous avoir dit ce que j'ai souffert... Vous avez lu peut-être sur mon visage que je n'étais pas heureux, mais il est rare que j'aie laissé éclater devant vous des plaintes, que j'avais souvent bien de la peine à contenir.

— En effet, je ne me souviens guère de vous avoir entendu vous plaindre... J'ai plutôt deviné des choses que vous aviez envie de me cache r.

— Vous ai-je parlé quelquefois, poursuivit le comte, d'une femme assez jeune, assez jo-

lie, qui est venue à deux reprises voir secrètement ici la comtesse de Rosmandas ?

—Il me semble, en effet, me souvenir qu'un jour vous m'avez dit que madame la comtesse recevait de temps à autre mystérieusement une femme, une espèce de folle qui s'était jetée un jour avec une tendresse furieuse sur votre fille. Mademoiselle Marie avait failli s'évanouir d'épouvante, et vous aviez alors, je crois, fait mettre cette femme à la porte du château...

— Avec défense expresse de la recevoir une seconde fois, poursuivit le comte en fronçant le sourcil. J'eus beau questionner la comtesse de Rosmandas, je ne pus jamais savoir quelle était cette femme ; elle me supplia de ne point l'interroger et de lui permettre même de recevoir quelquefois cette pauvre folle qui avait droit aux égards, à la pitié. Néanmoins je fus inflexible et je persis-

tai dans ma défense. Je ne sais pourquoi, mais cette femme inconnue me remplissait d'une vague terreur !...un pressentiment m'avertissait qu'un jour elle me serait fatale, à moi ou à ma fille... D'ailleurs j'avais reçu plusieurs fois des lettres anonymes, écrites dans un style bizarre et emphatique, qui me disaient que ma fille serait bientôt perdue pour moi, que mon bonheur de père allait se changer en larmes, en désespoir. Bien certainement ces lettres folles ne pouvaient émaner que de l'aventurière, qui venait rôder continuellement autour du château. Je ne savais que penser, mais j'étais dans une inquiétude mortelle au sujet de ma pauvre Marie que je n'osais plus quitter des yeux un seul instant... Un soir qu'elle se promenait dans le parc, deux hommes étaient sortis brusquement d'un taillis ; elle n'avait eu que le temps de se cacher derrière une touffe de broussailles, et alors elle avait en-

tendu très distinctement l'un de ces hommes la nommer par son nom, et dire que la somme promise était encore perdue pour cette fois-là, qu'il fallait guetter encore aux environs du château pour saisir la jolie petite demoiselle qu'on leur paierait si bien. Depuis ce temps, comme vous pensez, Marie n'osait plus mettre le pied dans le parc à la brune, elle ne se promenait plus qu'avec moi, la pauvre enfant, non, pas même avec sa mère... Il est vrai que ce n'était pas une mère pour elle ! Cette femme-là n'avait point d'entrailles !...

Et la voix du comte devenait plus sourde ; une lueur sinistre éclatait dans ses yeux.

— Ah ! poursuivit-il avec un sourire plein d'amertume, je n'ai pas été heureux, moi !... Les seconds mariages ne réussissent jamais.. Il est vrai que je n'avais guère à me louer du premier. Pourtant, je pourrais être plus

à plaindre encore... Oui !... si je n'avais pas ma fille ! Mais écoutez, j'ai bien autre chose à vous apprendre ; j'ai encore à vous parler de la folle...

— Quelle est donc cette femme?

— Le diable peut-être ou quelque chose d'analogue, reprit le comte avec un éclat de rire douloureux. Depuis la dernière apparition de cette femme il s'était écoulé quelques mois... Un soir, mon domestique Ocampo vient me dire que la comtesse est enfermée dans sa chambre à coucher avec une femme enveloppée d'une large mante brune, sous laquelle il a cru reconnaître...

— La folle? demanda M. de Langlade avec vivacité.

— Elle-même. J'ordonne à cet homme de ne faire part à personne de cette découverte, et moi, poussé non par une vaine curiosité,

mais inquiet du sort de ma fille, je me glisse avec précaution dans une petite chambre contiguë à celle de ma femme, et j'écoute... Une mince cloison seulement nous séparait; je pouvais tout entendre... Mais jugez de mon dépit, de mes angoisses : la comtesse de Rosmandas et cette femme s'exprimaient dans une langue étrangère que je ne pouvais comprendre. C'était en allemand. J'avais beau coller mon oreille contre la muraille, je ne saisissais rien que des syllabes inintelligibles pour moi, et dénuées de sens. Néanmoins il m'était facile de reconnaître qu'une discussion violente venait de s'engager entre les deux interlocutrices : c'était comme un mélange de prières et de menaces, de cris furieux et d'intonations suppliantes. La comtesse de Rosmandas était, comme vous savez, d'un caractère emporté; elle ne pouvait souffrir la contradiction, et son orgueil était extrême. De temps à autre pourtant elle avait

l'air de conjurer cette femme, qui devenait alors menaçante. Il me semblait par moments distinguer le bruit d'une lutte et d'un piétinement convulsif. L'étrangère voulait sans doute sortir de la chambre, mais on essayait de la retenir, et je pus entendre parfaitement le bruit d'un verrou et le grincement d'une serrure qu'on fermait à double tour. Il était déjà tard, l'obscurité commençait à se répandre, et la porte de madame de Rosmandas ne se rouvrait pas. Moi, je demeurais à la même place, écoutant toujours sans comprendre ; mais n'importe! je voulais attendre jusqu'au bout, je voulais avoir l'explication d'un si étrange mystère. La discussion ne cessait pas ; au contraire, elle ne s'interrompait un moment que pour redoubler de fureur. Enfin minuit sonna : la femme de chambre, qui ne savait pas sans doute ce qui se passait dans l'appartement de sa maîtresse, avait inutilement frappé à la

porte ; enfin, tombant de sommeil, elle s'était retirée. Tout le monde dormait dans le château, excepté Fernand peut-être... Il y avait bien quatre heures que j'écoutais dans la même posture, l'oreille appliquée contre la cloison : la querelle semblait diminuer ; je n'entendais plus que des sanglots, des plaintes vagues et confuses... Tout à coup ces deux voix redeviennent menaçantes ; la lutte recommence avec plus de force, une lutte acharnée, puis j'entends quelque chose de lourd tomber sur le parquet ; un cri terrible s'élève, puis de sourds gémissements, une espèce de râle... Mais bientôt le bruit cesse, je n'entends plus rien : j'étais effrayé ! Croiriez-vous que l'horreur m'enchaînait à la même place ? Enfin, quand il me fut possible de faire un pas, craignant quelque malheur, je m'élançai vers la porte de madame de Rosmandas, et frappai de toute ma force. On ne m'ouvrit pas. J'appelai : au-

cune réponse... Fernand, attiré par le bruit, accourait avec son fusil de chasse. Bientôt tous mes gens furent sur pied. Je leur commandai de faire d'exactes recherches par tout le château, mais je ne voulais point qu'on réveillât madame de Rosmandas, qui sans doute n'avait rien entendu. Vous pensez que, redoutant quelque affreuse catastrophe, je voulais pénétrer seul dans cette chambre avant tous les autres, afin de voir ce que j'aurais à faire. Une demi-heure après, quand chacun se fut recouché, j'appelai Ocampo, et tous deux nous pénétrâmes dans la chambre de la comtesse, par une porte masquée, dont j'avais seul le secret. Alors nous vîmes un effroyable spectacle...

— Oh Dieu! la comtesse assassinée? s'écria M. de Langlade en pâlissant.

M. de Rosmandas s'était levé brusquement de son fauteuil, et marchait à grands pas

dans le salon, en se tenant la tête d'une main. Ses yeux étaient hagards, une pâleur mortelle couvrait son visage ; on voyait de grosses gouttes de sueur ruisseler sur son front chargé de rides.

— Venez ! dit-il en entraînant M. de Langlade vers la porte. J'étouffe ici!.... sortons ! j'ai besoin d'air...

Et il sortit dans un grand trouble, avec M. de Langlade.

XII.

Ollioulles est une petite ville de la Provence, bâtie dans une situation délicieuse, à la sortie de l'âpre et sombre défilé qu'on nomme Vaux-d'Ollioulles. Aux alentours, s'étendent de superbes campagnes abritées par

des hauteurs qui rendent la température si douce, que les orangers et presque toutes les plantes africaines viennent merveilleusement en pleine terre. Ce beau pays, si riant, si fertile, fait paraître plus horrible encore le défilé d'Ollioulles, gorge profonde, resserrée entre deux gigantesques roches calcaires coupées à pic, dont la configuration bizarre et sinistre porte l'effroi dans l'âme du voyageur. Un torrent, qui s'enfle et gronde aux pluies d'orage, roule entre ces deux escarpements arides dont il ronge la base. C'est un endroit lugubre et fantastique, qui semble fait pour servir de théâtre aux scènes de meurtres et de brigandages.

Le soir surtout, quand les derniers rayons du soleil ont disparu derrière ces tortueuses murailles de pierre, le fond de ce ravin ténébreux prend des teintes étranges, et la silhouette noire des roches, qui se dessine sur

le bleu foncé du ciel, ressemble à des têtes de brigands qui épient dans l'ombre. Il fallait pourtant que chaque soir Fernand traversât le défilé pour revenir au château ; mais Fernand ne connaissait pas la peur. Au reste, depuis bien des années qu'il fréquentait ces parages à toute heure du jour et de la nuit, il n'avait jamais fait de mauvaise rencontre. Une seule fois cependant un homme à figure sinistre avait paru le suivre quelque temps ; mais le jeune chasseur, armant son fusil et marchant à reculons, avait ordonné à cet homme de s'arrêter, s'il ne voulait pas recevoir une balle dans la tête.

Nous avons dit que Fernand n'avait pas suivi au château le comte de Rosmandas et M. de Langlade, lorsqu'ils ramenaient Marie après son évanouissement. Le jeune homme avait disparu; et le soir, quand

M. de Rosmandas et sa fille se mirent à table, il n'était pas encore rentré.

M. de Rosmandas était silencieux, triste ; il regardait sa fille assise à côté de lui ; mais ils n'avaient d'appétit ni l'un ni l'autre et ne mangeaient pas. Joseph, debout derrière son maître et la serviette sous le bras, paraissait fort préoccupé ; immobile et muet, il avait assez l'air d'une statue grotesque, d'un serviteur en peinture.

— Eh bien ! Marie, dit enfin M. de Rosmandas avec intérêt ; tu ne manges rien ? Est-ce que tu souffres ?

— Non, non, mon père ; je n'ai pas faim, répondit-elle d'une voix douce et faible.

— Pauvre petite, c'est l'émotion de tantôt ! Dieu ! quelle frayeur tu m'as causée ! un instant je t'ai crue morte...

— Que ne le suis-je ! murmura-t-elle ; et ses yeux se remplirent de larmes.

— Que dis-tu ?... Marie, tu m'épouvantes, tu me désoles !

— Bon père !...

Elle n'en put dire davantage ; sa voix s'éteignit dans les sanglots.

— Tu pleures !... Mais qu'est-ce donc ? quel chagrin peux-tu avoir ?

Marie ne fit aucune réponse... Joseph demeurait dans la même attitude, derrière la chaise du comte. Celui-ci, pensant que sa fille pouvait avoir quelque confidence à lui faire, se retourna vers le domestique et lui fit signe de se retirer. Mais Joseph ne bougea point.

— Sortez donc ! reprit le comte avec impatience.

Joseph ne remua pas davantage ; il n'avait pas sans doute compris, et sa bouche entr'ouverte annonçait la stupeur.

Enfin le comte, qui n'était pas d'une humeur endurante, surtout dans certains moments, se leva brusquement de sa chaise, et montrant d'une main la porte, de l'autre il poussa Joseph toujours immobile. Joseph, qui ne s'attendait à rien, jeta un cri de saisissement et laissa échapper l'assiette qu'il avait sous le bras. Ce bruit fit tressaillir le comte qui porta vivement la main à son front, geste qu'on lui voyait faire souvent en pareille circonstance, quand il entendait briser une vître ou quelque porcelaine. Alors M. de Rosmandas entrait dans une crise nerveuse, qui aurait épouvanté les gens dont il n'était pas intimement connu.

— Misérable ! s'écria le comte en frappant du pied, veux-tu donc ma mort !...

Joseph fut au moment de tomber à genoux pour demander pardon ; mais un nouveau geste du comte, plus impérieux, plus menaçant, le fit courir vers la porte, comme pour se dérober à la colère de son maître.

Dès que le comte fut seul avec sa fille, il se leva de table, et lui faisant signe de le suivre, il alla s'asseoir sur un vaste canapé de forme gothique, placé dans une angle de la salle à manger.

Marie s'empressa de venir s'asseoir à côté de son père, qui, après un instant de silence méditatif, pendant lequel il avait contemplé Marie avec une espèce d'extase, se leva tout à coup en tressaillant et courut à l'autre bout de la salle, en se couvrant les yeux d'une main. Pendant qu'il marchait d'un air agité, des mots incohérents et vagues s'échappaient de sa bouche, et tout

dans ses mouvements, dans ses gestes, annonçait l'égarement et l'épouvante.

Marie ne pouvait comprendre ce qui se passait dans l'âme de son père ; mais, bien qu'elle sentît remuer en elle une grande pitié, elle n'osait pas questionner le comte : il inspirait à la pauvre jeune fille une sorte de terreur qu'elle trouvait puérile, mais qu'elle ne pouvait néanmoins surmonter.

Cependant l'heure avançait, et Fernand ne rentrait point. M. de Rosmandas se promenait silencieusement de long en large, la tête penchée sur la poitrine, les bras croisés. Marie, ne voyant pas revenir son frère, commençait à éprouver quelques vagues inquiétudes, mais elle n'osait les communiquer à M. de Rosmandas, dans la crainte de recevoir une réponse rude et peu paternelle pour Fernand.

Depuis une heure à peu près, un vent d'orage grondait avec violence et poussait des plaintes funèbres qui roulaient de corridor en corridor. Par moments, on entendait des éclats de tonnerre, et quelques larges gouttes de pluie mêlées de grêlons retentissaient contre les vitres. Enfin, l'orage se déclara tout à fait, et des torrents d'eau tombèrent avec fracas. Il n'était pas rare qu'en des circonstances pareilles les ravins tortueux et profonds, qui avoisinent les gorges d'Ollioulles, se changeassent brusquement en fleuves impétueux et irrésistibles qui entraînaient tout sur leur passage, animaux et voyageurs. Une fois même Fernand, surpris pendant la nuit par un de ces torrents improvisés, avait failli périr victime de son imprudence ; il n'était échappé que par une sorte de miracle. Marie n'ignorait point le danger qu'avait déjà couru son frère, et le soir, quand il s'attardait par un temps d'orage, la tendre et

craintive jeune fille s'imaginait les plus affreux malheurs. On sait déjà l'affection profonde que Marie portait à son frère; mais, ayant cru remarquer plusieurs fois que cette affection toute fraternelle éveillait une sorte de jalousie inexplicable dans l'âme de M. de Rosmandas, elle tâchait presque toujours d'affecter pour son frère, en présence du comte, une réserve, une froideur qu'elle était bien loin d'avoir réellement.

Cependant l'orage continuait avec violence. Marie demeurait immobile et les mains jointes, les yeux fixés avec terreur sur un angle sombre de cette grande salle voûtée. Au fond de cet angle, où la clarté des lampes arrivait à peine, on distinguait confusément une figure de pierre aux proportions gigantesques: c'était un des ancêtres du comte de Rosmandas, qui s'était illustré pendant les croisades; il était couché sur le dos, la tête nue sur un

coussin, les mains jointes, les pieds posés sur deux lionceaux, emblême héraldique de sa famille ; vêtu d'une longue tunique, il avait son épée au côté ; près de sa tête, à droite, se tenait un ange, les aîles déployées, et debout. Une ancienne légende attribuait à cet ange plusieurs miracles opérés en faveur des Rosmandas, dont il était le gardien et l'appui.

Maintes fois Marie, qui n'était pas exempte d'une certaine dévotion presque superstitieuse, avait prié l'archange de pierre, dans toutes les circonstances où elle se croyait menacée de quelque péril ; et les malheurs qu'elle redoutait alors n'étaient pas arrivés. Fernand lui-même avait une sorte de vénération pour cette mystique et adorable figure, aux aîles de colombe, qui semblait veiller avec amour sur le guerrier endormi. Mais le comte de Rosmandas ne tournait jamais les

yeux vers cette statue, qu'il n'avait pas l'air même d'avoir remarquée.

M. de Rosmandas marchait toujours avec agitation, et le bruit de ses pas morne et régulier se mêlait au bruit croissant de la tempête. Tout à coup un large éclair bleuâtre illumine la salle, suivi d'un roulement de tonnerre effroyable. Marie se lève en poussant un cri.

— Fernand!... Dieu!

Le comte s'arrête brusquement; les bras croisés, il regarde sa fille, en fronçant le sourcil avec un mélange de surprise et de colère.

— Eh bien! pourquoi ce cri, ma fille? demande-t-il. Vous pensez donc toujours à Fernand?

— Ah! mon père, comment ferais-je pour

ne pas songer à lui, dans un moment pareil? dit-elle avec une vivacité douloureuse. Il est déjà bien tard, l'orage gronde avec furie, et mon pauvre frère ne revient pas!...

— Votre pauvre frère, Marie!... dit le comte amèrement; soyez tranquille... ce n'est pas lui qui court du danger.

— Plût à Dieu!... Mais quelle nuit horrible! Entendez-vous, mon père, comme la foudre éclaire tout le ciel?... Quel fracas épouvantable! On dirait que les roches d'Ollioules viennent de s'écrouler!

— Enfant!...

— Mais, vous le savez, poursuivit-elle avec un redoublement de frayeur, il n'est pas rare que des quartiers de rocs se détachent du haut de la montagne, pendant les orages... Oh! je frissonne... si Fernand passait alors dans le ravin...

— Ce serait peut-être un bonheur pour nous tous, murmura sourdement le comte; mais sa fille ne put rien entendre, et elle poursuivit :

— Combien d'autres dangers encore ! Les torrents qui peuvent tout à coup l'engloutir... Rappelez-vous, mon père, qu'il n'y a pas six semaines, un semblable malheur est arrivé, bien près du château !... deux chasseurs attardés et surpris par l'orage dans un ravin n'ont pas eu le temps de s'enfuir, quand le torrent s'est précipité des montagnes... On a retrouvé le lendemain leurs cadavres couverts de sang et de meurtrissures !... Pourtant, ils étaient jeunes l'un et l'autre, vigoureux, intrépides, comme Fernand...

— Et ils ont péri, je le sais, dit le comte avec un soupir. Mais qu'importe? jeune ou vieux, robuste ou faible, il faut tôt ou tard payer son tribut à la mort !... c'est là notre

destin, ma fille, et nous devons nous soumettre. Si le jour de ton frère est venu, rien ne peut changer le sort... Il faut que le sort s'accomplisse!

En parlant ainsi, le comte avait un accent solennel et prophétique. Marie ne put retenir un geste de frayeur.

— Mon Dieu! de quel air vous me dites cela, mon père? murmura-t-elle d'une voix altérée. Il semblerait, à vous entendre, que vous prévoyez quelque sinistre évènement? Oh! ciel! Auriez-vous appris un malheur?... cherchez-vous à m'y préparer?...

— Oui, ma fille, oui, je veux te donner du courage, répliqua vivement M. de Rosmandas avec une singulière expression de tendresse; je veux, s'il est possible, armer ton cœur contre tout ce qui peut arriver d'un moment à l'autre...

Et comme Marie, dont l'épouvante augmentait à chaque parole du comte, joignait les mains avec angoisse, en regardant l'ange de pierre qu'elle avait l'air d'implorer au fond de son âme, M. de Rosmandas s'élança vers la statue, et, tombant à genoux sur les dalles, le visage dans ses deux mains, il s'écria d'un accent douloureux et suppliant :

— Oh! je t'en conjure, si tu as quelque pouvoir, sauve ma fille!

En même temps, le comte se frappait la poitrine, et des mots sourds, inarticulés, s'échappaient de ses lèvres : C'était la première fois que Marie voyait son père s'agenouiller devant la statue; c'était la première fois même qu'elle l'entendait prier : aussi fut-elle profondément émue, et presque effrayée de cette prière étrange et mystérieuse. Ces derniers mots surtout, *sauve ma fille!* ce cri d'angoisse et d'amour, élancé du cœur pa-

ternel, la remplissaient de craintes et d'incertitudes.

Marie, immobile et muette, continuait de regarder son père. Tout à coup celui-ci s'élance vers elle ; il la saisit dans ses bras, il la presse contre son cœur avec une expression d'angoisse indicible.

— Oui, s'écrie-t-il, c'est une illumination du ciel ! c'est une bonne pensée ! il faut que j'en profite ! Marie, va, tu seras heureuse ! Je n'ai plus d'inquiétude, c'est aux mains d'un galant homme que je confierai ton sort. O ma fille, continua-t-il avec une tendresse inexprimable, tu l'aimes, n'est-ce pas ? Tu seras heureuse avec lui.

— Que voulez-vous dire, mon père ? demande-t-elle avec un mélange d'inquiétude et d'étonnement.

—Tu connais M. de Langlade ; tu sais qu'on

ne trouverait pas dans toute la Provence un aussi digne, un aussi loyal gentilhomme?

— Oh! oui.

— Eh bien! c'est lui qui saura te défendre contre des projets sinistres!... Tu ne pourrais avoir un plus sûr protecteur... O mon ange! il t'aime... il veut t'épouser...

— Lui, mon père?

Et la voix de Marie tremblait d'une manière convulsive.

— Quel bonheur! oh! n'est-ce pas, ma fille? Va, tu peux me croire, il y a bien longtemps déjà que j'avais lu dans ton cœur; mais je n'aurais jamais voulu devancer tes aveux: j'attendais toujours un mot de ta bouche, un mot de la sienne...

— Il vous a parlé, mon père? Quoi! tout ceci est donc bien vrai?... sérieusement, il veut m'épouser?

— Oui, chère enfant! et je n'ai jamais vu d'homme plus passionnément épris. Sans doute il craignait un refus de ma part... car lorsqu'il m'a parlé, sa voix était toute tremblante!... il pâlissait, il frissonnait! Mais réponds-moi, Marie... Pourquoi restes-tu silencieuse?

En effet, la jeune fille demeurait dans une attitude de méditation pénible; elle n'avait plus l'air d'écouter les paroles de son père; elle avait une expression d'étonnement comme une personne qui vient de s'éveiller et qui n'est pas très sûre encore de ne plus dormir.

Cependant l'orage n'avait pas diminué de violence; le tonnerre grondait toujours avec

fureur, et se répercutait dans les échos des gorges d'Ollioules. Tout à coup même, il se fit dans le ciel un tel fracas que le château parut trembler sur sa base : Marie jeta un cri d'épouvante, et se cacha le visage dans ses deux mains.

— Non, murmura-t-elle, je ne veux pas!... je ne veux être la femme de personne... Laissez-moi!... je veux être libre... je veux m'appartenir tout entière!...

— Que dit-elle? pensa le comte en tressaillant. Elle refuse ce mariage!... Ma fille, reprit-il d'une voix sévère, mais tremblante, ai-je mal entendu? ai-je mal compris? Tu refuses l'époux que je te destine?

— Je refuse... oui! répondit-elle d'une voix forte et vibrante.

— Mais pour quel motif?

Marie n'entendit pas sans doute cette dernière question ; elle avait l'air de suivre intérieurement sa pensée et d'y répondre, comme dans un dialogue étrange et mystérieux.

— Je ne céderai pas !... non, je le jure !... Je mourrai plutôt, Fernand !...

— Fernand ! répéta le comte avec une inflexion sourde.

— Fernand, sois tranquille ! Va, tu n'as rien à craindre... Je ne l'épouserai pas, te dis-je !... Ce n'est pas lui que j'aime, tu le sais bien !... Pauvre frère ! O mon Dieu ! pourquoi donc tant le haïr !... Que t'a-t-il fait, cet homme ?...

Puis, après un instant de silence, elle poursuivit, les mains jointes :

— Je t'en supplie, mon frère, calme-toi !

pas de colère !... Ne pleure pas, je t'en conjure !... tu peux me croire : je n'ai pas d'amour pour lui... Je n'en aurai jamais !... Fernand ! Fernand !

En même temps, elle sanglotait à pleine poitrine ; elle se tordait les mains avec désespoir ; et tout, dans sa physionomie, dans ses gestes, révélait une sorte d'égarement.

Le comte, lui, pendant ce monologue bizarre de sa fille, était muet et sombre, les sourcils froncés, les bras croisés sur la poitrine.

Marie, comme épuisée par l'agitation de son délire, venait de tomber sans force dans un fauteuil ; ses yeux languissamment fermés, sa bouche entr'ouverte, sa tête douloureusement penchée sur une épaule, ses bras pendants et immobiles, lui donnaient quelque ressemblance avec une statue de marbre éplorée. Oh ! qu'elle était belle à voir dans

cette attitude! quelle pose mélancolique et gracieuse! Comme l'expression de son visage pâle était charmante et triste à la fois!

Le comte, debout devant elle et les bras toujours croisés, la contemplait d'un air pensif : il paraissait cruellement souffrir; mais, par moments, une expression indéfinissable apparaissait dans sa physionomie troublée; il y avait dans ses yeux une lueur étrange, sur ses lèvres un sourire amer et douloureux.

C'était un spectacle bien frappant que cet homme au visage presque sinistre, en face de cette belle jeune fille, dont le front était si pur, si virginal! Derrière elle se trouvait la statue de pierre, le chevalier armé de toutes pièces et couché, les mains jointes'. L'ange aux ailes déployées avait l'air de protéger à la fois le guerrier endormi et la jeune fille rêveuse.

Les éclats de la foudre et le bruit du vent retentissaient toujours avec des plaintes lugubres ; de larges et pâles éclairs illuminaient par instants toute la grande salle, et faisaient resplendir l'ange, comme dans une atmosphère lumineuse. L'ange semblait alors s'animer : on aurait dit que ses ailes de marbre frémissaient l'une contre l'autre ; on aurait dit que ses regards immobiles n'étaient plus tournés sur le chevalier mort, mais sur la jeune fille.

Le comte ne disait plus une parole depuis quelques moments ; mais ses yeux pleins de flamme ne se détachaient point de Marie ; soudain, comme emporté par un mouvement frénétique, il fait un pas vers elle, et lui prend la main, qu'il presse contre sa bouche avec une tendresse furieuse. Marie, épouvantée, jette un cri, et s'élance vers l'ange de marbre, en tendant les bras. Presque aus-

sitôt un coup de tonnerre horrible se fait entendre ; une des croisées se brise avec fracas, et les deux lampes s'éteignent, renversées par les éclats de la fenêtre.

— Au secours ! à moi !... Fernand ! s'écrie la jeune fille, presque folle de terreur.

— Fernand ! toujours Fernand ! répond une voix sourde et profonde. Oh ! vengeance !...

— Fernand ! continue Marie avec l'accent de la prière.

Des pas précipités résonnent en dehors, devant la fenêtre ouverte et brisée; des aboiements de chien se font entendre.

— Fernand ! mon frère ! criait encore Marie.

— Ma sœur ! ma sœur !

Au même instant, un homme enveloppé d'un manteau escalade en dehors la croisée, et s'élance dans la salle.

— Où es-tu, Marie?... chère sœur!

Et Fernand, car c'était lui, marchait à grands pas dans l'obscurité, se heurtant aux meubles, renversant les chaises et les fauteuils, les bras étendus en avant, comme un aveugle qui marche à tâtons.

Mais il avait beau appeler, aucune voix ne répondait à la sienne, un silence profond régnait dans la salle.

— O mon Dieu! serais-je venu trop tard! murmura-t-il en se frappant le front.

En même temps il fait un faux pas, et manque de tomber la face sur les dalles: son pied venait de heurter dans l'ombre un corps inanimé.

XIII.

L'orage était calmé depuis quelques heures ; aux feux des éclairs avait succédé une nuit profonde et noire ; un silence de mort régnait dans tout le château : seulement, de temps à autre, on entendait le marteau de

l'horloge qui frappait son timbre de bronze ; on entendait aussi la voix triste et funèbre des chouettes et des orfraies, qui se répondaient lamentablement du haut des tourelles gothiques. Mais si tout paraissait tranquille et silencieux dans le château, ce n'était que dans les galeries sombres et dans les grandes salles désertes...Celui qui aurait pu, conduit par Asmodée, voir clair dans les plus secrets appartements de ce vieux manoir, celui-là, je vous jure, aurait frissonné des pieds à la tête. Nous avons décrit déjà la chambre à coucher du comte de Rosmandas; on n'a pas oublié ces tentures funèbres, qui semblaient appartenir à une chambre mortuaire; ces tableaux étranges qui retraçaient d'horribles scènes de martyres et de supplices ; et cette porte mystérieuse qui devait s'ouvrir tous les soirs pour donner passage au condamné.

Le comte marchait avec agitation dans sa

chambre; il se frappait la poitrine, et, de temps à autre, portait la main à sa tête avec rage, comme pour s'arracher les cheveux.

— Oh! murmurait-il, je ne peux plus vivre!... c'est trop affreux!... il faut que cela finisse!... Malheureux! sous quel astre fatal suis-je né!... Partout des traîtres ou des ingrats!... Mais j'ai mérité mon sort, peut-être... Avais-je bien le droit de faire ce que j'ai fait?...

Et son pas convulsif ébranlait le plafond.

— Cependant, est-ce ma faute?... j'ai horreur de moi-même!... S'il y a une victime, c'est bien moi! l'*autre* n'est pas si malheureuse que je le suis, peut-être!... Et d'ailleurs, elle a tout mérité, elle!... Mais moi, continua-t-il en s'arrêtant avec une sorte de terreur, ne suis-je pas encore plus coupable? Je le sais, l'esprit du mal est plus fort que nous... c'est lui qui nous aveugle, c'est lui

qui nous donne les mauvaises pensées... Non, non, le seul criminel, c'est moi !... J'ai beau vouloir me tromper... ma conscience est là qui parle ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et cette dernière exclamation était pleine d'angoisse. Le comte avait interrompu sa marche, et semblait réfléchir profondément, la tête appuyée dans ses deux mains. Dix minutes au moins se passèrent sans qu'il changeât d'attitude. Mais voilà que soudain il s'élance vers un angle de la chambre, revêtu d'épaisses draperies ; il écarte vivement un rideau, derrière lequel il disparaît quelques instants.

Lorsque le comte reparut, sa figure était plus pâle ; il avait une expression de terreur et de désespoir qu'on ne pourrait s'imaginer.

— Oh ! s'écria-t-il, c'est infâme !... surprendre ainsi le sommeil de l'innocence !...

Misérable! n'auras-tu pas le courage de te punir une bonne fois comme tu le mérites!... ne sauras-tu donc épuiser ta fureur que sur d'autres victimes moins coupables!... Non, non, il faut qu'enfin justice se fasse!

Tout en parlant de la sorte, il agitait violemment le cordon d'une sonnette qui retentit longtemps de corridor en corridor.

La nuit était alors très avancée; tous les gens du château devaient être endormis. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, lorsqu'un pas lourd, mais qui semblait indiquer quelque précaution, se fit entendre dans une pièce voisine. Bientôt on frappe trois coups à la porte, M. de Rosmandas ouvre précipitamment.

— Joseph, dit-il, je t'attendais.

Mais ce n'était point Joseph qui entrait dans la chambre. Le comte fit un pas en ar-

rière, avec un mélange de surprise et de saisissement.

— Vous, Monsieur ? à cette heure ?... pénétrer chez moi malgré ma défense !... Quelle audace !

— Peut-être ! répond Fernand avec amertume. Je ne disconviens pas que je suis fort audacieux de vous désobéir... mais le sujet qui m'amène est grave, Monsieur : vous avez refusé, il y a quelques heures, de m'entendre ; vous avez fui pour ainsi dire dans votre appartement...

— Et pourquoi fuirais-je ? dit le comte en croisant les bras d'un air de menace ; croyez-vous donc que j'ai peur de vous ? depuis quand un père craint-il donc la présence de son fils ?...

— Depuis que le fils peut faire rougir son père d'un seul mot !... depuis qu'il sait des

choses que le père croyait ensevelies bien profondément... dans le fond d'une tombe, peut-être !...

— Que voulez-vous dire ?

— Veuillez me prêter quelques moments d'attention, Monsieur, reprit Fernand d'un ton solennel, et vous saurez tout.

— Demain ne sera-t-il donc plus temps de nous expliquer, Monsieur ? demanda le comte.

— Non, Monsieur, il ne sera plus temps ! Demain, à cette heure, un secret terrible, qui peut vous perdre, aura été divulgué, si vous ne prenez toutes les mesures nécessaires pour échapper à un grand péril.

— Je vous répète, Fernand, que je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire ; vous affectez un ton d'oracle, un air mystérieux, qui ne m'impose pas le moins du monde. J'i-

gnore quel peut être ce secret terrible dont vous cherchez à m'effrayer... Mais je vous déclare que je n'ai pas peur.

— Non, malheureusement, vous n'avez pas peur! répond Fernand avec une inflexion railleuse. Je sais que vous êtes brave, monsieur le comte! je sais que vous pouvez dormir tranquille, et sans rêve sinistre, dans ce château qui renferme tant de souffrance! A la bonne heure!... Moi, je n'ai pas l'âme si bien trempée, j'ai peur, je tremble... sinon pour moi-même, du moins pour une personne qui m'est cent fois plus chère que la vie!...

Le comte lança à Fernand un regard plein de méfiance et de haine.

— Jusqu'à présent, je vous répète que je ne comprends rien à toutes vos réticences, monsieur Fernand; parlez-moi sans détour, sans toutes vos circonlocutions, ou bien veuillez

ne pas me troubler davantage... Il est tard, j'ai besoin de repos...

— Ah! vous avez besoin de repos, Monsieur? êtes-vous bien sûr de dormir quand je serai sorti de cette chambre? n'attendez-vous pas quelqu'un ici même?

— Et qui donc?

— Un homme que je n'ai pas reconnu tout à l'heure dans l'ombre, et que j'aurais pris pour Joseph, si je ne savais qu'à présent il dort!

Le comte n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— N'est-il pas vrai, Monsieur, que je suis bien informé? reprit Fernand avec un sourire sardonique. Voulez-vous que je vous dise maintenant quel est cet homme qui portait

les habits de Joseph? C'est votre confident, votre fidèle serviteur Ocampo !

— Ocampo ! répéta le comte avec un frissonnement.

Ce nom avait produit un incroyable effet sur le comte : sa figure était pâle, bouleversée ; il regardait autour de lui avec une sombre inquiétude, comme s'il eût redouté les embûches de quelque ennemi secret.

— Non, ce n'est pas lui ! ce n'est pas Ocampo ! disait-il sourdement. Vous mentez, Fernand ! vous mentez, vous dis-je ! vous n'avez pas vu cet homme...

— Ah ! je ne l'ai pas vu ! dit Fernand avec véhémence en essayant d'attirer le comte vers la porte. Eh bien ! venez, Monsieur, suivez-moi... vous le verrez vous-même ! Tout à l'heure, quand il m'a reconnu dans

l'obscurité des galeries, il s'est caché soudain dans l'embrâsure d'une fenêtre... Il a cru, l'imbécile! que je n'avais rien vu, rien entendu... comme si le bruit de ses gros pieds lourds n'avait pas trahi sa marche! comme si je n'avais pas entendu la sonnette du maître qui l'appelait!

Le comte regardait Fernand d'un air interdit, égaré.

— Oh oui! n'est-ce pas, monsieur le comte, vous prenez tout cela pour un rêve! vous n'auriez jamais cru que vos projets fussent dévoilés.... et qu'un homme de cœur veillait dans l'ombre pour empêcher nu crime!...

— Un crime! vous êtes fou en vérité, Fernand! et c'est votre folie qui excuse à mes yeux votre insolence... Autrement vous pourriez vous repentir de m'avoir bravé ainsi!... Depuis quelque temps votre conduite me devient insupportable : vous avez l'air d'ou-

blier que je suis le maître ici, que je suis votre père !....

— Mon père ! Ah ! Monsieur, tantôt vous repoussiez ce titre comme un outrage !... il est vrai que peut-être alors la colère vous égarait.... mais voilà, Monsieur, la deuxième fois que vous me répétez avec fureur que je ne suis pas votre fils !

— C'est parce que vous semblez toujours l'oublier, Fernand : vous n'avez pour moi ni respect ni égard ; vous conseillez même à votre sœur de me desobéir, de résister sans cesse à mon autorité paternelle !

— Non, Monsieur, non, je ne lui donne pas de semblables conseils ; vous êtes dans l'erreur, ou plutôt vous n'êtes pas juste. Je me crois seulement l'appui, le soutien de ma sœur ; et, comme j'ai maintenant la certitude qu'elle n'est pas en sûreté dans ce châtea u,

qu'on dresse autour d'elle des pièges sinistres, je veille nuit et jour pour l'en préserver.... Cette nuit encore, me voilà tout prêt à la défendre.... Malheur! malheur à ceux qui voudraient nuire à ma sœur!....

— Vous êtes en démence! Je vous le dis, Fernand. Ma fille n'a ici personne qui cherche à lui nuire... elle n'a personne à craindre dans le château, que vous, peut-être!

— Moi! repartit Fernand d'une voix furieuse et concentrée.

— Oui, vous! Je ne m'explique pas... vous devez me comprendre!...

— Oui, je vous comprends, monsieur le comte, oui, je sais maintenant tout ce qui se passe dans votre cœur.... Je vous porte ombrage, je vous gêne... Vous cherchez par tous les moyens à brouiller le frère et la sœur... mais vous n'y parviendrez pas, je

vous en avertis ! Ma sœur et moi, nous sommes liés par des nœuds trop forts, par des nœuds indissolubles.... Elle m'aime, je crois, autant que je l'aime...

—Oh ! non, non, pas autant, malheureux ! dit le comte en lui saisissant le bras avec force. Heureusement ta sœur n'est pas née comme toi dans un jour fatal... elle n'a pas un cœur infâme et perverti !.... Tu le vois, depuis tant d'années que ton souffle l'empoisonne, sa candeur, son incorruptible innocence, ont triomphé de tes funestes conseils ! Mais, qui sait ! un jour, peut-être, la malheureuse enfant tomberait dans l'abîme que tu creuses hypocritement sous ses pas ! Il faut que je prenne un parti décisif... vous ne pouvez rester tous deux ensemble dans ce château : elle ou toi, il faut que l'un des deux en sorte !

— Je n'en sortirai pas, tant que ma bouche

aura un souffle de vie ! s'écria Fernand d'un ton résolu. Je suis ici pour défendre ma sœur, je la défendrai jusqu'à la mort !

— Eh bien ! c'est elle qui sortira de ce château ! dit le comte. Ma volonté est ferme, inébranlable : demain, sans plus attendre, je conduirai votre sœur à Marseille pour la mettre dans un couvent. Vous ne la reverrez pas avant quelques années.

— Ah ! vous l'avouez donc enfin ! vous vous êtes trahi, Monsieur, interrompt Fernand avec un sourire plein de menace. Votre couvent, je le connais.... croyez-vous qu'il soit à Marseille ? Ne serait-il pas plutôt sous ces voûtes profondes, muettes, impénétrables, auxquelles vous avez l'habitude de confier vos secrets !...

— Quoi ! saurait-il ?... murmura le comte

en plongeaut un long regard effrayé dans les yeux de Fernand.

— J'ai deviné, monsieur le comte, n'est-ce pas ? Votre couvent est ici même.... Vous seul en avez la clef. Vous seul, et un autre encore, vous en connaissez le chemin !.... Ainsi, tout est donc vrai ! un misérable est là prêt à vous obéir ; il n'attend qn'un signal.... Cette nuit, ma pauvre sœur pouvait être enlevée au milieu de son sommeil !

— Ah !

Et cette exclamation du comte annonçait encore plus de terreur que de colère. En même temps, il venait de saisir d'une main vigoureuse le bras du jeune homme, qui demeurait comme enchaîné dans cette convulsive étreinte.

— Parle ! parle ! qui t'a dit cela, malheureux ? qui t'a révélé des choses qui font mourir ?...

— Vous ne le saurez pas, Monsieur ! répond Fernand avec fermeté.

— Mais tu ne sais donc pas que j'ai le pouvoir de te faire parler !... que je puis t'ouvrir la bouche de force, et t'arracher du cœur le nom du misérable qui a pu te dire.,.

— Que vous aviez le projet de faire enlever ma sœur cette nuit !... ajouta Fernand. Je vous répète que c'est mon secret !

— Ah ! tu ne veux pas me répondre... Eh bien ! alors, malheur sur toi ! Tu seras cause de tout, misérable !...

En même temps, le comte ouvrait la porte en appelant au secours d'une voix retentissante.

Un homme entre aussitôt dans la chambre ; à voir sa tournure, on dirait que c'est Joseph : mais son visage disparait presque

tout entier sous une épaisse chevelure et sous une barbe énorme qui n'a rien d'humain.

— A l'aide ! à l'aide ! dit le comte. Entraînez ce jeune homme ! Suivez-moi !

L'homme à la grande barbe fait un pas vers Fernand ; mais celui-ci, tirant d'une poche un couteau de chasse, brandit son arme d'une façon terrible, en menaçant l'inconnu de le frapper.

— Ocampo ! s'écria-t-il, tu es mort si tu avances !.,.

Celui que Fernand appelait Ocampo ne semblait guère disposé à commencer l'attaque, bien que ses membres parussent d'une conformation athlétique, et que tout dans sa personne annonçât un robuste gaillard, capable de tuer un bœuf d'un coup de poing.

— Lâche ! dit le comte, tu hésites !... Eh bien ! je me passerai de ton secours !...

Et, quoique la partie ne fût pas égale, le comte se précipita sur Fernand pour lui arracher son couteau de chasse. Il fallait sans doute que le comte fût bien animé par la colère, ou doué d'un courage à toute épreuve, car c'était chercher la mort dans une pareille attaque. Par bonheur, Fernand, malgré la rage qui le transportait, n'osa point abaisser le bras, qu'il tenait levé sur M. de Rosmandas.

— Vous êtes bien heureux, dit-il en jetant son arme, vous êtes bien heureux que je vous aie longtemps appelé mon père !...

— Et c'est un nom que tu ne me donneras plus ! repartit le comte en frappant avec force contre la muraille qui se trouvait à

côté de lui. Aussitôt le parquet s'entr'ouvrit sous les pieds de Fernand, qui disparut avec la rapidité de l'éclair.

XIV.

Le lendemain, rien ne semblait extraordinaire dans le château. Le comte n'avait quitté son appartement que vers midi, comme de coutume; Marie s'était levée de meilleure heure, pour faire sa promenade habituelle

dans le parc. Fernand, seul, ne s'était pas encore montré ; son chien Nemrod aboyait douloureusement dans la cour, fort étonné, sans doute, de ne pas être en chasse à pareille heure. La seule personne qui ne partageât point la tranquillité des autres domestiques, c'était le brave Joseph : il avait un air si consterné, si étrange, qu'on aurait pu croire que le pauvre diable avait reçu une volée de coups de bâtons. Il n'en était rien pourtant ; et, si l'excellent Joseph eût eu la bosse de la cupidité, certes, il n'aurait pas eu lieu d'être mécontent ; car jamais sa poche n'avait contenu pareille somme. Joseph se promenait mélancoliquement sous un grand vestibule, et poussait des soupirs à fendre l'âme ; de temps à autre il se retournait avec un visage effaré, et levait une jambe en arrondissant le dos, comme s'il eût voulu se mettre en posture commode pour recevoir une correction de coups de canne.

— Aie! aie! murmurait-il d'un air piteux. Assez! assez!...

Mais bientôt il s'apercevait de son erreur, et secouait tragiquement la tête en répétant :

— Diable m'emporte! je crois que je deviens fou!...

Et puis il reprenait sa promenade soucieuse et taciturne.

— Non, non, c'est impossible, dit-il en joignant les mains avec désespoir, je ne vivrai pas quinze jours avec un pareil régime... je ne bois plus, je ne mange plus, je ne dors plus! Il me semble voir partout des martinets, des fouets, de pauvres diables qui me tendent les épaules!... Mais quelle drôle de chose! comment se fait-il donc que le dos me cuise de la sorte? on ne m'a pas frotté pourtant... C'est moi, au contraire, qui ai battu comme un sourd... Ah! bon Dieu! bon

Dieu! quelle abominable râclée! comme ça tombait! je n'ai jamais vu de grêle pareille!... au lieu de cinquante coups, quatre-vingts, cette nuit-là!... Il paraît que c'est une aggravation de peine... J'en ai encore mal à la saignée! Ah! mais, c'est lui, par exemple, le pauvre malheureux! qui doit avoir une foule d'écorchures!... Je crois bien, avec un fouet garni de nœuds et d'épingles!... ça n'a rien de régalant!... Aussi comme il soupirait! quels cris étouffés!... Mon Dieu! Jésus! pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute! je n'ai pas le moindre goût pour ce métier-là... Mais il faut bien obéir : autrement c'est mon dos qu'on tambourinerait! M. le comte ne veut pas qu'on y aille de main morte!... Ah! Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi!... Je promets une chandelle à saint Joseph, mon patron... je serai dévôt; j'irai à la messe tous les dimanches, comme mam'selle Marianne...

En parlant ainsi, Joseph était agenouillé sous le vestibule, et se frappait la poitrine à grands coups de poing, comme un pécheur contrit.

— Pardonnez-moi, Jésus! poursuivit-il avec larmes. Je dirai ce soir que j'ai trop mal aux bras pour entrer de nouveau en fonction... Ça m'est égal, arrive que pourra! je ne veux plus casser les os de mon prochain.. Oh! parole d'honneur! il faut qu'il ait les os rudes, car je tape dur!... Vingt sous par coup de fouet, c'est bien payé! Ah! c'est trop payé! dit-il douloureusement en se frappant la poitrine avec plus de force. Voici ce qui me rend plus coupable!... Ce pauvre monsieur, comme il geignait sous son capuchon!... Quand je dis que c'est un monsieur, c'est peut-être une dame... car on n'y voit goutte à travers ce vilain sac qui l'enveloppe des pieds à la tête... Oui, ma foi! j'ai peut-être raison... c'est peut-

être une personne du sexe, que j'ai si joliment étrillée... D'ailleurs, on dit que M. le comte est un bourreau de femmes...Ses deux épouses en ont senti de rudes, je le parie bien! Marianne me disait l'autre jour que la dernière avait, quand elle est morte, certaines marques sur la nuque qui n'annonçaient rien de bon... Hum! hum! diantre! qu'est-ce que tout cela veut dire?... Oh! je donnerais bien ma paire de guêtres neuves pour savoir quel est mon patient!... Parbleu! continua-t-il en souriant d'un air sardonique, et comme très fier de son idée, j'imagine un moyen des plus adroits : ce soir, pendant l'exécution, j'éteins les flambeaux comme par accident, et je glissse deux ou trois mots à l'oreille du condamné; je lui demande son nom, entr'autres, en lui promettant de frapper moins fort à l'avenir. Certes, à moins d'être sourd et muet, il me dira comment il se nomme, et, alors, nous verrons ce que nous avons à faire.

Moi, d'abord, je suis vertueux autant par caractère que par goût, et je serais très content de venger la vertu!...Il me semble qu'après cela je dormirai plus tranquille, et qu'on ne me verra plus maigrir à vue d'œil!... car je maigris, parole d'honneur, que c'est un scandale... je fonds!...

Et l'estimable Joseph, tout plein de ce généreux projet, semblait oublier qu'il était à genoux.

— Seulement, reprit-il en se frottant les mains, il faut, comme dit c't autre, que je me distingue par mon adresse; car si notre maître soupçonnait la moindre chose, il pourrait me procurer le plaisir d'une certaine culbute qui doit vous faire voir trente-six millions de chandelles!... Marianne, qui sait une foule de choses, dit qu'il y a des trappes dans l'appartement de M. le comte, et que ces trappes s'ouvrent quelquefois sur des gouffres sans fond... C'est très possible...

et si je n'avais pas été si troublé cette nuit, j'aurais cru, diable m'emporte! que ce pauvre M. Fernand faisait une pareille dégringolade; mais il paraît que j'avais la tête à l'envers, et que la trappe est une attrape de ma frayeur. Ah! c'est que M. le comte est terrible! et, quand il est en colère, il vous empoigne...

Il n'acheva point, et tomba le nez contre terre en poussant un grand cri : une main lourde venait de se poser sur ses épaules; une voix sourde et basse venait de l'appeler par son nom.

— Allons, Joseph, vite debout! suis-moi!...

En même temps une main vigoureuse secouait le domestique par le collet de son habit. Il se hasarde à relever un peu la tête; mais presque aussitôt il retombe en se cognant le nez sur une dalle. La personne qui lui parlait de la sorte, et qui le secouait si rudement, c'était le comte de Rosmandas.

— Eh bien ! drôle, es-tu sourd ! dit le comte. Vite, qu'on me suive !

Joseph parvient à grand'peine à se remettre sur ses jambes : mais il était d'une pâleur effrayante ; ses dents claquaient, des frissons convulsifs agitaient tous ses membres, comme s'il venait de sortir d'un bain d'eau glacée.

— Joseph, poursuivit impérieusement M. de Rosmandas, ne perdons pas un instant... Personne maintenant ne nous épie... suis-moi dans ce couloir secret, dont j'ai la clef.

En même temps il lui indiquait une petite porte à peine visible, dans un angle de la muraille. Joseph, sans dire une parole, m ar-cha sur les pas du comte d'un air hébété. M. de Rosmandas ouvrit la porte du cou-o ir.

— Prends la bêche que voici, dit-il en lui

montrant quelque chose dans l'ombre, tu vas savoir ce que j'attends de toi...

Joseph prit machinalement une bêche placée dans un angle de la muraille; puis, sur un geste du comte, il se mit à marcher en avant. Aussitôt la porte du couloir se referma sur le maître et le domestique.

XV.

Cette journée-là se passa tout entière sans que Fernand reparût. Marie, que son père avait laissée très souffrante et dans une agitation fébrile, commençait à s'étonner et à se plaindre d'une pareille absence. C'était la première fois depuis bien des années, que Fernand laissait voir une pareille indifférence : autrefois il ne sortait pas du château et se privait du plaisir de la chasse,

lorsque sa jeune sœur avait la plus légère indisposition. Marie ne savait donc que penser d'un oubli qui la désespérait : d'abord, elle avait cru que son frère était malade et gardait la chambre ; mais, ayant plusieurs fois envoyé vers lui Marianne, elle ne pouvait comprendre que Fernand ne fît aucune réponse et que sa porte demeurât opiniâtrément fermée.

Alors une inquiétude vive et poignante s'empara de la jeune fille ; elle se rappelait confusément, avec une terreur involontaire, les évènements de la veille : l'orage, le tonnerre, la fenêtre brisée, son épouvante et son évanouissement en face de la statue de marbre. Elle n'avait pas entièrement oublié non plus qu'un jeune homme, son frère sans doute, était venu soudain, comme par miracle, pour la tirer d'un grand péril. Ce péril, qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer, de quelle nature pouvait-il être? Voilà ce que

Marie n'avait pas la puissance de se rappeler ; voilà ce qui l'effrayait profondément. Outre le désir extrême qu'elle avait de voir Fernand pour le remercier de sa protection, Marie comptait justement faire ce jour-là une confidence très importante, à ce frère qu'elle aimait par-dessus toutes choses.

Depuis dix-huit mois environ que sa mère était morte, Marie se trouvait par moments sous l'empire d'une surexcitation extraordinaire, qui pouvait, au dire des médecins, dégénérer d'un instant à l'autre en folie; il n'était pas rare qu'elle demeurât des heures entières absorbée dans une préoccupation profonde et muette, qui la rendait comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Durant ces heures d'atonie apparente, elle avait l'air de ne rien voir, de ne rien entendre : on l'aurait prise, à peu de chose près, pour une idiote ; mais, chose étrange, par intervalles cette incompréhensible somnolence intellec-

tuelle semblait tout à coup se dissiper; on aurait dit qu'un brouillard se déchirait dans l'esprit de la jeune fille, et que ses pensées, tout à l'heure nuageuses et confuses, acquéraient soudainement une lucidité merveilleuse. Alors elle voyait des choses presque imperceptibles, à des distances extraordinaires; elle entendait parler à voix basse, dans les pièces les plus éloignées de sa chambre : on prétendait même qu'elle avait eu plusieurs fois des accès de somnambulisme, pendant lesquels elle avait accompli des choses si bizarres, si difficiles, qu'elles eussent été peut-être impossibles à toute autre personne en état de veille. Mais ce n'étaient là que des bruits fort douteux, fort incertains, que le comte de Rosmandas traitait de sornettes et de mensonges. La vieille Marianne elle-même, en dépit de sa crédulité superstitieuse, se refusait à croire de pareils contes : elle avait pourtant vu plusieurs fois, pendant la nuit, une ombre blanche se glisser furtive-

ment dans les allées sombres du jardin, comme un fantôme; mais, au lieu de s'imaginer que ce pouvait être sa jeune maîtresse, elle aimait bien mieux croire que cette ombre blanche était le spectre de la seconde femme du comte, morte plusieurs mois auparavant d'une façon tragique et mystérieuse.

On doit se rappeler que Marie élaborait, depuis quelque temps, un projet d'une grande importance, et qu'elle comptait, à cette occasion, sur l'assistance d'un homme courageux et dévoué. Cet homme, on le sait déjà, c'était M. de Langlade; mais un autre que lui devait sans doute aider la jeune fille dans sa périlleuse entreprise. Marie, après avoir réfléchi longtemps, s'était décidée enfin à confier ce projet à son frère. Malheureusement, jusqu'alors elle n'avait pas trouvé l'occasion d'instruire en cachette Fernand de ce qu'il avait à faire : le comte entravait de mille manières toutes les conversations, toutes les

entrevues, que le frère et la sœur voulaient avoir ensemble.

Marie avait donc pris la ferme résolution de venir au rendez-vous nocturne qu'elle avait donné à M. de Langlade, pour le soir même, dans le parc. Mais l'absence de Fernand devait la contrarier beaucoup dans ses projets. Ce fut bien autre chose, quand elle apprit que son frère ne s'était pas montré de toute la journée, et qu'il avait refusé de répondre aux questions suppliantes qu'on lui adressait à travers sa porte. Alors la pauvre jeune fille se figura les plus affreux malheurs; elle pensa qu'il n'existait plus, que dans un accès de désespoir il s'était fait sauter le crâne : elle n'ignorait pas que ce jeune homme, sombre et chagrin, était bien capable d'attenter à ses jours, que plusieurs fois il avait fait entendre par des paroles sinistres qu'une balle de plomb viendrait mettre un peu de calme dans sa tête troublée.

A peine Marie fut-elle en proie à ces idées

lugubres, qu'elle courut toute en pleurs vers la chambre de son frère, séparée de la sienne par un vaste corps de bâtiment. C'était la première fois, depuis plus d'une année, que Marie pénétrait dans cette partie du château : son père lui avait défendu solennellement de franchir une immense galerie, qui menait de l'appartement du frère à celui de la sœur. Jamais encore elle n'avait osé enfreindre cet ordre, dont elle ne s'expliquait pas le motif; mais la crainte d'irriter son père et surtout de l'affliger, l'avait toujours retenue en deçà de la longue et sombre galerie.

Une inquiétude trop vive agitait la jeune fille : ne songeant plus qu'à son frère, elle avait oublié la défense paternelle, et frappait d'une manière désespérée à la porte de Fernand.

— Mon frère, au nom du ciel ! je vous en conjure, ouvrez !... disait-elle en sanglotant.

Mais aucune voix ne répondait à sa voix gémissante.

— Vous voyez bien, ma pauvre demoiselle, qu'il ne vous entend pas, disait Marianne qui, prenant un air douloureux adapté à la circonstance, se frottait les yeux avec son tablier de taffetas ; en même temps elle poussait de gros soupirs et faisait tous ses efforts pour pleurer.

— Mon Dieu! où peut-il être? reprenait Marie en se tordant les mains. Fernand, ouvre-moi!... c'est ta sœur, ta bonne petite sœur qui t'appelle!...

Aucune réponse.

— Ah! Mademoiselle, disait Marianne d'un accent lamentable, comme j'avais bien raison l'autre jour de prédire une catastrophe! Ce pauvre monsieur Fernand, si bon, si beau, si jeune!... quel malheur!

— Marianne, vous m'épouvantez! Que

peut-il être arrivé à mon frère?... Si dans un accès de découragement... Non, c'est impossible! il m'aime trop, il n'abandonnerait pas ainsi une pauvre sœur qui n'a que lui au monde!... ce serait un ingrat...

— Non, non, s'écria-t-elle avec un accent d'énergie et de conviction, c'est impossible!

— Que le bon Dieu vous entende! ajouta Marianne en faisant un signe de croix, mais je n'ai pas grande confiance!...

— Marianne, j'y pense, il aura sans doute été de très bonne heure à la chasse!... Oui, personne ne l'a vu sortir... Tu sais bien qu'il part très souvent au point du jour, avant qu'on ne soit levé au château...

— C'est vrai, Mademoiselle; mais, depuis que M. Fernand porte un fusil, il n'a pas quitté une seule fois le château sans emmener avec lui son chien Nemrod...Tenez, entendez-

vous la pauvre bête qui se lamente là-bas dans la cour ? elle pleure après son pauvre maître.. Elle est en train sans doute de hurler la mort...

— Sa mort ! dit sourdement Marie.

Puis, sans pouvoir ajouter une parole, pâle et sans force, elle se laissa tomber en sanglotant dans les bras de la vieille femme de chambre.

— Ah ! mon doux Jésus ! Voilà bien une autre affaire ! dit plaintivement Marianne... mademoiselle est pâle comme une morte... si elle allait me passer dans les bras !... Dieu de Dieu ! quelle histoire ! M. le comte dirait que c'est moi qui l'ai tuée...Je serais perdue ! Quelle responsabilité! Mademoiselle, allons ! revenez à vous... un peu de courage ! Tout n'est peut-être pas encore fini !...

Mais comme Marie, au lieu de reprendre ses forces, semblait au contraire s'affaiblir

davantage, la vieille fille eut tellement peur, qu'elle se mit à crier au secours d'une voix perçante.

Au bout de quelques minutes, tous les domestiques du château accouraient éperdus. On chercha de toutes parts M. de Rosmandas, pour lui apprendre l'état de sa fille : depuis deux heures au moins, personne n'avait aperçu le comte, on le croyait endormi dans sa chambre et faisant la sieste.

Mais, comme les cris de Marianne continuaient sur un ton plus aigre et plus lamentable ; comme il se faisait dans le château une agitation singulière et inaccoutumée, le comte allait sans doute se réveiller à ce vacarme. En effet, on entendit bientôt une porte s'ouvrir et se fermer avec violence, dans l'appartement de M. de Rosmandas : des pas précipités retentirent.

C'était le comte qui accourait tout effaré.

— Ma fille ! ma pauvre enfant, qu'est-ce donc ? demanda-t-il en la soutenant dans ses bras.

Marie n'avait pas perdu connaissance ; seulement les sanglots la suffoquaient et ses genoux n'avaient plus la force de la porter.

— Mon père ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante, Fernand est mort !...

— Que dis-tu, chère petite folle ? répond le comte en l'embrassant avec une tendresse ineffable. Eh quoi ! toujours de pareilles idées ? toujours des craintes au sujet de ton frère, des craintes vaines et puériles, qui n'ont pas le moindre fondement...

— Oh ! cette fois j'ai raison... mes craintes sont justes... C'en est fait !... il est mort !

Et elle continuait de fondre en larmes.

— Allons ! je t'en supplie, calme-toi ! point d'enfantillage ! Fernand est dans sa cham-

bre et dort aussi, comme je faisais moi-même tout à l'heure...

— Non, mon père! non! il nous entendrait bien!... Fernand! Fernand!... Voyez, aucune réponse!... Je n'ai plus de frère!... je n'ai plus qu'à mourir!...

— Mourir! interrompt le comte avec amertume. Ingrate! n'as-tu pas un père qui t'aime, qui t'adore?...

Marie ne l'entendait pas, elle continuait d'appeler Fernand avec des cris désolés.

Déjà les épais sourcils de M. de Rosmandas commençaient à s'abaisser; un nuage s'était répandu sur son front, et l'éclair jaillissait de ses yeux; mais l'orage fut tout intérieur, et n'éclata point.

— Marie, dit-il d'une voix douce et persuasive, je te jure que ton frère est en parfaite santé, qu'il ne court pas le moindre risque, et qu'il trouvera lui-même que tu es

folle de t'effrayer pour les moindres choses. Je te répète qu'il dort... Seulement, il a quelquefois le sommeil très dur! poursuivit-il avec un sourire fatal. Oui... très dur!... quand il a bu, avant de s'endormir, trois ou quatre bouteilles de vin de Lamalgue!...

— Lui? Fernand?... Oh! mon père, vous savez bien qu'il n'a jamais eu de semblables habitudes!

— C'est-à-dire que tu le crois un ange? Va, ma pauvre enfant, tu es dupe de ton innocence, de ta crédule affection... Depuis plusieurs années, Fernand s'abandonne à toutes sortes de passions honteuses... Tu peux me croire, c'est un débauché, c'est un ivrogne!

— Non, non! Vous le jugez mal, mon père!

— Nous verrons qui de nous deux sera le plus clairvoyant! Mais viens, ne reste pas à cette porte, Marie... Je te pardonne pour cette

fois d'avoir enfreint ma défense... Tes craintes chimériques, tes folles inquiétudes sont ton excuse... Je t'en conjure, sois plus docile à l'avenir... fais ce qu'un père t'ordonne... te supplie de faire... C'est pour ton bien, Marie!...

Les gens du château n'avaient pas attendu, pour se retirer, que le comte leur en eût donné l'ordre. Tous, à l'exception de Marianne qui avait des privilèges d'ancienneté, ils avaient bien vite quitté la galerie, voyant arriver leur maître.

— Allons! viens, mon ange... dit le comte en attirant sa fille avec douceur, viens dans ma chambre... nous allons causer ensemble : j'ai quelque chose de très sérieux, de très important à te dire.

Marie ne fit aucune objection à son père ; elle le suivit avec résignation, la tête penchée sur la poitrine, les yeux gonflés de pleurs.

Quelques instants après, Marianne entendit fermer une serrure à double tour et des verroux grincer.

XVI.

Cette journée, déjà si pleine d'évènements, devait en voir s'accomplir d'autres plus sombres encore. Les domestiques se questionnaient entre eux; ils commençaient à trouver la disparition de Fernand assez étrange. Si le chien de chasse n'eût pas continué ses lamentations dans la cour, peut-être serait-on parvenu à donner une explication plus ou moins

satisfaisante à l'absence du jeune chasseur ; mais les cris plaintifs, l'agitation douloureuse de Nemrod, qui jamais n'était resté si longtemps sans voir son maître, augmentaient singulièrement l'inquiétude des gens du château. Ce qui paraissait fort étrange surtout, c'était la tranquillité de M. de Rosmandas, qui n'avait pas même eu la pensée de faire ouvrir l'appartement de son fils.

Tandis qu'on se livrait dans le château à mille conjectures, plus tristes les unes que les autres, un homme à cheval arrive au galop jusqu'à la grille ; puis, après avoir demandé si l'on pouvait parler à M. de Rosmandas, il attendit la réponse, immobile et toujours en selle devant la grille qui demeurait fermée. Dix minutes à peu près s'écoulèrent, avant qu'on rapportât à ce cavalier la réponse du comte : celui-ci était souffrant et dans l'impossibilité de recevoir personne] au monde; cependant il faisait prier l'inconnu

de vouloir bien dire son nom et le sujet de sa visite.

Le cavalier fronça le sourcil.

— Puisque M. de Rosmandas ne veut pas me recevoir, dit-il d'un air sombre et menaçant, je n'ai que faire de lui laisser mon nom; il apprendra bientôt comment je m'appelle : d'autres viendront lui présenter leurs hommages à ma place. Au revoir !

Et, sans donner aucune explication, l'inconnu s'était éloigné au grand galop. On le perdit bientôt de vue.

— En voilà un qui n'est pas commode ! dit un palefrenier à son camarade. Quel regard ! Le diable doit avoir les yeux comme ça...

— C'est peut-être bien le diable en personne ! ajouta l'autre en souriant d'assez mauvaise grâce. De toute manière, c'est très heureux qu'il ne soit pas entré chez nous; il

nous aurait donné la jaunisse, à nous, et la morve à nos bêtes.

—Du reste, nous le reconnaîtrons ! et certes, à moins de passer avec son cheval pardessus les piquants de la grille, il est bien sûr de rester longtemps dehors !

Les gens du château s'entretinrent quelque temps encore sur le cavalier mystérieux, et commentèrent, chacun à sa façon, une si étrange visite.

Mais d'autres évènements vinrent bientôt faire diversion à celui-ci.

Depuis quelques jours on s'était fort étonné dans le château de la disparition subite du domestique italien que le comte avait, pour ainsi dire, attaché particulièrement à sa personne. Cet Ocampo n'était pas aimé, en général, de ses camarades : il était sombre, brusque et sournois ; il ne regardait jamais en face, et sa physionomie peu franche était

loin de prévenir en sa faveur. Plusieurs fois les autres domestiques avaient essayé de lui faire un assez mauvais parti : un palefrenier même, qui était robuste et hardi, lui avait cherché querelle en deux ou trois occasions ; mais Ocampo, dont la force musculaire n'était pas égale à celle du provocateur, avait tiré de sa manche, pour toute réponse, un long stylet corse, dont la lame rouillée et parsemée de taches suspectes ne semblait pas vierge de sang humain.

— Le premier qui me touche est mort ! disait Ocampo en grinçant des dents. Tenez-vous pour avertis, camarades !

—Le gredin aura son compte tôt ou tard ! avait répondu le palefrenier en branlant la tête d'un air de menace, et une bonne fourche me fera justice de son maudit stylet !

Peu de jours après la dernière querelle de ces deux hommes, Ocampo avait disparu.

On pouvait donc croire, sans trop d'invraisemblance, qu'une rixe fâcheuse s'était engagée entre les deux adversaires, en quelque endroit écarté, et que l'Italien avait péri dans ce duel peu courtois. Néanmoins, tous ces bruits n'acquéraient pas de consistance, et le palefrenier jurait par tous les saints de la terre et du ciel, qu'il n'avait pas échangé une parole, pas un regard avec Ocampo, depuis la dernière dispute qu'ils avaient eue ensemble en présence de tous les autres domestiques.

— Où diantre est-il? se demandait-on à chaque instant. Est-ce le diable qui l'a emporté? Ma foi! ils iraient bien ensemble, ils feraient la paire!

Voilà toute l'oraison funèbre qu'on accordait à l'Italien. Certes, personne dans le château ne le regrettait; mais, par un instinct de curiosité naturel aux gens de cette classe, les domestiques continuaient de chercher

Ocampo, et tâchaient par tous les moyens possibles de savoir par où il avait pu passer.

Néanmoins, il devait sembler assez étrange que M. de Rosmandas ne s'inquiétât aucunement du sort de son fidèle serviteur. Joseph n'avait dit à personne qu'il était chargé de remplacer Ocampo dans son service auprès du comte ; mais la vieille Marianne, qui était le bavardage et l'indiscrétion en chair et en os, s'était empressée d'apprendre à chacun que Joseph avait monté en grade.

Tandis qu'on se livrait à une foule d'hypothèses, le bruit de plusieurs cavaliers arrivant au galop éveilla de nouveau l'attention des domestiques ; ils se rassemblèrent en un instant dans la cour. Les cavaliers s'arrêtèrent à la grille : c'était une escouade de gendarmerie. Le brigadier mit pied à terre, et sonna fortement à la grille.

— Au nom du roi, ouvrez ! dit-il d'une voix impérieuse.

La grille s'ouvrit aussitôt.

— Il faut que je parle immédiatement à M. le comte de Rosmandas, reprit le brigadier : conduisez-moi vers lui !

— Monsieur l'officier, répondit un vieux domestique qui portait toujours la parole dans les grandes circonstances, M. le comte est enfermé dans son appartement ; nous avons ordre de ne laisser monter personne.

— Eh bien ! cet ordre n'existe pas pour moi, repartit le gendarme. J'ai un mandat d'amener contre un individu repris de justice et qui se cache ici sous un faux nom.

— Un repris de justice ! s'écrièrent tous les domestiques avec un mélange d'étonnement et de terreur en s'entre-regardant les uns les autres d'un air de défiance.

— Que personne ne sorte du châtéau !

Gardez les issues, vous autres! dit le brigadier aux gendarmes. Et si quelqu'un fait mine de vouloir s'échapper, qu'on l'arrête... en cas de rébellion, de violence, feu!

Toute la valetaille était consternée. On conduisit le brigadier à l'appartement du comte; mais la porte de la chambre à coucher était fermée en dedans. On eut beau frapper avec insistance : personne ne répondit.

— Je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir parlé au comte de Rosmandas, dit le brigadier d'un ton résolu, en s'installant dans un fauteuil.

Un quart d'heure environ se passa, durant lequel le brigadier attendit bravement, devant la porte, qu'il plût au comte de sortir ou d'entrer.

Enfin un bruit de pas et de voix se fit entendre dans la chambre à coucher, et bientôt

la porte s'ouvrit avec un long grincement de serrure et de verroux. Le comte parut ; et, dès qu'il sut la qualité du visiteur, il s'empressa de lui répondre avec une extrême courtoisie, qu'il était tout disposé à le recevoir.

— Puis-je savoir, monsieur le brigadier, demanda-t-il en le saluant, ce qui me vaut l'honneur d'une pareille visite ?

Le gendarme, éminemment flatté d'un accueil si poli et d'une bienveillance à laquelle il n'était pas habitué dans l'exercice de ses fonctions, devint tout à coup d'une humeur souple et charmante ; il se confondit en salutations, en excuses ; il pria le comte fort humblement de vouloir bien lui pardonner la rigueur des fonctions qu'il avait à remplir :

— Monsieur le comte, dit-il, vous n'êtes pas en sûreté dans ce château : parmi vos

gens il y a un homme échappé du bagne, qui porte un faux nom.

— Et quel est cet homme, monsieur le brigadier?

— Un Italien, je crois; un espèce de Corse. Il se fait nommer Ocampo; mais son véritable nom est Brandini.

Le comte fit un geste de surprise.

— Et quel est votre ordre, monsieur le brigadier?

— Mon ordre est de conduire cet homme aux prisons de Marseille. Il paraît que ce misérable se disposait à commettre quelque assassinat; on a arrêté deux de ses complices. Après la confrontation, nous apprendrons sans doute bien d'autres choses.

Il était facile de voir que M. de Rosmandas, malgré son calme apparent, était pro-

fondément ému ; néanmoins, il affectait beaucoup d'indifférence, et ne semblait pas attacher une très grande importance à la révélation du gendarme.

— Vous m'apprenez là quelque chose de fort singulier ! dit le comte ; est-on bien sûr que le véritable nom de cet Ocampo soit Brandini ?

— Il n'existe aucun doute à cet égard, monsieur le comte. Au surplus, je puis vous montrer une lettre d'un magistrat de Marseille ; et cette lettre vous mettra tout de suite au courant de l'affaire.

— Très volontiers, Monsieur ; mais, je vous en prie, veuillez passer dans cette autre chambre ; nous serons là plus tranquilles : j'ai différentes questions à vous faire, et, peut-être, des renseignements à vous donner.

Joseph, présent à cette conversation, était

resté jusqu'alors immobile et debout dans une embrâsure de fenêtre ; sa curiosité augmentait à chaque instant : aussi fut-ce pour lui un grand désappointement quand il vit que ce mystérieux entretien allait s'achever ailleurs.

Déjà M. de Rosmandas et le brigadier étaient sortis de la pièce où se trouvait Joseph. La porte de la chambre à coucher se referma ; mais presque aussitôt elle se rouvrit ; et le comte, passant la tête par l'entre-bâillement, fit signe à Joseph de rester à son poste.

— Si je t'appelle, accóurs ! dit le comte à voix basse.

Puis, à l'instant même, il rentra dans sa chambre à coucher.

XVII.

Tandis que M. de Rosmandas et le brigadier causaient ensemble, les gendarmes attendaient leur officier dans la cour. Étonnés d'une si longue absence, ils échangeaient entre eux des monosyllabes inquiets, et regardaient avec une certaine défiance les gens du château, qui, de leur côté, les examinaient aussi avec une curiosité craintive.

Enfin, après une heure d'attente, les gendarmes virent leur brigadier reparaître. Il était sombre et soucieux ; on aurait pu distinguer dans ses traits un mélange de frayeur et d'égarement.

— A cheval ! dit-il d'un ton bref ; et ventre à terre !

La petite troupe s'empressa d'obéir, et sortit sur-le-champ de la cour au grand galop.

La journée était déjà fort avancée ; l'ombre commençait à descendre, et les cris de mille oiseaux, s'appelant dans les bois, annonçaient l'approche de la nuit. M. de Langlade, qui avait l'habitude de venir presque tous les jours au château, n'avait pas encore paru, et cependant le comte devait l'attendre ; car ils avaient ensemble une affaire importante à discuter, et M. de Langlade avait promis de venir dîner au château.

M. de Rosmandas se promenait, depuis une heure environ, sous un vestibule orné de bustes et de portraits de famille : ses traits paraissaient contractés; une expression de tristesse et de malaise se peignait dans ses regards; un sourire amer et douloureux faisait grimacer sa bouche.

— Comme il tarde à venir! murmurait le comte en frappant du pied.

En même temps il s'arrêtait en face d'une croisée, d'où l'on apercevait la grande avenue qui conduisait au château; mais cette avenue était déserte, rien n'en troublait le silence.

Enfin, après avoir attendu plus d'une heure encore en murmurant des mots pleins d'impatience et de fureur sourde, le comte fit appeler sa fille.

— Nous allons nous mettre à table, dit-il;

M. de Langlade a sans doute oublié qu'il devait venir. Qu'on nous serve.

L'obscurité envahissait déjà le vestibule; et les bustes de pierre, les grands portraits à moitié cachés dans l'ombre, semblaient prendre des formes et des proportions fantastiques. Le comte, dans son humeur inégale et farouche, défendait souvent à ses domestiques d'allumer les lampes, suspendues à la voute: il aimait à se promener seul et rêveur entre ces deux rangées de statues qui donnaient au large vestibule, plongé dans l'ombre, l'apparence d'un caveau sépulcral.

— Oui, murmura-t-il en se frottant les mains avec une sombre satisfaction, n'hésitons plus... accomplissons cette nuit même le projet qui me tourmente depuis si longtemps! Je veux savoir enfin la vérité... je veux savoir mon sort!... Mais elle! oh! ma pauvre Marie, si elle pouvait prévoir la destinée qui l'attend!... Malheureuse et innocente

créature! je vais donc l'embrasser tout à l'heure, peut-être pour la dernière fois!...

Le comte marcha quelques instants silencieux, comme abîmé dans sa rêverie; mais soudain il s'arrête en tressaillant : il a cru entendre un cri perçant retentir dans la profondeur des corridors... Il se précipite vers l'escalier de pierre et franchit plusieurs degrés d'un seul bond; mais à l'instant même il tombe en arrière, étourdi, renversé par un choc violent. Le comte ne perdit pas connaissance, mais ses idées se troublèrent un moment; et, tandis qu'il essayait de se relever, il crut voir passer, entre la muraille et lui, un homme qui se cachait la figure comme pour ne pas être reconnu. Le premier mouvement du comte fut de s'élancer vers cet homme pour le saisir; mais sa main ne toucha que la muraille : l'inconnu s'était baissé brusquement, et, sautant plusieurs marches d'un seul coup avec une agilité surprenante, il disparaissait comme une ombre dans l'ob-

scurité du vestibule. Quand M. de Rosmandas se fut remis debout, il appela de toutes ses forces, et courut au hasard dans le vestibule pour s'attacher à la poursuite de l'inconnu.

Plusieurs domestiques accoururent; l'un d'eux, celui que le comte avait envoyé pour avertir sa fille, redescendit tout pâle, effaré.

— Des flambeaux! des flambeaux! crie M. de Rosmandas. Fermez les portes!... il y a quelqu'un ici... un malfaiteur, sans doute... saisissez-le!

Mais lorsqu'on eut apporté la lumière, le comte ne put revenir de sa surprise; il ne voyait personne autour de lui que les gens de sa maison. Aussitôt une idée passe comme un éclair dans son esprit; cet homme qui l'a heurté tout à l'heure si violemment dans l'escalier, ce ne peut être qu'un de ses domestiques. Alors, que voulait cet homme? quel intérêt si puissant avait-il à se cacher?

— Vous n'avez laissé sortir personne ? s'écria-t-il.

— Personne, répondirent les domestiques.

— Eh bien ! il y a parmi vous un misérable, un coquin ! dit le comte avec une explosion de colère. Quel est celui de vous qui est venu tout à l'heure par cet escalier ?

Les domestiques se regardaient les uns les autres d'un air ébahi.

— Ce n'est pas moi, — ni moi non plus, disaient-ils tour à tour en tremblant. Un seul d'entre eux se taisait.

Le comte, se tournant vers lui et s'apercevant de sa pâleur, s'écrie :

— Malheureux ! c'est toi.

Guillaume, c'est le nom du pauvre diable, ne répond pas un seul mot, et se met à claquer des dents.

— C'est toi ! reprend le comte en le se-

couant rudement par le bras. D'où venais-tu? que faisais-tu ?

— Je... je... monsieur le comte... bégaya l'infortuné.

— Allons! parle!... ou malheur à toi !

Alors Guillaume, malgré la terreur qui le suffoquait, trouva la force de balbutier quelques mots confus qui voulaient dire :

— Monsieur le comte, vous m'aviez envoyé tout à l'heure pour avertir votre fille qu'on allait se mettre à table.

En effet, M. de Rosmandas se rappela bientôt l'ordre qu'il avait donné.

— Eh bien! dit-il, pourquoi es-tu si pâle? pourquoi frisonnes-tu de la sorte? tu as l'air d'un homme qui vient de commettre quelque mauvaise action.

— Ah! monsieur le comte, c'est que... si vous saviez!...

— Explique-toi vite.

— Comment vous dirai-je, bon Dieu ! j'en ai encore la chair de poule !... Ah ! dam, c'est que je l'ai échappé belle !... je n'étais pas de force !...

— Maraud, auras-tu bientôt fini de me parler par énigme ! Tu as averti ma fille? Eh bien ?

— Monsieur le comte, vous savez que je suis un bon domestique... mais, que voulez-vous, on tient à la vie !... N'exigez pas que je parle !... ça m'est défendu sous peine de mort !...

— Il est fou, le drôle ! dit le comte avec colère ; ou bien il est gris, Dieu me damne !

— Gris, monsieur le comte ! non, non, je vous le jure ! il était bien noir... noir comme la voûte d'un four !... Quel manteau, bon Dieu ! quel manteau !...

— Veux-tu me faire blasphémer Dieu et

les saints, butor? Allons, parle vite!... ou je te fais couper la langue pour t'empêcher de bavarder comme une vieille femme.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Qu'entends-je? dit le pauvre domestique tout éperdu. Couper la langue, passe encore... mais la tête!

Les domestiques, qui se trouvaient présents à une si étrange scène, commençaient à croire que leur pauvre camarade avait le cerveau fêlé. Joseph, lui seul, avait l'air presque aussi effrayé que Guillaume : c'est que Joseph savait à quoi s'en tenir, lui; il n'ignorait pas que ce château renfermait de noirs mystères.

Enfin le comte, poussé à bout, s'approcha de Guillaume et lui dit d'une voix sourde :

— Si tu ne m'avoues pas toute la vérité, gare à toi! Le brigadier de gendarmerie doit venir ici d'un moment à l'autre, et c'est lui qui se chargera de te faire parler!

Cette dernière menace du comte fit sur Guillaume un effet prodigieux ; elle lui rendit même tout à coup la mémoire, et remit un peu d'ordre dans ses idées.

— Monsieur le comte, dit-il d'une voix si basse que ses camarades ne pouvaient l'entendre, vous allez tout savoir.... Mais, je vous en conjure, ne me trahissez pas ! ne parlez de rien à mademoiselle Marie...

— Marie ? que veux-tu dire ?

— Je dis que ce n'est pas sa faute, la pauvre jeune demoiselle ! si on l'a séduite !

— Qu'entends-je ! s'écrie le comte en saisissant le bras de Guillaume et le serrant à le broyer. Explique-toi ! Je te l'ordonne !.... Qu'oses-tu dire contre ma fille ?

— Rien, monsieur le comte.... rien contre elle.... mais contre lui !....

— Lui ?

Guillaume ne répondit pas, et, regardant

autour de lui avec inquiétude, il fit signe au comte, en montrant les autres domestiques, qu'il ne pouvait librement s'expliquer devant eux. M. de Rosmandas le comprit tout de suite, et, d'un geste, il ordonna à ses gens de se retirer. Mais le vestibule n'était pas un endroit sûr et bien choisi pour une confidence : le comte dit à Guillaume de le suivre. Ils entrèrent ensemble dans une petite pièce contiguë, dont le comte referma soigneusement la porte.

XVIII.

Cette soirée était justement celle que Marie et M. de Langlade avaient choisie pour leur rendez-vous mystérieux dans le parc. La nuit était obscure et sans lune, le parc était plongé dans une ombre épaisse. M. de Rosmandas n'avait pas voulu se mettre à table : apprenant que sa fille était souffrante et ne voulait pas descendre, il s'était abstenu lui-même de toute nourriture ; puis, après avoir embrassé Marie, qu'il trouva tremblante et

pâle, il se retira de bonne heure dans son appartement. Les gens du château avaient coutume de se coucher vers dix heures du soir ; Joseph seul et Marianne veillaient quelquefois plus longtemps.

Il y avait déjà plusieurs heures que tout le monde semblait endormi dans le château ; les fenêtres étaient fermées, les lumières éteintes. Un silence profond régnait de tous côtés.

L'appartement de Marie donnait à la fois sur la cour et sur le jardin ; un balcon s'étendait devant ses fenêtres, et il n'était pas rare que la jeune fille y vînt respirer, le soir, la brise fraîche et piquante qui s'élevait de la mer. Mais, depuis quelques mois, les fenêtres donnant sur le jardin ne s'ouvraient plus qu'à de longs intervalles. Marie ne se promenait plus, comme d'habitude, le soir, sur son balcon ; et, chaque fois que M. de Rosmandas lui demandait l'explication d'une pareille bizarrerie, elle évitait de lui répon-

dre, ou répondait d'une manière vague et peu satisfaisante. Marie avait pourtant une raison puissante qui l'obligeait à ne plus se montrer sur le balcon du jardin, dès que l'obscurité commençait à se répandre : plusieurs fois elle avait cru distinguer dans un massif de broussailles, placé à quelque distance, un personnage qu'elle ne reconnaissait pas, et qui semblait l'épier avec attention.

L'horloge du château venait de sonner l'heure indiquée pour le rendez-vous. Soudain une petite porte s'ouvrit avec précaution sous les fenêtres de Marie. Une femme en sortit sur la pointe du pied; elle demeura un instant immobile et comme indécise ; puis, après s'être assurée que personne ne l'observait, elle attira la porte à elle, sans la fermer toutefois, de peur sans doute que le bruit de la clef dans la serrure n'éveillât l'attention.

Cette femme, enveloppée d'une pelisse noire, se glissa comme une ombre, avec une

rapidité fantastique, dans une allée d'arbres qui formaient une voûte basse et ténébreuse.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une autre porte venait de s'ouvrir aussi à quelque distance de la première : un homme en sortait, marchant à quatre pattes et rampant en quelque sorte. De temps à autre, il s'arrêtait ; puis, relevant un peu la tête, il se couchait tout de son long, le ventre contre terre. Après quelques instants d'immobilité, il reprenait sa marche étrange et digne d'une bête fauve. Il arriva de la sorte jusqu'à l'obscure allée que Marie avait prise, et disparut bientôt dans les ténèbres.

Une heure environ se passa.

Il faut maintenant nous transporter au bout du parc, dans un pavillon où Marie venait parfois lire et dessiner. Les persiennes et les volets étaient fermés soigneusement ; mais on aurait pu distinguer, sous la fente de la porte, une raie lumineuse, qui annonçait que l'intérieur du pavillon devait

être éclairé. Il est vrai que, pour apercevoir cette traînée de lumière, il fallait s'approcher tout à fait de la porte : le terrain, s'élevant beaucoup à cet endroit, formait autour de ce petit pavillon, comme une espèce d'entonnoir. Aussi, deux hommes qui venaient de passer à quelque distance n'avaient point vu cette clarté. Il n'eût pas été impossible, non plus, d'entendre, en appliquant son oreille contre la porte, deux voix qui parlaient et se répondaient avec précaution : l'une, douce, faible et veloutée, l'autre, plus forte et plus mâle.

C'était Marie et M. de Langlade qui se trouvaient dans ce pavillon. Il y avait déjà plus d'une heure que durait leur entretien, et il ne semblait pas encore près de finir. M. de Langlade, debout, les bras croisés, paraissait frappé de consternation ; Marie, assise devant lui sur un sofa, levait par moments les mains vers le ciel, et soupirait, les joues ruisselantes de larmes.

— Quoi ! tout cela serait-il possible ! disait M. de Langlade en se frappant le front. Non, je ne puis croire à tant d'horreurs..... à tant de perversité..... mon Dieu ! mon Dieu !

— Je ne vous ai rien caché, Monsieur, répondait Marie d'une voix brisée de sanglots. Je sais que vous êtes un homme d'honneur, un homme sur lequel on peut compter... et j'aurais cru vous faire outrage en mettant des bornes à ma confiance. Pourtant, je vous le répète, ce ne sont que des doutes... je ne puis rien vous certifier... tout cela m'effraie et me rend folle...et, par moments, j'hésite à croire à de pareilles choses... je me crois le jouet d'un songe, d'une hallucination... Ma pauvre tête est si faible !

— Oh ! non, tout est vrai ! pensa M. de Langlade. Maintenant je vois clair dans ces ténèbres... Ce matin encore, je n'aurais pas voulu croire, à présent, comment douter !... Oh ! c'est horrible !...

— Monsieur, je vous en conjure, ne m'a-

bandonnez pas!... Venez à mon secours dans cette affreuse perplexité!... Je m'en rapporte à vous, dites, que faut-il faire?

— Il n'y a pas à hésiter, Mademoiselle, vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce château... Un jour peut-être encore, et il serait trop tard!

— Mais, où aller, Monsieur?... sans amis, sans parents!... Si je quitte mon père et mon frère... Hélas! mon Dieu! que deviendrai-je?...

— Marie, dit M. de Langlade d'un ton solennel en lui tendant la main, ne dites plus que vous êtes sans ami : je suis là, moi! et, tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, vous n'aurez rien à craindre! Acceptez cette main... c'est la main d'un frère... oui, d'un frère dévoué!

La jeune fille avait saisi avec ardeur la main de M. de Langlade; elle continuait à

pleurer, mais c'étaient maintenant des larmes de reconnaissance.

— Eh bien ! Monsieur, je me confie à vous ! J'accepte le secours, l'assistance que vous m'offrez... Je n'en doute pas, nous parviendrons ensemble à découvrir quelle était cette femme... Il y a bien longtemps que je ne l'a revue, mais j'ai la certitude qu'elle ne peut être loin... Elle se cache, m'a-t-elle dit, dans les environs du château.

— Dès demain, je commencerai mes recherches ; je n'épargnerai aucun soin, aucune démarche, soyez-en sûre ! J'ai un domestique fidèle et très intelligent, qui pourra me servir beaucoup en cette circonstance...

— Non, non, je vous en prie, Monsieur, ne confiez ce secret à personne ! Agissez par vous-même... on pourrait nous trahir !... et alors mon père, peut-être, ne serait plus en sûreté !

— Soyez tranquille, ma pauvre enfant, répondit M. de Langlade d'une voix triste et paternelle : le nom de votre père ne sera pas

même prononcé. Je me charge de tout; n'ayez aucune inquiétude.

— Ah! Monsieur, vous êtes le plus généreux des hommes! Je vous devrai la vie... plus que la vie! Quel bonheur si je savais enfin la vérité! Tout ce que je demande, c'est de voir cette femme, ne fût-ce qu'un instant!

— Vous la verrez, Marie! oui, je vous le promets, vous la verrez... si elle est encore de ce monde! Mais il faut prendre un parti: il vous est impossible de rester davantage dans une maison où votre père...

Il n'acheva point: Marie venait de lui saisir le bras avec vivacité, et lui faisait signe de se taire. Le silence régna quelque temps; et la jeune fille, les yeux fixes, une main étendue vers la fenêtre du fond, semblait prêter l'oreille avec anxiété.

— On marche!... dit-elle tout bas.

— Oui, j'entends marcher... ajouta M. de Langlade.

— Silence!

En effet, les feuilles mortes et les branches desséchées craquaient sous les pas de plusieurs personnes. Bientôt quelqu'un s'approcha d'une croisée, et secoua rudement la persienne, comme pour l'ouvrir.

En même temps, des voix sourdes échangeaient quelques syllabes confuses et mystérieuses.

— Nous sommes perdus ! dit la jeune fille en pâlissant. J'entends la voix de mon père...

— Silence ! dit M. de Langlade en soufflant la bougie.

Marie était en proie à une frayeur mortelle : elle avait cru reconnaître la voix de son père. Quel motif pouvait donc attirer M. de Rosmandas, à cette heure, dans le fond du parc ? Peut-être avait-il découvert le rendez-vous de sa fille avec M. de Langlade ? Peut-être l'avait-il épiée en cachette et suivie jusqu'au pavillon ? Peut-être enfin, cet homme qu'elle avait plusieurs fois vu, la nuit, placé comme en sentinelle devant sa

fenêtre, peut-être n'était-ce qu'un surveillant chargé par le comte de l'observer?

Marie s'attendait à voir la porte ou la fenêtre se briser d'un moment à l'autre, elle respirait à peine; elle était glacée. Quant à M. de Langlade, il se tenait immobile derrière un rideau, résolu de ne paraître qu'à la dernière extrémité et pour secourir la jeune fille en cas de besoin.

Cependant le silence s'était complètement rétabli ; on n'entendait plus au dehors, ni parler ni marcher. Marie, tout à l'heure plus morte que vive, commençait à reprendre quelque assurance.

— Ils sont partis! dit-elle avec vivacité. Mais ne restons pas un instant de plus... Je ne sais si véritablement c'était mon père, il se peut que j'aie mal entendu... Cependant je crois qu'il vaut mieux sortir d'ici...

— Mais peut-être est-on encore à nous épier... dit M. de Langlade. Attendons un peu... Dans cette voix qui a parlé tout à

l'heure, je n'ai pas reconnu celle de votre père : c'était une voix rauque, enrouée..... Peut-être sont-ce des malfaiteurs qui ont pénétré dans le parc, et qui voulaient forcer le pavillon... Mais, dans ce cas, soyez tranquille, je suis armé de manière à ne pas les craindre !

— Ah ! puissiez-vous avoir raison, Monsieur !... des malfaiteurs ne m'effraieraient pas... Mais, que dirais-je à mon père !... comment lui expliquer cette nocturne entrevue !...

— Ayez bon espoir, Mademoiselle ! vos craintes étaient mal fondées. C'est peut-être le jardinier, ou quelques domestiques, qui faisaient leur ronde et qui ont voulu s'assurer que les fenêtres du pavillon étaient bien closes. Je vous avoue que j'ai eu moi-même d'abord quelque inquiétude ; mais, à présent, nous devons être rassurés : ce n'est pas le comte de Rosmandas. Bien certainement

s'il avait eu le moindre soupçon, il aurait fait enfoncer la porte.

— Oui, je pense comme vous, Monsieur : ce n'était pas mon père. mais, n'importe ! sortons d'ici... Peut-être vont-ils revenir avec une pioche pour briser la porte...

— Je vous répète, ma pauvre Marie, que des brigands seraient fort mal reçus ! et que si M. le comte nous surprenait ici, je sais maintenant ce que j'aurais à lui dire ! Tout se passerait tranquillement et pour le mieux, soyez-en persuadée !

— Vous allez sortir le premier, Monsieur, reprit-elle en marchant à tâtons vers la porte. L'obscurité nous favorise... il vous sera facile de vous glisser contre les broussailles dans une petite allée de traverse. Moi, je ne sortirai qu'après vous.

— Non, non, il me serait impossible de vous laisser seule, dans un pareil moment ! Je ne crois pas qu'un danger sérieux vous menace, mais n'importe ! je dois être là pour

vous défendre !.. Et puis, Mademoiselle, avant de nous séparer il faut convenir de quelque chose : si vous avez confiance en moi, vous me promettrez de revenir ici demain, à la même heure? Une voiture attendra derrière le grand mur du parc, et vous accompagnerez un ami, un frère, qui ne vous demandera jamais à changer ce doux nom contre un autre plus doux encore, à moins pourtant..... Je respecte vos scrupules ; j'ignore les motifs qui vous font maintenant repousser toute idée de mariage... Mais plus tard, j'en ai l'espoir du moins, les obstacles mystérieux qui nous séparent, seront détruits...

— De grâce ! soyez tout à fait généreux ! interrompit-elle avec une inflexion suppliante. Restons amis... restons frère et sœur !

M. de Langlade ne répondit que par un soupir ; il prit avec effusion la main de Marie, et la serra quelque temps dans les siennes.

Marie alla ouvrir la porte tout doucement; puis, avançant un peu la tête en dehors, elle regarda s'il n'y avait personne : mais l'obscurité était si profonde à cet endroit, qu'on ne pouvait rien distinguer aux alentours.

M. de Langlade et Marie sortirent l'un après l'autre avec précaution; ils prirent une allée tortueuse et peu large qui traversait le parc dans sa plus grande épaisseur. Bien qu'ils marchassent le plus légèrement possible, les feuilles sèches criaient sous leurs pieds; de temps à autre, leur tête s'embarrassait dans les branchages. Fort émus tous les deux, ils n'avaient pas encore échangé une parole. Bientôt ils arrivèrent dans une espèce de carrefour percé de plusieurs allées.

— Adieu! ne m'accompagnez pas davantage!... dit Marie à voix basse. Voici mon chemin... voilà le vôtre.

M. de Langlade fit de nouvelles objections pour empêcher Marie de s'en aller seule;

mais il ne put la convaincre ; elle le supplia de ne pas insister davantage.

— Adieu, mon généreux bienfaiteur, adieu ! murmura-t-elle. A demain !

Puis, sans attendre la réponse de M. de Langlade, elle s'éloigna rapidement, et disparut bientôt comme une vision... M. de Langlade demeura quelque temps immobile et frappé de stupeur. Enfin, après avoir écouté dans l'ombre, afin de porter secours à la jeune fille en cas d'attaque, il prit, comme au hasard et machinalement, un sentier qui se trouvait devant lui. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il entendit, à peu de distance, un bruit sourd et régulier qui semblait venir d'un massif. Il prêta l'oreille : le bruit continuait. De temps à autre, ce bruit devenait clair et métallique : c'était comme le son d'une pioche frappant sur la pierre.

M. de Langlade reconnut bientôt qu'il se trouvait à quelque distance de cet enclos funèbre où, la veille, il avait relevé Marie sans

connaissance. Curieux de pénétrer la cause de ce bruit étrange, il se glissa sous les branches en se courbant; il marcha quelque temps dans une obscurité profonde. Tout à coup une faible clarté frappe ses yeux : cette lumière paraît et disparaît tour à tour. M. de Langlade se dirige vers elle sans faire le moindre bruit : alors, retranché derrière un gros arbre, il peut voir ce qui se passe autour de cette lumière. Ses cheveux se dressent, une sueur froide baigne tout son corps, ses genoux ploient ; il se cramponne au tronc de l'arbre pour ne pas tomber.

Un drame horrible s'accomplissait devant lui !

FIN DU TOME PREMIER.

